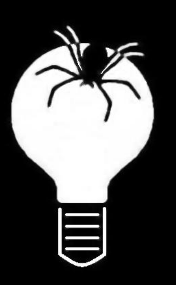


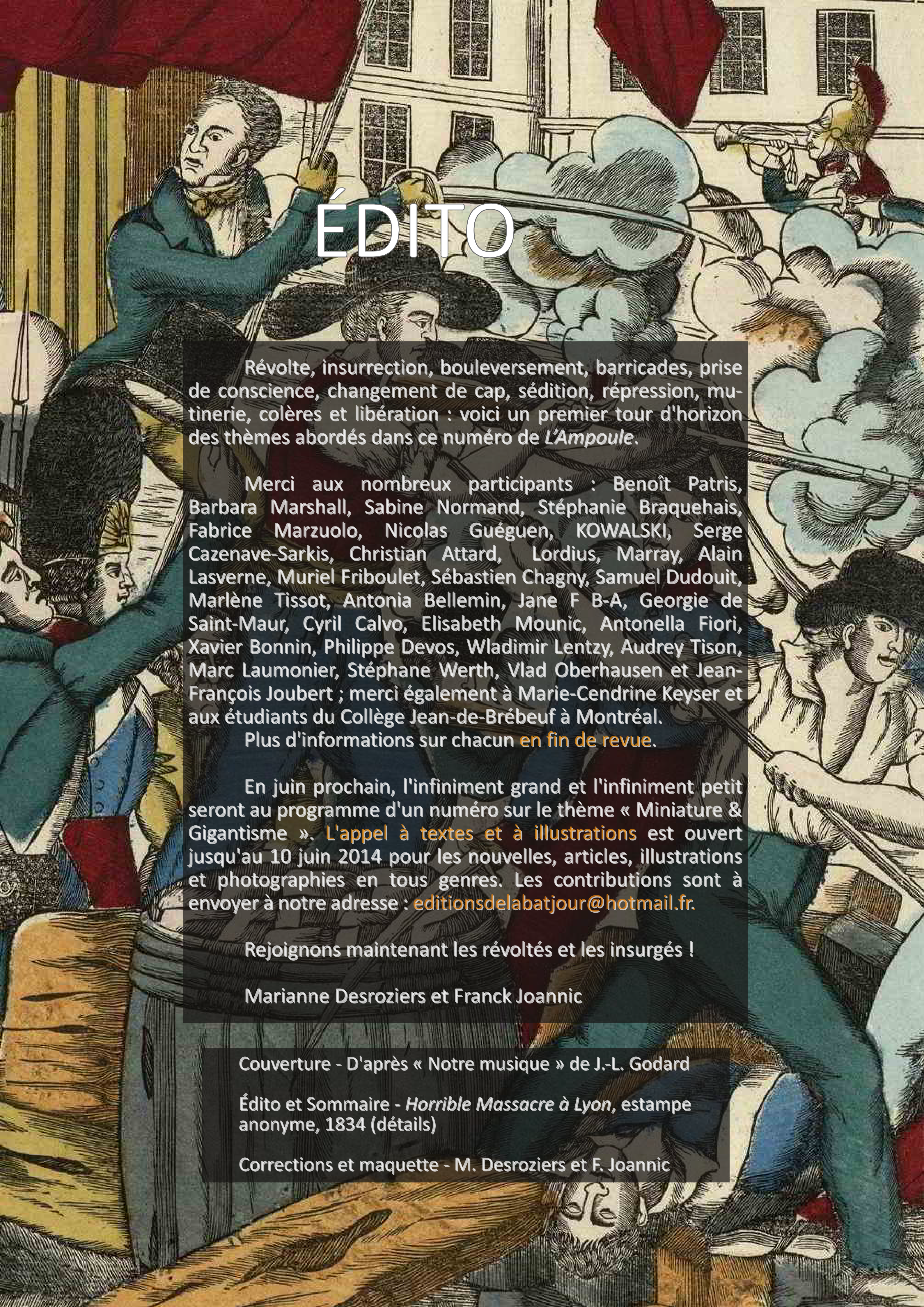
L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Révolte & Insurrection

Numéro 11

Mars 2014



ÉDITO

Révolte, insurrection, bouleversement, barricades, prise de conscience, changement de cap, sédition, répression, mutinerie, colères et libération : voici un premier tour d'horizon des thèmes abordés dans ce numéro de *L'Ampoule*.

Merci aux nombreux participants : Benoît Patris, Barbara Marshall, Sabine Normand, Stéphanie Braquehais, Fabrice Marzuolo, Nicolas Guéguen, KOWALSKI, Serge Cazenave-Sarkis, Christian Attard, Lordius, Marray, Alain Lasverne, Muriel Friboulet, Sébastien Chagny, Samuel Dudouit, Marlène Tissot, Antonia Bellemin, Jane F B-A, Georgie de Saint-Maur, Cyril Calvo, Elisabeth Mounic, Antonella Fiori, Xavier Bonnin, Philippe Devos, Wladimir Lentzy, Audrey Tison, Marc Laumonier, Stéphane Werth, Vlad Oberhausen et Jean-François Joubert ; merci également à Marie-Cendrine Keyser et aux étudiants du Collège Jean-de-Brébeuf à Montréal.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

En juin prochain, l'infiniment grand et l'infiniment petit seront au programme d'un numéro sur le thème « Miniature & Gigantisme ». L'appel à textes et à illustrations est ouvert jusqu'au 10 juin 2014 pour les nouvelles, articles, illustrations et photographies en tous genres. Les contributions sont à envoyer à notre adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Rejoignons maintenant les révoltés et les insurgés !

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Horrible Massacre à Lyon*, estampe anonyme, 1834 (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE

Parution



Précis de bile noire

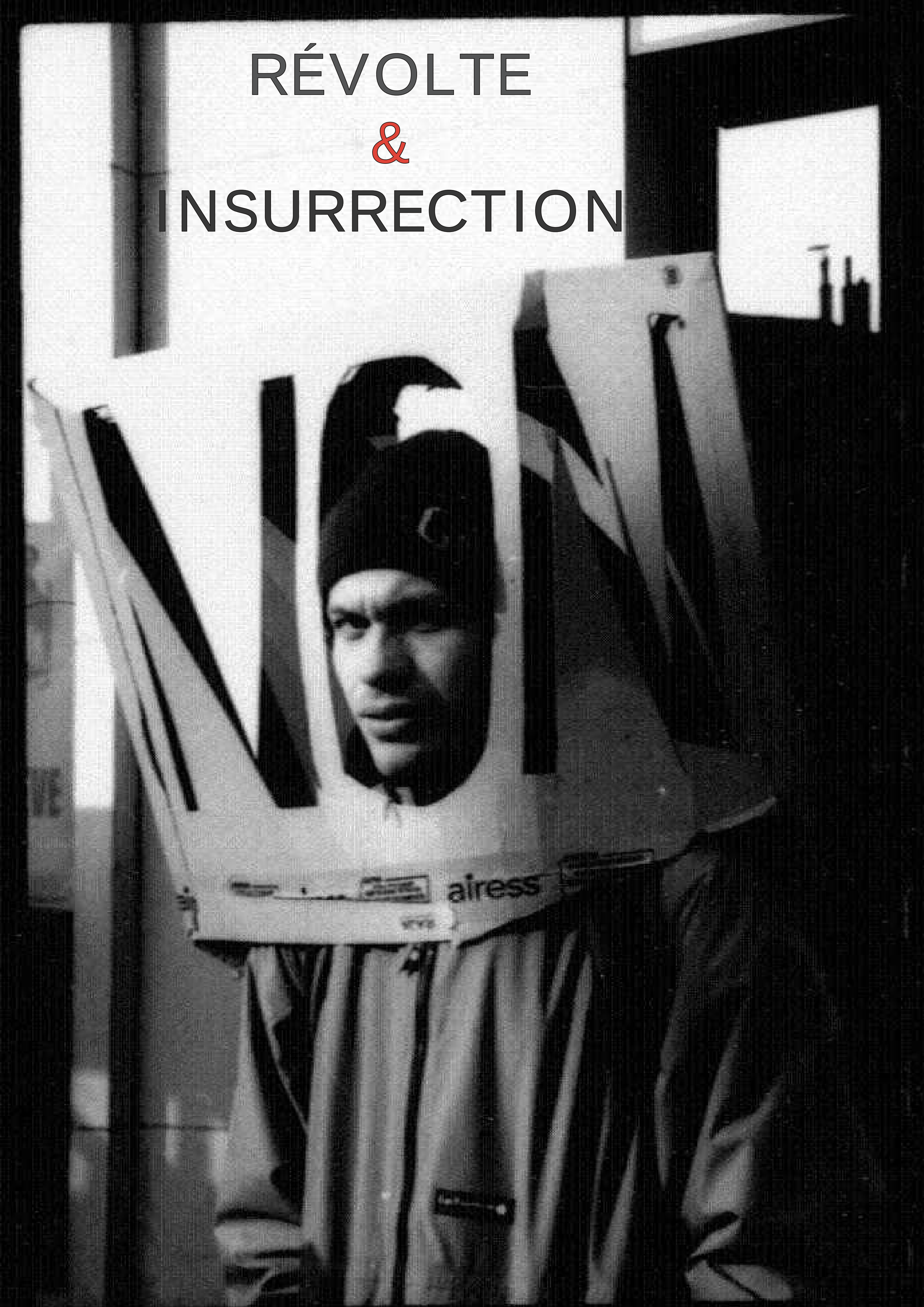
Christophe Lartas

Nous publions ce mois-ci Précis de bile noire suivi de Saturne, un livre de Christophe Lartas (1). Si le second texte est un récit fantastique échevelé, dont le héros n'est pas sans rappeler le Maldoror des Chants, le premier est une succession de brefs tableaux oniriques, évoquant à la fois l'univers de Poe et les Grands Anciens de Lovecraft, autour de quatre personnages en quête d'Absolu. En voici un premier extrait.

ÉTERNITÉ ?

Sangsues, princes, clous : brûler le temps, casser la vie. En guise de salut. Supporter l'idée du futur ? la naissance des premiers éternels ? La divinité, d'accord, elle n'est pas pour nous. Mais il n'y aura personne après nous (oui nous sommes mauvais — mais le monde l'est de même). Néanmoins, ne sommes-nous point conscients qu'après quelques siècles la vie éternelle pourrait s'avérer un dégoût de tous les instants ? Car il ne saurait y avoir ici-bas d'authentique divinité tant que subsistera en nous le moindre atome de chair. En effet, que serait une éternité que traverseraient et corrompraient en permanence les débilitantes et lancinantes douleurs de la maladie ? les infâmes et cotonneuses nausées du vieillissement ? Que serait une éternité qu'accompagneraient incessamment ces immondes sensations de mal-être dont nous abreuvent nos organes et notre conscience depuis l'origine ? Peut-il y avoir un esprit éternel avec un corps impur ? Peut-il y avoir une joie de vivre millénaire sous une enveloppe de chair, fût-elle impérissable ? La divinité, d'accord, elle n'est pas pour nous. Mais, tout compte fait, si elle devait nous échoir sans une séparation définitive de l'esprit et de la matière, sans un total affranchissement du marcescible et du temps, en voudrions-nous ? Oui, sans nul doute. Quel qu'en soit le prix à payer ; car, faibles et peureux, si avides de la vie, nous préférerions toujours une immortalité incertaine et souffreteuse à un absolu néant. Certaines éternités ne peuvent-elles cependant s'apparenter à l'Enfer ? C'est pourquoi nous ne haïssons plus la mort, dût-elle être précoce (ô Seigneur ! ne plus avoir conscience de soi ! de cette saleté de corps : rhumes ! grippes ! sinusites ! angines ! bronchites ! conjonctivites ! otites ! abcès ! acné ! caries !... — Enfin ne plus vivre le supplice de la peau !).

1 Précis de bile noire suivi de Saturne, par Christophe Lartas (éd. de l'Abat-Jour). Disponible au format papier (160 pages, 13 €) et au format numérique (140 pages, 4,99 € - PDF, ePub).


RÉVOLTE
&
INSURRECTION
airess

Charybde et Scylla

Benoît Patris

La version longue de cette nouvelle (limitée ici à 25000 signes pour les besoins de la revue) est à lire sur le site des éditions de l'Abat-Jour.

Cinquième jour de navigation involontaire, 22h33

À l'instar des autres passagers, je ne connais toujours pas les raisons qui font que je me trouve à bord de ce paquebot dont le nom nous échappe. Les membres d'équipage, ainsi que le capitaine Butsing, restent sourds à nos questions dès lors qu'elles touchent à des sujets trop « sensibles ». Leurs uniformes d'un blanc éclatant, leurs nœuds papillon noirs élégants et leurs pantalons seyants, ne cachent pas le fait qu'ils soient armés.

J'estime à une centaine le nombre de passagers « malgré eux » à se trouver sur ce navire. J'ai l'impression que certains d'entre eux disparaissent mystérieusement. Comme cette femme souffrant depuis le début de notre « croisière » d'un terrible mal de mer. Cela fait deux jours maintenant que nous ne la voyons plus. Un certain Arno Pestibit, dont je me méfie énormément, affirme qu'elle se trouve à l'infirmerie. Cependant, hier, une demi-douzaine de requins ont tourné autour du bateau. Ils semblaient se disputer une proie.

Deux groupes distincts, chacun composé d'une dizaine de personnes, se sont formés. Il y a d'un côté celui d'Arno Pestibit, qui fait acte d'allégeance envers le commandant, et de l'autre celui de Pietro Bantis, un homme au regard ombrageux portant une cicatrice sur la joue gauche, qui tente d'organiser la résistance. Ces deux groupes antagonistes veulent rallier à eux cette fameuse majorité silencieuse, qui constitue environ quatre-vingts pour-cent des passagers, dont je fais partie.

Je me trouve actuellement dans ma cabine. Il est maintenant 22h41. J'ai décidé d'entamer un journal de bord. Je ne pense pas que quelqu'un le lira un jour. Dans le tiroir de ma table de chevet se trouve une corde, avec son nœud coulant, pour ainsi dire prête à l'emploi. J'ai demandé à certains « galériens » s'ils possédaient également un tel objet dans leur table de chevet. Tous ont répondu par la négative. Leur air embarrassé me laisse à penser qu'ils mentent, par prudence. La méfiance gagne peu à peu l'ensemble des passagers. J'éviterai à l'avenir de poser des questions trop personnelles. J'éviterai d'ailleurs de poser des questions.

Sixième jour de navigation involontaire, 23h39

Je ne pense pas être foncièrement une mauvaise personne, je ne pense pas avoir mérité ça. Est-ce mon profil psychologique qui m'a fait échouer ici, sur ce bateau qui ressemble à une prison à ciel ouvert ? Ou quelque acte répréhensible dont je n'aurais pas même conscience ? Je ne le crois pas. Les autres passagers, dans leur vie « antérieure », étaient des personnes ordinaires, qui accomplissaient des emplois ordinaires (commerciaux, cadres, fonctionnaires, etc.) Il se trouve bien parmi nous un écrivain légèrement désaxé (Benito Raptis), mais il est apparemment le seul marginal à bord. Ainsi, il ne semble y avoir aucun lien logique qui nous unisse, mais la logique n'a plus lieu d'être.

Ce matin, j'ai discuté au bar de la piscine avec un certain Tiber Pantois, retraité d'une compagnie du téléphone. L'homme, sourcils épais et soucieux braqués sur une mer d'indifférence, m'a avoué que la chose qui lui manquait le plus ici était de ne plus pouvoir pêcher. Après s'être tu un petit moment, réfléchissant peut-être à l'ironie de la situation (tant de poissons sous nos pieds ; rien pour les attraper), le pauvre Pantois m'a jeté un regard effaré avant de se ruer vers le bastingage. Je l'ai rattrapé in extremis en le retenant par la taille. L'homme a fondu en larmes, me frappant sans grande conviction le haut du dos de la paume de ses mains. Lorsque j'ai relâché mon étreinte, le malheureux m'a avoué mieux comprendre maintenant les raisons qui poussaient certaines personnes à se jeter dans le vide. J'ai eu la désagréable impression d'avoir sauvé la vie de quelqu'un qui ne voulait plus de cette existence où partout ne se trouvent que vide et eau.

Après le dîner, nous avons été « invités » à assister à un concert, livré par un chanteur ringard, lequel y est allé de reprises « kitsch » mais cependant de bonne facture. Ensuite, nous avons participé à une partie de bingo, chaque participant remplissant sa grille à l'aide d'un marqueur craie. Ce n'était pas tant le résultat des boules tombant à un rythme isochronique qui inspirait cette anxiété générale, mais bien l'œil menaçant des canons que les membres d'équipage tenaient braqués sur nous. Lorsque le capitaine Butsing, qui officiait au tirage, a sorti le « 24 », j'ai réalisé que ma grille était complète. Sans exactement savoir pourquoi, j'ai préféré ne pas me manifester. Bien m'en a pris. Deux minutes plus tard, alors que tombait le numéro 66, Tiber Pantois s'est redressé de sa table en annonçant « Bingo ! ». Le capitaine Butsing est venu le féliciter en personne, puis lui a remis son lot : un gilet de sauvetage, un canot pneumatique, une canne à pêche et deux bouteilles d'un litre et demi d'eau douce. Trois hommes d'équipage ont alors encadré le malchanceux Pantois et l'ont emmené vers la sortie du casino, le félicitant d'avoir recouvré sa liberté. L'homme a protesté, argué d'une erreur éventuelle (99 à la place de 66 ?).

Rien n'y a fait. Comme l'a démontré le commandant en lui présentant la boule, un point situé sous le numéro attestait qu'il s'agissait bien du 66.

Septième jour de navigation involontaire, 22h51

J'ai fait cet après-midi, sur le pont numéro 3, la connaissance d'une femme qui dit s'appeler Sirena Bottip. Je pense que c'est un pseudonyme. Cette femme voluptueuse et lascive passe son temps à se faire bronzer devant la piscine, à côté du jeu d'échecs géant et de ses pièces inquiétantes. Notre situation ne semble pas l'inquiéter outre mesure. « Cela ne me change pas de ma prison dorée », m'a-t-elle dit en substance, évoquant vaguement sa vie passée avec un armateur argentin. Sa nonchalance face à notre sort me laisse sans voix. Aurait-elle raison ?

Cette femme a fait preuve d'érudition et de pertinence en m'entretenant de La Méduse et du célèbre radeau qui en a résulté. Elle m'a notamment parlé du capitaine de cette frégate, un certain Hugues Duroy de Chaumareys, « triste noble pistonné, incompétent, ivrogne notoire de surcroît, qui n'avait plus navigué depuis vingt années, lequel, après avoir accumulé bourdes en tous genres et indirectement tué nombre de personnes, s'est vu infliger une peine de trois ans de prison seulement. » J'ai pris malgré moi la défense de notre commandant de bord, affirmant qu'il n'était pas, lui, un incompétent. Sirena Bottip s'est fendue d'un petit ricanement moqueur qui m'a remis en place.

Plus tard, comme je me trouvais à côté de cet échiquier géant du pont numéro 3, le capitaine Butsing, qui arrivait, m'a proposé de faire en sa compagnie une partie de ce « jeu des rois et roi des jeux. » J'ai accepté sa proposition (que faire d'autre ?) et délibérément perdu la rencontre. Je ne sais au juste pourquoi. Peut-être la peur de froisser le commandant en le battant aura-t-elle pris le dessus sur celle de perdre et de me voir ainsi jeté par-dessus bord. À moins que ce ne soit l'inverse. Quoi qu'il en soit, j'ai découvert que perdre volontairement une partie d'échecs sans se compromettre s'avère tout aussi difficile que de la gagner.

Au terme de la partie, le capitaine Butsing s'est montré plus affable que d'habitude, me félicitant sur mon niveau, et me demandant en riant si je n'avais pas fait exprès de perdre. Voyant mon malaise, le commandant a subtilement changé de conversation, me livrant un secret, celui du nom de notre paquebot, lequel s'appelle le Béatris Ponti. Je pense que c'est un test et que je ne dois pas faire état de cette information aux autres passagers. Benito Raptis, toujours aussi ivre, est venu nous rejoindre et m'a félicité avec sarcasme de ma défaite, me parlant d'un livre, Le Joueur d'échecs, et ajoutant qu'il n'y avait ici qu'une seule mise en abîme, celle par le fond. Je n'ai pas relevé, le capitaine Butsing a ri.

Huitième jour de navigation involontaire, 23h15

Aujourd'hui vers midi, nous avons croisé une île déserte. Quatre hommes ont sauté à l'eau afin de la rejoindre à la nage, car ici tout est comme dans un navire de croisière, hormis bouées et canots de sauvetage. Les membres d'équipage ont sorti leurs armes et les ont abattus sans autre forme de procès. Certains d'entre eux riaient, semblant prendre plaisir à cette petite partie de « chasse » improvisée. Je crois qu'un fuyard a évité leurs balles. S'il a rejoint son île déserte, que va-t-il devenir ? Je ne sais si je dois l'envier. J'ai honte de le reconnaître, mais je pense que je préfère être ici, nourri, logé, blanchi, plutôt que survivre dans un endroit sauvage, sans autre confort qu'une dramatique liberté solitaire.

Durant l'après-midi, l'écrivain Benito Raptis a fait le pitre près de la piscine. Toujours aussi ivre, il a parlé de visions horoscopiques, de femmes faciles, de Balance et de Vénus et d'une certaine reine du Québec, puis a crié : « Que l'Horoscope bénisse nos familles, Veronica et le Président de la Confédération Helvétique ! » Sirena Bottip a beaucoup ri face à ces propos sans queue ni tête, ce qui me rend jaloux. Benito Raptis paraît jouir d'une immunité totale à bord, et même le capitaine Butsing, pourtant austère de nature, semble apprécier les facéties de ce bouffon. Ils jouent souvent au ping-pong ensemble, ainsi qu'au backgammon, ce qui me rend également jaloux, d'autant plus que cet horripilant écrivain bat inlassablement le commandant, lequel ne semble pas lui en tenir ombrage. Benito Raptis se permet des choses que je trouve inadmissibles, comme tapoter comiquement le sommet du crâne du petit membre d'équipage d'origine tahitienne. C'est aussi dégradant qu'insolent. Certains passagers sont du même avis que moi.

Plus tard, devant un magnifique coucher de soleil, une femme a sauté à la mer. C'était le premier passager de sexe féminin à agir de la sorte.

Neuvième jour de navigation involontaire, 00h07

Une violente dispute a éclaté cet après-midi entre Benito Raptis et un dénommé Piotr Nibaest, Russe caractériel doué aux échecs. Je pense que le sujet de leur querelle était Sirena Bottip. Quatre hommes d'équipage ont dû les séparer avant qu'ils n'en viennent aux mains. Le capitaine Butsing est venu se présenter sur le pont numéro 3 et a décidé de régler leur différend « sur échiquier ». Nibaest s'est réjoui, Raptis a blêmi. Avant que son visage ne s'éclaire subitement.

Le commandant de bord a désigné, parmi les passagers, quinze hommes et quinze femmes, avant d'enjoindre les autres de monter sur le pont supérieur. Les trente-deux participants et le commandant se sont

ensuite approchés de l'échiquier géant, lequel se faisait débarrasser de ses pièces par les membres d'équipage. La tension était palpable, notamment lorsque ces pauvres hommes et femmes, impuissants, se faisaient revêtir de chasubles à l'effigie des pièces d'échecs. Après un toss (remporté par Benito Raptis, évidemment), le Russe et l'écrivain ont alors procédé à la composition de leurs équipes respectives, choisissant tour à tour l'un des trente passagers, le mettant sur la case désirée. Raptis a immédiatement choisi Sirena Bottip, faisant d'elle sa reine blanche, puis est allé se placer lui-même à son côté, en case e-1, celle du roi.

La partie s'est engagée, chaque roi commandant le déplacement de ses pièces humaines, lesquelles s'en acquittaient la tête basse, vraisemblablement terrorisées à l'idée de se faire prendre puis jeter par-dessus bord. Cependant que Piotr Nibaest préparait sa défense, Benito Raptis semblait faire preuve d'une désinvolture confinant à l'incompétence. Après avoir accompli un roque hors de sens, l'écrivain a décidé de faire monter le roi qu'il était vers le camp de base de son adversaire. Nibaest, confiant, continuant de dresser sa défense, a annoncé un échec et mat en cinq coups, cependant que Benito Raptis persistait à avancer sur le terrain, son armée de plus en plus dépeuplée. Arrivé à trois cases de son adversaire, l'écrivain a alors effectué un saute-mouton sur un homme malingre — un pion —, en hurlant « Sus au roi ! » avant d'attraper Nibaest par les jambes et de le plaquer au sol.

« Le roi est mort, vive le roi ! » a-t-il clamé pendant que Piotr Nibaest, noir de colère, criait à l'injustice devant cette manœuvre aussi peu cavalière qu'orthodoxe. Le capitaine Butsing est venu séparer les deux hommes, avant de déclarer la partie gagnée par Raptis. Piotr Nibaest, furibond et outré par ce jugement partial, a frappé l'écrivain au visage avant de se jeter par-dessus bord.

Dixième jour de navigation involontaire, 23h11

Cet après-midi, aux alentours de seize heures, alors qu'Arno Pestibit papillonnait discrètement au milieu des passagers pour les rallier à sa cause collaborationniste, deux hommes « en civil » sont venus me chercher et m'ont emmené dans la salle des machines. Après avoir cheminé dans un bruyant dédale de compartiments, environnés de vannes, de cuves, de réseau de tuyauterie, de tableaux lumineux et de machines gigantesques, nous avons descendu une série d'échelles et nous sommes retrouvés dans les entrailles du navire, où régnait une chaleur étouffante.

Les deux hommes m'ont alors poussé sans ménagement et Pietro Bantis est apparu, au milieu du tumulte abrutissant des moteurs, un sourire inquiétant se dessinant sous l'ombre de sa cicatrice. L'homme

désirait me soutirer des informations, en rapport avec ma partie d'échecs et ma discussion en compagnie du commandant de bord. Je lui ai répondu que cette conversation n'était que d'agrément, préférant ne pas lui livrer le nom du navire.

« Vous êtes pire que la majorité des passagers qui se trouvent sur ce paquebot infernal, m'a soufflé Pietro Bantis au visage. Si la résistance passive existe, vous êtes la preuve que la collaboration passive existe également. »

« Je ne vois pas comment résister alors que nous sommes ceints par la mer », lui ai-je répondu d'un air offusqué.

« Ne prenez pas ce petit air indigné, m'a-t-il rétorqué en s'approchant. « Indignez-vous » a écrit l'autre. La belle affaire. Je ne vous demande pas de vous indigner mais de vous révolter. Connaissez-vous Fletcher Christian ? »

« Non. Est-ce un passager ? »

Bantis m'a gratifié d'un rire moqueur en haussant le menton.

« Fletcher Christian fut le chef des mutins à bord d'un navire qu'on appelait le Bounty. Imaginez que ces hommes se soient simplement indignés face à leur lieutenant de vaisseau. Je vous garantis que Les Indignés du Bounty ne seraient pas passés à la postérité comme Les Révoltés du Bounty. Croyez-vous que les communards se soient indignés ? Que Spartacus se soit indigné ? Que les résistants se soient indignés face aux nazis ? Il est tellement simple de s'indigner, avant de retourner à ses petites affaires. Vous indigner signifie ne rien faire, et ne rien faire signifie signer votre arrêt de mort. Directement ou indirectement. »

Onzième jour de navigation involontaire, 23h12

Tout à l'heure, alors que le soleil commençait à sombrer sous la ligne d'horizon et son infini giratoire, je me trouvais appuyé sur le bastingage, à repenser au pauvre Tiber Pantois et aux paroles de Pietro Bantis. Une vingtaine de mouettes sont alors apparues dans le ciel, venant escorter le Béatris Ponti. J'ai envié leur liberté simple et naturelle, qui les menait en un battement d'ailes partout où elles le désiraient.

« Jonathan Livingstone le goéland a disparu » ai-je entendu quelqu'un annoncer dans mon dos. Je me suis retourné. Benito Raptis m'a salué et est venu s'accouder à mon côté en observant les oiseaux qui piaillaient et parfois se battaient au milieu du jour déclinant.

« Mouettes et miroir aux alouettes, a repris l'écrivain, qui ne semblait pas, pour une fois, ivre. Regardez ces oiseaux. Ils sont comme nous, et nous les avons pervertis. Savez-vous pourquoi ils nous suivent ? »

« Je n'en ai pas la moindre idée. »

« Car ils s'imaginent que le Béatris Ponti est un navire de pêche. Comme l'a dit le footballeur : Quand les mouettes suivent le chalutier, c'est qu'elles pensent que des sardines seront jetées à la mer. »

« Comment connaissez-vous le nom de notre bateau ? » ai-je demandé avec surprise.

« C'est moi qui l'ai créé. »

« Vous êtes saoul. »

« Non, je rêve. Plus exactement, je fais un rêve lucide », m'a-t-il dit en observant les premières étoiles qui commençaient à poindre dans le ciel mauve et orangé.

« Je ne pense pas qu'un rêve puisse jamais être lucide », lui ai-je rétorqué, mal à l'aise.

« Détrompez-vous. Certaines personnes, que l'on appelle oniro-nautes, sont capables de modeler leurs rêves à leur gré et voyagent à travers eux. Tout est alors possible. Les seules limites sont celles de l'imagination. Les rêves lucides sont une réalité, si je puis dire. Ils peuvent aussi nous échapper, ce qui est assez étrange puisque nous nous échappons justement grâce à eux. »

« Si vous dites que vous rêvez à cet instant, c'est que je n'existe pas réellement », ai-je dit, décontenancé, en observant la nuit qui s'étalait lentement dans le ciel.

« Croyez bien que j'en suis désolé. C'est assez égoïste. Mais qu'attendre d'autre de la part d'un écrivain ? Veronica, mon seul amour, est partie. C'est pourquoi je me suis offert cette croisière onirique. Lorsque je réintégrerai le monde réel, j'espère que la page sera tournée. J'écrirai alors certainement un roman. Je commence un peu à me lasser de ces saouleries et de mes parties de ping-pong et de backgammon avec le capitaine Butsing. Belle création que ce capitaine, n'est-ce pas ? J'avoue m'être inspiré de La croisière s'amuse pour lui donner vie. Mais vivant, il ne va pas le rester. Nous allons passer de Charybde en Scylla. »

« Pourquoi vous échappez-vous ici, sur ce navire, alors que vous pourriez aller rejoindre dans vos rêves cette Veronica qui vous manque tant ? » lui ai-je fait observer avec ce que je pensais être un fort esprit d'à-propos.

« On voit que vous n'avez jamais vraiment aimé », m'a répondu l'écrivain avant de s'éloigner dans la nuit qui était totalement tombée.

Douzième jour de navigation involontaire, 10h48

Vers trois heures cette nuit, j'ai été réveillé par des cris et des échanges de coups de feu. La scène a duré une heure environ, avec des hurlements vindicatifs, des gémissements impuissants et implorants, des

bruits de pas nerveux sur le pont, le tout émaillé par des tirs sporadiques. J'ai jugé préférable de rester à l'abri dans ma cabine, sous mes draps.

Après cette heure de confusion générale, ces sinistres et terrifiants bruits de lutte armée, étouffés par la structure métallique du paquebot, ont petit à petit cessé, cédant la place à un calme tout aussi inquiétant. Après le bruit et la fureur, une odeur spécifique, celle de la mort engendrée par une tuerie, s'est insinuée sous la porte de ma cabine, mêlée à l'odeur de la poudre. Je ne voulais pas le reconnaître, mais inconsciemment, je savais depuis le début que cette croisière s'achèverait ainsi ; par une tuerie provoquée par les membres de l'équipage qui, ivres, désœuvrés et rendus fous par le pouvoir que leur conféraient leurs armes, finiraient par libérer leurs instincts sanguinaires. Pietro Bantis était dans le vrai ; je n'avais rien fait pour lutter, et ainsi avais signé mon arrêt de mort.

Je suis resté là, deux heures durant, à me demander si je devais sortir ou non de mon gîte. Se rendre vers une mort annoncée fait beaucoup réfléchir, les héros ne sont pas légion, je n'en suis pas un. Finalement, à neuf heures, j'ai entendu des bruits de pas approcher de ma cabine. Je me suis persuadé que je rêvais. Les deux mêmes hommes qui m'avaient emmené en salle des machines l'avant-veille ont ouvert la porte d'autorité. L'un des deux avait le visage et les mains couverts d'hémoglobine. Ils portaient des armes, celles des membres d'équipage.

Les deux sbires, dont les yeux trahissaient une joie macabre — la victoire acquise dans le sang —, m'ont fait signe de les suivre, en accomplissant une sorte de virgule avec le canon de leurs fusils. Encadré par eux, j'ai longé un minuscule couloir puis suis sorti des entrailles du Béatris Ponti. Un soleil et une mer métalliques m'ont fait plisser les yeux alors que j'accédais au pont principal. On aurait dit un profond rideau de contre-jour, presque palpable, aveuglant et par lequel se diffusaient de multiples scintillements aigus, comme autant de trous donnant sur un autre monde. Une pensée confuse, celle de L'Étranger d'Albert Camus, m'a traversé l'esprit : « Le soleil rend le paysage inhumain et déprimant. »

Une fois mes pupilles accoutumées à la lumière se réverbérant crûment sur la mer, j'ai aperçu, empilés au fond de la piscine vidée, un tas de cadavres, sur lesquels des mouches commençaient à s'affairer en zonzonnant dans l'air matinal. Au sommet de ce monstrueux monticule se trouvait une tête, fichée sur une hampe ; la tête du capitaine Butsing. Pietro Bantis, bras croisés, une botte appuyée sur un barreau du bastingage, observait tranquillement cette scène depuis le pont supérieur. A son côté se trouvait Sirena Bottip, et derrière eux le soleil, qui se dressait majestueusement, symbole d'un jour nouveau et d'une promesse pas encore totalement définie.

Dix-neuvième jour de navigation involontaire, 20h21

Ils m'ont mis aux arrêts durant sept jours. Je les ai passés en cale avec d'autres passagers jugés, comme moi, « idéologiquement suspects ». Arno Pestibit est mort à mes côtés, certainement de la dysenterie. Ils n'ont rien fait pour le soigner. Pietro Bantis est venu constater son décès, et s'est amusé à couper une touffe de la barbe du défunt à l'aide de son sabre. Je n'aimais pas ce pauvre hère de Pestibit, mais tout de même. Après qu'il a arraché cette mèche et l'a glissée dans son portefeuille, Bantis a posé les yeux sur moi. Son regard m'a glacé les sangs. Il est devenu fou.

Je suis sorti aujourd'hui, pour des raisons que je commence à entrevoir. De ce que je viens d'apprendre, Pietro Bantis fait régner ordre et terreur à bord du navire, qu'il a rebaptisé à son propre nom. Il a entravé le petit homme d'origine tahitienne — seul survivant de la tuerie —, et s'amuse avec lui comme s'il s'agissait d'un singe savant. Il passe par la planche toute personne qui le fixe dans les yeux. Le travail est obligatoire pour tous. Les femmes sont aux cuisines, à la blanchisserie ou enfermées dans une cale, denrées sexuelles destinées à assouvir à l'envi les pulsions des vainqueurs. Quant aux hommes, ils sont assignés à la pêche, nettoient le navire, le réparent et veillent à son bon fonctionnement. Nous sommes devenus des esclaves.

Pietro Bantis organise des combats tous les soirs, dans la piscine vidée de son eau (que l'on appelle maintenant « la fosse »). Ces combats s'effectuent selon un tirage au sort, et opposent deux personnes idéologiquement suspectes, qui s'affrontent à mains nues, selon les règles du pancrace, ce sport antique où tous les coups sont permis. À part les morsures et le fait d'arracher les yeux, il est loisible aux concurrents de tout faire, même tuer son adversaire. S'il n'y a pas de mort au terme du combat, Pietro Bantis décide du sort du perdant, pouce levé ou non.

Vingtième jour de navigation involontaire, 17h30

Je dois descendre dans la fosse ce soir. Pour me battre contre une personne, que je connais peut-être. Je vais tenter de remporter ce combat. Puis le suivant. Et le suivant encore. Celui qui sort vivant de la fosse a droit à un traitement de faveur, selon les règles immuables destinées aux champions. Ce n'est ni l'instinct de survie ni un rêve idiot de gloire qui m'anime. Tout ce que je désire, c'est approcher Pietro Bantis afin de l'étrangler de mes propres mains, et réparer mes erreurs. Pietro Bantis a pris le pouvoir par la révolte, et a instauré au final un régime bien pire que celui du commandant Butsing. Cela se passe presque toujours ainsi : les révolutionnaires retournent un pouvoir avant d'en établir un nouveau, qui

se montre souvent plus royaliste que le roi. Parfois émerge de ce panier de crabes un individu providentiel, réellement porté sur le bien de ses semblables. Hélas, ce genre de spécimen a la fâcheuse tendance à se faire éliminer, que ce soit par le pouvoir établi, ou bien par ses proches.

Je vais peut-être mourir ce soir. Je ne sais toujours pas si je rêve, ni si je suis un individu providentiel. Benito Raptis a totalement disparu. Personne ne se souvient de son existence. Peut-être avait-il raison, peut-être tout cela n'est-il qu'une sorte de rêve qui m'échappe. Je ne suis peut-être après tout qu'un fragment persistant de son rêve lucide, vague produit d'un songe abandonné par son auteur. Tout ce que je sais, c'est que je suis prêt. Je me sens vivant. Je ne me suis jamais senti aussi vivant.

Je suis vivant.

Nuits rouges

Barbara Marshall

Le froid perfide de la neige. Sous l'humidité molle, la dureté de la glace. Ils m'ont jeté là… Sous la masse sombre de la forêt d'Obukhiv. Les troncs élancés des épineux au-dessus de mon corps recroquevillé. Je ne suis plus qu'un paquet de chair sanguinolente autour de mes os, sur la blancheur qui scintille... Comment le soleil peut-il encore briller après ça ? Cette douleur dans les côtes, où leurs pieds ont martelé, cet appel lancinant de leur haine dans tous mes muscles. Ils m'ont sûrement cassé le nez aussi. Je souris vaguement, enfin j'essaie, à l'idée de mon pauvre visage défiguré. Le cadet de mes soucis ? Sur l'esplanade, il y a une éternité, le monde était à moi comme j'étais au monde : un front uni dans l'espoir...

Notre front était fait d'une neige entachée de crasse cendrée, de cette neige raclée sur le sol gelé, puis lancée à grandes pelletées dans des sacs en toile de jute. Notre joie malgré le froid et le danger. Je me souviens d'eux : mes frères, mes sœurs de malheur… Ils s'activaient avec un tel élan pour amasser débris de bois, pavés, grillages, pics de ferraille et ce qui pouvait encore traîner ; tout était bon pour notre insurrection ! Le froid gèlerait nos constructions en des murs insolites. Tels des enfants bâtissant des châteaux de sable, nous étions si heureux sur la place Maïdan…

La nuit venue, ce serait l'embrasement, comme un rituel païen pour chasser la trouille. Les pneus brûleraient et leurs émanations toxiques empuantiraient l'atmosphère. Les berkutivets (1) chargeraient dans la fumée et les cris. Ces rapaces qui n'avaient rien de royal ! Ils fonceraient casqués et armés vers nos piètres barricades. Les slogans fuseraient de l'obscurité étoilée pour nous donner du courage… « Slava Ukraini (2) ! » « Heroyam Slava (3) ! »

Avant, il y avait ce silence glacial de veillée d'armes qui préparait les esprits au pire. Nous évitions de nous regarder ; certains acceptaient un bol de bortsch des mains d'une babouchka pendant que d'autres préparaient leurs armes faites de bric et de broc… Parfois l'un d'entre nous entamait un chant traditionnel et nos voix réunies rendaient l'air moins vif. Les drapeaux sur les barrières métalliques et les monticules glacés claquaient au vent leurs couleurs : bleu et jaune pour l'Ukraine, bleu pour l'Europe, rouge et noir de l'armée de l'insurrection ukrainienne, rouge et blanc de l'Oudar (4), bleu encore des Tatars de Crimée…

1 Membre de l'unité spéciale du Berkut (« Aigle d'or »), qui appartient au service de sécurité ukrainien.
2 « Gloire à l'Ukraine ! »
3 « Gloire à ses héros ! »
4 Parti libéral et pro-européen de Vitali Klitschko.

Les étendards s'éloignent de moi... Je n'entends ni leur tissu se tendre dans les bourrasques ni les chants de la révolte. Restent la cime bleutée, les congères, et tout près la route que le quatre-quatre a empruntée pour balancer ma pauvre carcasse par-dessus bord. Le froid m'engourdit, atténue mes douleurs. Me souvenir, ne pas m'endormir...

Un prénom m'obsédait alors. De nouveaux venus nous rejoignaient chaque jour : Vasyl, Ivan, Iouri, Dmytry ou Mykhaïlo... Pourquoi lui plus qu'un autre ? Sa carrure en imposait et je l'avais trouvé beau, de cette beauté rude et sans pudeur qui m'attirait : une gueule de gosse perdu sur un torse noyé dans son bomber.

« Eh Viktor, viens par là avec les sacs ! »

Viktor, c'était son prénom... Il était si différent de mes copains de la fac Taras-Chevtchenko ; une force martiale, déterminée, se dégageait de ce colosse. Chacun de ses gestes traduisait une efficacité inhabituelle. Viktor n'avait pas des rêves plein la tête comme nous...

Je me souviens, il portait des boots avec trois traits blancs de chaque côté. Je le détaillais quand il ne me prêtait pas attention. C'était le genre de gars qui n'aurait pas compris la flamme dans mes yeux, le genre à dire « Pishov na khuj (5) ! » à tout bout de champ...

Viktor aurait rejeté mon désir, et moi avec, comme des anomalies répugnantes ! Je le voyais bien à sa façon de regarder ma sœur.

Ma famille habitait près de l'avenue Hrouchtchevsky. Liouda emmenait son panier garni de petits pains jusqu'au Maïdan : « Tiens, ça va te réchauffer, frérot... », me murmurait-elle avec discrétion. J'étais devenu un homme à ses yeux, un soldat... L'étudiant gringalet et timide avait cédé la place à un combattant prêt à souffrir, si ce n'est à mourir !

Pour libérer le pays de l'oppression et de la corruption, ils étaient des milliers à avoir suivi la même voie que moi. Parce que nous n'avions pas d'autre terre, ni d'autre devenir que celui-là, la lutte de la troisième chance, l'ultime spasme, après la déclaration d'indépendance de 1991 et la révolution orange de 2004, s'imposait à tous. C'est ce que j'avais écrit dans la gazette de l'université et mes mots avaient porté...

« L'Ukraine n'aura pas d'autre chance avant longtemps : saisissons-la afin que les richesses de notre pays, notre seule nation, contribuent au bien-être de ses habitants, et non à celui de la « famille » de son dirigeant et des oligarques.

Plus que le népotisme du pouvoir en place, c'est son arrogance sans bornes et l'assurance de son invulnérabilité qui rendent la situation inacceptable ; la résignation à cet état de fait donnerait raison à ce clan, obérant ainsi l'avenir de notre peuple ainsi que l'éclosion de sa jeunesse.

5 « Va te faire voir ! »

Peu importerait la valeur des résidences secondaires de nos plus hauts fonctionnaires, si cette manière de procéder à leur enrichissement personnel n'était répercutée à chaque échelon de l'Etat dans notre vie quotidienne.

Peu importeraient les 500 milliards de hryvnia (6) de marchés publics remportés chaque année par des entreprises bien spécifiques, si les Ukrainiens mangeaient à leur faim !

Peu importerait que le fils de notre président ait gagné 400 millions d'euros en moins de trois ans, si les entreprises ayant remporté les appels d'offres n'appartenaient à ce même fils !

La gangrène de la corruption pourrit notre pays de l'intérieur. L'incurie complice d'une minorité saigne à blanc notre nation tout entière.

Notre révolte est légitime !

Notre lutte n'est pas politique, elle est vitale ! »

Le soleil me semble si froid. Je ne peux pas me relever. La douleur cède peu à peu à la torpeur, cette invitation au sommeil éternel. Je vais crever ici... « Liouda, appelle Maman, appelle Papa, venez me secourir ! » Ils tirent peut-être le liquide noir et fumant du samovar d'argent... Comme j'aimerais sentir ce thé traverser ma gorge !

La distribution du petit déjeuner sur le Maïdan... Les tentes remuaient puis crachaient leurs occupants pour un nouveau jour. Le thé fumait comme les haleines. Un breuvage magique ! Les groupuscules se reformaient en attendant leur dose de réconfort. Ma sœur passait avec les autres femmes pour nous servir. J'apprenais à préparer des cocktails Molotov tandis qu'un pope nous bénissait comme si nous étions condamnés...

Viktor avait fait du gringue à Liouda, aussi subtilement qu'une moissonneuse-batteuse en plein champ, mais elle n'était pas indifférente.

— Alors mademoiselle, vous au moins, vous savez nous réchauffer...

— Vous en avez bien besoin avant ce soir !

— Moi, c'est de vous dont j'aurais besoin, lui avait-il dit d'une voix enjouée.

Quand il draguait, son accent devenait plus russe et son visage plus doux. Ses mains, crevassées, puissantes, me faisaient rêver d'étreintes volées à la nuit. Sous un porche ou dans un parc, un baiser, rien qu'un, de Viktor...

— Vous croyez qu'ils vont charger ? avait demandé ma sœur.

— Bien sûr, mais nous saurons les recevoir ! Regardez les provisions de pavés et de cocktails. Nous allons leur montrer à ces sooka suna (7). Pardon mademoiselle, et merci pour le thé !

6 Environ 37 milliards d'euros.
7 « Fils de pute ».

Ma sœur s'éloignait vers d'autres insurgés. L'expression du visage de Viktor s'était durcie (ses pommettes devenaient plus saillantes), présageant la future guérilla.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça, toi ?

— Qui ça, moi ? balbutiai-je, surpris d'avoir été repéré. Rien, rien du tout, je rêvais un peu, c'est tout.

— Parce que tu crois que c'est le moment ? Aux armes ! Le combat, il n'y a que ça de vrai.

— Nous cherchons seulement à nous défendre, je te rappelle..., lui répondis-je.

Il haussa les épaules avant de me tourner le dos.

L'expédition près de la rue Andreï... Quand Viktor était parti pour une collecte de pneus la première fois, je l'avais suivi avec quelques autres. Une fois sur les barricades, il ne pensait qu'à se battre, exhortant notre groupe à casser du berkutivet. Sur le retour vers le Maïdan, je marchais à ses côtés...

— Tu me regardes comme l'autre jour ! avait-il lancé, énervé.

— Comment ça ? me défendis-je, feignant d'ignorer mon propre désir.

— Fais semblant de ne pas comprendre ! dit-il avant de se murer dans un silence réprobateur.

Mon enlèvement eut lieu lors de la seconde expédition. On me mit un sac sur la tête en me poussant dans un véhicule. Mes agresseurs m'emmenèrent ensuite dans une cave, m'obligèrent à me déshabiller, avant de me lacérer de leurs coutelas.

— Ce sukin sin (8) n'est qu'une petite mauviette ! avait lancé l'un d'entre eux pendant que je roulais de douleur sous l'avalanche de coups et d'insultes.

— Allez, espèce d'upizdysh (9), relève-toi si tu peux, qu'on s'amuse, disait un autre en faisant tourner une batte sur ma joue.

Qui étaient-ils ? Leur parler et leur violence évoquaient les maudits titouchkis (10). Ils m'avaient laissé baigner dans mon sang le temps d'une pause... Mourrai-je pour l'Ukraine ? L'insurrection, mon édito dans la gazette, les dernières échauffourées, tout se mêlait dans une pénible hébétude. Mes tortionnaires ne m'avaient pas enlevé par hasard, j'en avais la conviction.

Ils revinrent en se passant une bouteille d'horilka (11). Je remarquai les boots de l'un d'entre eux ; trois bandes blanches marquaient chacun de leurs côtés. La stature de leur propriétaire ne m'était que trop familière. Les coups en devinrent plus douloureux, les insultes plus infâmes...

8 « Fils de pute ».
9 Idem.
10 Miliciens, parfois des hooligans, défendant le pouvoir en place.
11 Alcool proche de la vodka, à base de blé.

— Sale avra’am (12), on va te défoncer ta gueule de minet, cria Viktor en me giflant.

Plus que la trahison et la violence, l’impression d’être mis à nu me secoua de frissons… Ce n’était donc pas à cause de mon édito qu’ils m’avaient enlevé…

Shatrov (13) ! Des tréfonds de mon âme, un sentiment puissant de révolte se fit jour. Il impulsa dans mes tripes une force que je n’aurais pu imaginer. Aussi virulente que leur envie de me détruire, l’énergie de subir me submergea. Parce qu’aucun être humain n’avait le droit d’agir ainsi, je me sentais plus homme entre les mains de ces brutes…

La bise se lève, soulevant des poussières blanches des congères. Au loin j’entends un bruit de moteur. Un camion bringuebalant au travers de la forêt d’épineux ? Garder mon esprit en éveil… Ne pas renoncer à l’espoir, ne pas glisser vers la mort… Revoir les miens ! « Liouda, je sais que tu me cherches. Avec mes compagnons de barricade, tu remues ciel et terre pour me retrouver, mais cela suffira-t-il ? »

La neige scintille autour de mon sang séché. Je reste là, rescapé du pire : mes bourreaux ont cherché à nier mon existence, faisant de ma vie une exigence. Mon exigence ? Le droit à la différence. Dans un bruit infernal, une fourgonnette approche puis s’arrête. J’entends son chauffeur qui appelle les secours…

Entre révolte et insurrection, je survivrai pour devenir qui je suis.

12 Insulte homophobe.
13 Interjection (littéralement, « Puissent les éclairs vous abattre ! »)

Les Réveillés

Sabine Normand

Ça devait les aider, qu'ils disaient. À prendre le pouvoir sur nos consciences. Et puis quoi encore ? Secouer des foulards devant nos têtes peut-être, comme dans les meetings, les rassemblements du parti, fêtes populaires, fêtes nationales, bien droits devant le chef, et sourire et rire. Ils devaient rigoler là-haut depuis la tribune, à nous regarder bouger le derrière. Que du beau linge. Et celui qu'on porte, qui c'est qui le regarde, le repasse, nos fringues dégueulasses ? Qui en veut, de nos chaussettes ? Personne. Nos chaussettes de moujiks, nos chaussettes de militants qui se bougent. On va manifester, c'est décidé. Nos outils de ralliement, des chaussettes rayées.

On peut rien y dire au chef. Il écoute pas, il écoute rien. Que son chien de ministre et encore. Faut voir la tête qu'il a celui-là. Il a pas dû voir souvent sa mère. On va aller manifester avec nos cagoules et nos chaussettes. La non-violence, on vous dit, les pantoufles aux pieds. On verra bien s'ils rient jaune. Comment se faire entendre d'eux, quand la masse populaire est fatiguée ? Qu'est-ce qu'ils en savent ?

Demain, lundi, on attaque. On verra bien où ça nous mène. L'année dernière on est monté dans les arbres, on voulait pas qu'ils les bousillent, on en avait rien à foutre du CAC-40. Mais eux nous ignoraient, nous calculaient même pas. On était que de la lie qui sait même pas travailler. Ils nous ont envoyé les flics et l'eau, les lacrymo aussi, et ça faisait beau tout ça quand même, toute cette fumée dans les arbres. Ils y voyaient que du feu, nous prenaient pas au sérieux, et puis il est arrivé, lui, et il nous a dit qu'on n'était pas des rigolos. Qu'il nous croyait armés avec nos paroles et notre poésie. C'était vachement bien, ce mec qui venait d'on ne sait où. Il nous a regardés avec ses yeux de malade des mots de la rue et ça fleurissait partout ses paroles. Des gens l'ont suivi comme Jésus. Il soulevait les foules, l'espoir, et nous aussi, on y croyait. On voulait pas laisser tomber. Il est venu et c'est parti. Comme François. Le saint, pas Mimi. Il parlait à tout le monde et tout le monde le suivait.

Là-haut, ils ont commencé à le regarder comme un extraterrestre. C'est qui, le zigue ? Bof, laisse-le, l'illuminé, avec ses paroles de Gandhi il va pas le réveiller le monde. Macache, Président, s'ils n'ont plus rien à bouffer ils vont bouger. Mais non, regardez, il y a les autres, ils les laisseront jamais faire. Ils nous défendront. Nos valeurs et le pognon, c'est du solide. Dormez tranquilles. Réveillez-moi quand vous aurez du sérieux, du qui flanche, des actions, quoi. Une OPA.

Nous, on marchait et le soleil nous réchauffait les os de la tête. On avait des rêves pleins les manches. Les télés, les journaux nous calculaient pas alors on avançait. Devant l'Élysée on allait avec nos pancartes. On voulait un boulevard de mots, faire la révolution en chaussettes, en douceur. On a marché pendant des mois. Et ça rigolait dur dans les rangs. On était ensemble, on n'était plus seuls, ça voulait dire quelque chose à nouveau tout ça, ce mouvement. On était vivants. On avait quitté notre petit confort. Et les autres, depuis leurs bagnoles, ils nous enviaient, ça se voyait dans leurs yeux qu'ils pouvaient plus bouger, qu'ils auraient aimé venir. Ils nous encourageaient, nous serraient la main. L'espoir gonflait.

Un matin, on s'est retrouvé devant les flics. Le Président dormait. Cinq heures du mat'. On allait lui amener les croissants au p'tit père. Le réveiller dans son lit doré, comme Picsou et les sept nains. On a pris nos banderoles, on a marché tout droit sans regarder les flics qui venaient vers nous. J'ai entendu des coups de feu, j'ai vu quelqu'un tomber, crier, de la fumée. J'ai pas compris. J'ai senti un coup sur la nuque et puis plus rien.

On m'a dit après qu'ils nous avaient emmenés à l'hosto avec les menottes. J'y crois pas, pas ici, des blessés avec des menottes, c'est quoi ce pays ? Le rêve, il est où ? À l'hôpital, je me suis réveillé mais je voulais pas, ça servait plus à rien. On avait échoué. On ferait la une des journaux, et puis après ? Je rêvais pas d'être Zorro. Je voulais juste qu'il nous voie pour une fois, devant lui, fermer sa gueule, son clapet, que le mépris c'est nous qu'on l'ait. On lui aurait pas fait de mal, juste un peu secoué. Lui apprendre la vie.

Qu'est-ce qui va nous arriver maintenant, à tous les quatre, le commando de nuit ? Notre tête à la télé. Déjà les terroristes de l'Élysée. Tu parles, on a discuté une demi-heure dans le café avant. C'est parti de rien. On est des mômes. Ils nous croient pas, ils nous croient plus. Regarde, j'ai les menottes. Ils m'emmènent devant le juge. Je vais prendre perpète. Je le sais, je pèse rien. J'y dirais quoi ? Que je voulais réveiller les consciences, celle du président ? Illuminé, il dira. Quinze ans de prison et encore c'est pas cher payé.

Je l'ai même pas touché. On nous a balancés, c'est sûr, quel est le salaud ? Je le saurai jamais. C'est mieux sinon j'y ferai la peau. En attendant, la belle, je sais pas comment faire. Jamais été en taule, entre quatre murs, ça me laissera le temps de réfléchir. C'est tout vu, c'est déjà fait. J'y dirais rien. Comprendra pas. Écoute pas.

Gandhi, il aurait fait quoi ? Assis en tailleur devant sa porte, peut-être. On l'aurait assommé à coups de latte. Je voulais être Gandhi et je suis là. Les chaussettes ne m'ont pas porté bonheur. On n'était pas des voleurs, monsieur le juge. On voulait vivre libres. Elles me serviront, en taule. C'est sûr. Ça tient bien si on les attache.

Rupture de contrat

Stéphanie Braquehais

Anatole se réveille à bout de souffle, comme après un sprint. Une boule d'angoisse lui pèse sur l'estomac. D'habitude, il ne se souvient pas de ses rêves. Il est persuadé qu'il appartient à cette espèce rare d'individus dont le cerveau n'a pas besoin de délirer pendant le sommeil pour mieux digérer les émotions de la journée. Sa thérapie nocturne consiste à appuyer sur le bouton off. Extinction des machines comme à l'usine. Aucune prétendue passerelle avec son inconscient. Quand il dort, son esprit devient aussi mou et inactif qu'une loche.

Sauf que ce matin, le songe lui a semblé si concret qu'il en frissonne encore. Son téléphone avait vibré. Il avait décroché immédiatement en reconnaissant le numéro de Célestine. Sa voix tremblait, elle peinait à articuler. Il dut attendre de longues minutes avant qu'elle ne parvienne à cracher le morceau. Il sentait chez elle un mélange d'excitation et de culpabilité à lui avouer son forfait. Il avait un mal fou à dissimuler sa déception. Elle l'avait trahi et elle avait en plus le toupet d'attendre une approbation de sa part.

— Ne raccroche pas, dis-moi que rien n'a changé entre nous.

Il avait raccroché et l'alarme de son réveil avait retenti.

Encore secoué, Anatole s'extirpe difficilement de son lit. Comme un automate, il enfile un bas de pyjama et un tee-shirt, verse le café moulu dans la cafetière italienne, s'empare du beurre salé et découpe une tranche de pain pour se faire une tartine.

Il a beau tout faire comme d'habitude, la journée ne s'enclenche pas, elle reste suspendue comme une plume qui attendrait un souffle de vent pour s'orienter.

Cinq minutes se sont écoulées depuis une heure.

Il n'y a qu'une manière de remédier à cette apathie temporelle. Il doit vérifier la part de réalité dans la farce cérébrale qu'il vient de vivre.

À peine a-t-il composé le numéro qu'elle décroche d'un ton enjoué. Célestine, contrairement à Anatole, n'abhorre pas cet outil de communication qui lui permet de ne pas regarder les gens en face. Ainsi, ceux qui profèrent des absurdités restent aveugles à ses grimaces agacées.

Il ne s'embarrasse pas de précautions oratoires.

— Es-tu enceinte ?

— Ça ne va pas non ? Qu'est-ce que c'est que cette question saugrenue ?

Il respire un grand coup.

— Eh bien, j'ai rêvé que tu m'annonçais que tu attendais un bébé...

— Toi, tu as rêvé ?

— Oui, c'est assez perturbant et incompréhensible. Je n'ai pourtant rien mangé de bizarre. Aucun fruit de mer.

— Pas même des bulots ? demande-t-elle d'un ton soupçonneux.

— Pas même des bulots. Je dois y aller, j'ai une réunion urgente, prétexte Anatole.

— On se voit ce soir ? J'ai un projet dont je voudrais te parler, glisse Célestine avant qu'il ne repose le combiné.

Il y a vingt ans, Célestine l'a envoûté dès le premier regard.

Célestine est beaucoup plus que l'amour de sa vie. Elle est la raison pour laquelle il est devenu un chef d'entreprise fabuleusement riche et puissant. Pour être sûr de la garder auprès de lui, il lui déclara qu'il brûlait de la rendre à la fois épouse et mère et qu'il l'aimerait d'un amour inégalé pour le restant de ses jours. Solal et Ariane pouvaient se rhabiller. Si le temps et la routine agissaient sur les sentiments comme la lèpre sur les corps, il lui jura de trouver l'antidote. Il serait le seigneur de sa belle pour l'éternité.

Anatole s'abêtissait dans le lyrisme. Il ne vit pas surgir l'uppercut.

— Ça ne va pas non ? (dans les moments de colère, les réparties de Célestine n'avaient rien d'exceptionnel).

C'était hors de question. Pas d'enfant. Ni avec lui, ni avec personne. Elle était une femme libre. S'il était comme les autres, elle ne voyait pas pourquoi continuer. Elle tourna les talons. Il la retint. Ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire. Il pensait comme un idiot que... mais il s'était trompé. Elle devait lui laisser une chance. Ça commençait à ressembler à un mauvais feuilleton, ils assouplirent leur malentendu en allant boire un coup.

Ce soir-là, ils s'imbibèrent de nombreuses substances alcoolisées de toxicité variée. À chaque lampée, une nouvelle idée jaillissait comme par magie. Si bien qu'au bout de quelques heures, ils avaient scellé leur pacte, ébauché les grands principes de leur entreprise, les secteurs où ils pourraient avoir un impact rapide, les méthodes pour rester dans la clandestinité. Ils identifièrent le nombre de sociétés écran à créer, les paradis fiscaux, bancaires, judiciaires, sanitaires où se réfugier en cas de pépin, les magistrats, les ministres à qui il faudrait graisser la patte.

Anatole et Célestine se jurèrent de ne plus vivre que l'un pour l'autre. Ils se nommèrent respectivement directeur de projets et directrice marketing. Tenus par le secret, ils apprirent à ne compter que sur leur propre jugement et à vivre dans le mensonge, ce qui était, découvraient-ils, assez jouissif.

Afin d'interrompre la reproduction, leur stratégie ne comportait aucune dimension biologique, cela aurait été trop facile. Leur plan était beaucoup plus machiavélique. Il s'apparentait au sabotage, à l'insurrection, au harcèlement psychologique. Anatole était un fervent lecteur de Lawrence d'Arabie et il tenait à ce que leur association devienne « invulnérable, intangible, sans avant ni arrière, se répandant comme du gaz ».

Les débuts furent timides. Anatole mit au point des billes de forme sphérique parfaite mais qui ne roulaient pas, transformant les jeux dans la cour de récréation en torture. Aucun gamin ne comprenait pourquoi ces objets ronds dont le destin était de rouler, refusaient obstinément de se plier aux lois physiques élémentaires. Ils redoutaient de sortir de la classe, ne souriaient plus. Il eut des pugilats, des dépressions, des batailles rangées, et plusieurs écoles durent fermer définitivement.

Il s'agissait de tester la fragilité nerveuse de leurs victimes et ils furent encouragés par ces premiers résultats. Ils conçurent des jeux d'éveil où les trous ne correspondaient à aucun des objets en plastique contenus dans la boîte, des dînettes qui s'autodétruisaient avant le premier usage, des poneys à bascule qui se cabraient au moindre contact, des tables d'apprentissage où l'on apprenait rien du tout. Cet acharnement contre des enfants innocents ne suscitait chez eux aucune culpabilité. La morale ne s'invitait pas dans leurs discussions. Ils se fichaient bien que la postérité les considère comme des lâches, puisque justement, ils s'attelaient à ce qu'elle disparaisse.

Cibler les êtres en bas âge n'était qu'une étape. Ils décidèrent dans un deuxième temps de s'en prendre aux parents. Anatole avait gardé quelques contacts dans le milieu industriel, datant de l'époque où il travaillait à la chaîne dans une fabrique d'emballage. Des années à faire rentrer des machins dans des paquets avait décuplé son aspiration à voler de ses propres ailes. Il put rapidement estimer le coût de la construction de l'usine, et mit un point d'honneur à la mécaniser des pieds à la tête afin d'épargner des tâches répétitives — qui l'avaient tant ennuyé — à ses semblables.

Les premiers mois, l'approvisionnement en poussettes fut irrégulier. Les débusquer dans chaque maison, appartement, village de vacances prenait un temps fou et exigeait d'entretenir un réseau d'espions considérable qu'il fallait former à toute vitesse. Une fois sur place, chaque véhicule était réduit en poussière en l'espace de deux minutes et quarante-cinq secondes. Célestine trouva un moyen de réduire le temps d'anéantissement à une minute et cinquante-six secondes. Un record mondial. Même si l'absence de concurrence rendait l'appréciation de cette performance assez approximative.

Bientôt, une seule usine de destruction de poussettes ne suffit plus à détruire toutes les poussettes. Dans les rues, il n’était pas rare d’apercevoir une maman et un papa croulant sous le poids des bébés qu’ils devaient porter sur le dos, tout en tenant leurs sacs de courses. Dans le cas des familles monoparentales, les conséquences pour la colonne vertébrale se révélèrent catastrophiques et firent le beurre des ostéopathes qui doublèrent le prix de la consultation. Les magazines féminins — édictant depuis la nuit des temps les préceptes de la femme parfaite qui, après avoir accouché de mouflets, arborait toujours une taille 34 — changèrent subrepticement leur ligne éditoriale. Des interviews de femmes souriantes et sans enfants visaient à faire comprendre à quel point la progéniture était devenue un poids pour la société. Anatole et Célestine se délectaient de constater à quel point leur opération de propagande fonctionnait comme sur des roulettes (ils aimaient les jeux de mots un peu téléphonés).

Un jour, Célestine estima qu’il fallait passer à la vitesse supérieure en infiltrant les réseaux de la grande distribution. Le recours aux nouvelles technologies s’imposa de lui-même. Ils firent appel aux pirates les plus réputés. Aux entretiens d’embauche se présentèrent des dizaines de copies du même individu. Tous les candidats portaient un tee-shirt délavé, un jean taille basse, des lunettes de geek, des cheveux gras, des boutons sur la figure et étaient âgés d’une vingtaine d’années. Leur discours se limitait à des borborygmes abscons. Trois furent retenus pour leur capacité à ne pas poser trop de questions. Quand on a l’objectif de dépeupler la planète sans se faire remarquer, il faut pouvoir s’entourer de collaborateurs discrets.

Anatole repense à cette période survoltée où l’intimité partagée avec Célestine était absolue. Assez peu nostalgique en général, il se surprend à ouvrir un album photo où il se voit, jeune et beau, aux côtés de celle qui a bouleversé sa vie. Il ne parvient pas à expliquer ces fugaces moments de désillusion et de méfiance qu’il nourrit envers Célestine ces derniers temps. Ce rêve en serait-il le fruit ?

Les pirates travaillèrent avec acharnement, quasiment nuit et jour, ne s’interrompant que pour se nourrir. Dans la pièce sombre où ils s’étaient rassemblés armés de leurs ordinateurs, des sacs de chips, des emballages contenant des restes de pizzas froides, et des bouteilles de coca vides s’amoncelaient dans une odeur de sueur peu ragoûtante. Le logiciel fut testé, déclaré opérationnel, et les petits génies, épuisés, estimèrent qu’il était temps d’aller prendre une douche. Lorsqu’ils revinrent rasés et déodorés, Anatole et Célestine les attendaient avec une bouteille de champagne pour célébrer le lancement de ce programme qui envoyait des messages subliminaux dans les jeux vidéo et les dessins animés vendus dans tous les hypermarchés. Via un système de codes très complexe

disséminé dans les dialogues, leurs héros préférés incitaient les enfants à refuser de grandir, afin de les empêcher d'atteindre l'âge où ils seraient à même de procréer. L'adolescence, ingrate période de transition, affirmaient-ils en filigrane, impliquait de cruels chagrins d'amour et des modifications corporelles répugnantes, que le passage à l'âge adulte ne faisait que renforcer. Il s'agissait d'un investissement sur le long terme et ce n'est qu'au bout de dix ans environ que le taux de natalité connut une chute sans précédent.

Les gouvernements s'affolèrent, les guerres devinrent de moins en moins longues car les recrutements tournaient court très vite. Les groupes terroristes s'arrachaient les cheveux, les universités se vidaient, et le chômage disparut.

Anatole et Célestine s'étaient fait à l'idée qu'ils ne seraient jamais sélectionnés pour le Prix Nobel, mais leur combat, estimaient-ils, dépassait largement leurs petites ambitions personnelles. Aujourd'hui, leur entreprise était florissante et ils étaient parvenus avec maestria à éviter d'attirer l'attention des services de renseignements, trop occupés à développer de nouvelles techniques de contre-insurrection afin de vaincre un ennemi évanescent.

Anatole reprend une tasse de café et constate avec effroi que la journée s'est écoulée sans crier gare. Il ne cesse de s'étonner de sa capacité à s'abîmer dans des réflexions pendant un temps infini. Pourtant, il lui arrive rarement de faire le bilan de sa vie. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Le malaise que lui a laissé ce fichu rêve ne l'a pas quitté. Il saisit un document, enfile son manteau et enfourche sa bicyclette pour rejoindre Célestine au rendez-vous.

Elle est assise au fond de la salle, comme si elle voulait se faire oublier. Une bouteille d'eau gazeuse est posée devant elle. Elle l'a à peine touchée. Elle lui sourit avec timidité.

— Alors ?

Il adopte un ton désinvolte, mais il se rend compte que sa voix a chevroté sur la dernière syllabe.

— Oh, rien de spécial. J'ai examiné les bénéfices des trois derniers mois. Il y a pas mal d'argent à réinvestir...

— Ne me dis pas que tu m'as fait traverser toute la ville pour parler de nos finances.

Elle baisse la tête et rougit. Anatole ne se souvient pas de la dernière fois qu'il a vu Célestine piquer un fard.

— Je suis enceinte.

Anatole ne répond rien.

Il la contemple longuement, caresse du regard sa jolie chevelure blonde, semble hésiter sur la conduite à tenir. Il esquisse un sourire, lui prend la main, la retire. Puis il sort de son sac le document qu'il a préparé avant de partir de chez lui, réitérant les clauses d'exclusion d'un associé au sein de la société.

Il se lève, enfile son manteau, tourne les talons.

Elle ne le retient pas.

Chaussure à son pied

Fabrice Marzuolo

Je cultivais et vendais des pastèques dans un petit village italien de la banlieue de Padoue. Avant, j'avais été mercenaire, et durant mon engagement mon frère Alberto avait fait tourner la boutique. Jusqu'à ce qu'il croisât cette femme qui l'avait désespéré. Alberto s'était pendu. Aujourd'hui je le crie, un suicide cache souvent un crime parfait. Je m'étais occupé de cette tueuse, avec tout l'art qui m'avait été enseigné. J'avais tué des hommes, j'avais blessé des hommes, j'avais torturé des hommes, des femmes, même des enfants. Jamais par plaisir. Je le précise parce qu'il y a des soldats que cela divertit. Des salauds, il s'en trouve dans tous les milieux.

Longtemps j'avais suivi la femme qui avait assassiné mon frère et j'avais fini par cerner ses habitudes, ses relations, son mode de vie. Elle fréquentait des clubs échangistes, des bordels sordides, des bouges infects, elle couchait, baisait le tout-venant, ne manquait jamais une occasion de s'envoyer en l'air. J'avais vite saisi que le sexe était son arme favorite ou, pour l'exprimer plus directement, son unique entrée d'argent, sa tirelire. Le jour où elle était tombée entre mes mains, elle s'était brisée sec. Je l'avais massacrée, hachée menu, et balancé les reliefs dans l'auge des porcs que mes parents élevaient pour leurs besoins — et ce porc aux olives, accompagné de spaghettis al pesto que j'avais eu l'occasion d'avaler juste après ma boucherie, m'avait vraiment régalé. Mais la vengeance me tenait tellement à cœur que le bonheur de l'ingestion n'avait pas égalé la félicité ressentie lorsque j'avais conchié cette carne. Ce plat, je l'avais digéré, mais la mort de mon frère me restait toujours sur l'estomac et l'idée m'était venue d'en découdre aussi avec toute la clique qui avait entouré la tueuse.

Cette troupe de lopettes se donnait régulièrement en spectacle, des numéros qui ne ragaillardissaient pas la considération de la race humaine déjà bien affaiblie qui vacillait dans mes âtres. Ces vertueux se ruaient à poil sur des filets suspendus, s'enfonçaient dans le trou de balle toutes sortes d'objets, des lampes de poche oblongues, des bouteilles, des pieds de chaise, etc. Pour mieux situer ces gaillards, je narre quelques détails scabreux comme celui de la poignée courbée d'un parapluie qu'ils laissaient dépasser de leur fondement et que des admiratrices, au comble de l'excitation, saisissaient pour envoyer valdinguer les tirebouchonnés au milieu de la piste à la manière d'un palet de curling ! Voyez où ça glissait ! Et je tais les attractions les plus ordurières, à l'exception de celle qui avait

fait éclater l'eurêka dans mon cerveau à bulles : il arrivait également que ces dépravés s'enfilassent dans l'oignon un concombre — et oui, une sacrée salade ce microcosme ! Mais c'est sous mon crâne que la cucurbitacée avait provoqué le déclic.

J'avais d'abord songé à ces étalons en étain que tous les bars français se devaient d'exposer au-dessus du comptoir autrefois afin de pouvoir vérifier l'exactitude des doses servies. Allez savoir pourquoi, l'agencement de ces récipients m'avait inspiré l'étalonnage de mes pastèques que j'avais alors disposées dans des coffrets luxueux, en ordre de taille croissante ! Je venais d'inventer une nouvelle épreuve érotico-zigoto-sportive qui allait m'assurer une notoriété chez les zinzins, et aussi de bonnes entrées d'argent, mais ce n'était pas ma préoccupation première. Ce qui m'importait avant tout était de mettre en place un jeu qui pousserait ces décadents dans les retranchements ultimes de l'avilis-sement, je voulais parvenir à les vomir par tous les pores de ma peau ! Un premier pas avant l'anéantissement ! Je voyais loin dans la destruction.

En quoi consistait ma trouvaille ? Qu'une obscénité, et du plus mauvais goût : chaque pastèque était trouée, et le phénomène de foire, nu comme un ver au milieu de la scène, devait l'enfiler et la relever à la force de son sexe, le plus haut possible. La plante charnue et juteuse dégorgeait de plus belle sous les charges du pal. Tenir ainsi, à la verticale, durer ad vitam aeternam — jambes écartées au-dessus d'une flaque embarbouillée d'un rouge bien pisseux tout de même qui s'élargissait à mesure des coups de reins. Je revois ces citrouilles cabossées changées en clowns ithyphalliques avec cette boule qui les pointait comme un faux nez, tout verdi celui-là, tout distendu de l'élastique, tout descendu, qui leur couvrait le bas-ventre ! Au gré des éliminations, j'augmentais le gabarit du boulet à soulever. Je rapporte, c'est de l'anecdotique bien entendu, qu'aucun sagouin n'avait jamais pu lever le diamètre supérieur. Des minables, je vous le confirme.

Mêlé aux spectateurs, je savourais les moqueries, je les prolongeais le plus longtemps possible dans mon esprit tout spitant. J'encourageais les jets de tomates. J'applaudissais comme j'aurais lancé un assaut, décidé à forcer la main d'un public déjà bien relâché : allez ! allez ! Forza Italia ! n'importe quoi ! J'avais inventé un cri de guerre pour redoubler la saucée : tomat' hawak ! À ce cri, des pluies de tomates de tous les diables s'abattaient sur les baiseurs de courges, des cordes aussi épaisses que des queues de vache ! Splash et splash ! Les pastèques explosaient les unes après les autres, abandonnant sur la scène les glands tout déballonnés, passés direct du vert au rouge ! Des orphelins dans un cul-de-basse-fosse. Quel spectacle ! Et le succès avait était constant ; je jure que souvent, j'avais dû refuser du monde.

Ma réputation était faite, j'étais le créateur du spectacle, bénéficiais d'une aura égale à celle des parfumeurs de vieilles biques ou de leurs couturiers de la haute, d'une aura égale à celle des artistes de mes deux, de tous les bidonneux de la grande place du commerce, puisque aujourd'hui le talent se mesure au poil près à la quantité d'argent qu'il rapporte.

Les femmes à courges me vénéraient mais je ne risquais pas de me prendre dans les mailles de leurs filets, même garnis de leurs cuisses guipurées ! Je ne perdais jamais de vue que la plastique affriolante et l'armada de la cosmétique ne servaient qu'à couvrir la monstruosité naturelle de ces femmes délurées. J'avais mis un tel zèle, une telle assiduité à les observer que j'avais pu capter enfin cette expression de l'atrocité que je soupçonnais enfouie en elles. Sous la forme d'une vision étrange happée au vol quasiment, une tête de momie brutalement redressée et retombée aussi brièvement dans un gouffre sans fond qu'avait dévoilé, sans durée, le trou de leurs bouches. Un cri muet qui fait voler en éclats les illusions du voyeur comme certaines voix brisent le cristal. Celui qui a intercepté un jour cette horrible grimace détient l'accès du bouton marche/arrêt de toute la mécanique. La femme est l'avenir de l'homme... Bien une rumeur des goulags ce truc ! Faire prendre la poignée de neurones qui se battent en duel entre deux trous pour une nitescence !

Celles qui m'avaient approché étaient des tombeuses, des Don Jupon. Mais aussitôt qu'elles m'avaient cerné — trop rugueux, trop kaki, mal dégrossi, d'une banale perversion martiale, et cette étiquette qu'elles me collaient je la revendiquais —, ces vampires s'envolaient vers leurs écuries favorites, là où couinaient les mâles à leur pointure. Je les aurais bien décapitées et traversées d'un braquemart pour fixer une à une leurs têtes de méduse sur la porte des granges — quelle délectation en perspective, je le concède, mais il était absolument hors de question que je leur fusse redevable d'un plaisir, fût-il obtenu à leur corps défendant, niet !

Une sortait du lot, comme ces Vénus un peu gauches de la Renaissance qu'on dirait tirées d'un plateau de fruits de mer d'une brasserie parisienne : les valves s'amassent sur un tas de glace pilée alors qu'il faut du sel, bref... L'idéaliste écumait les boîtes de nuit pour remettre au goût du jour la dignité humaine — sans rire ! Un suiveur l'accompagnait dans cette mission. Ils s'ingéniaient à interrompre les spectacles, crachaient leurs hurlements d'indignation, distribuaient des tracts qui dénonçaient l'exploitation du sexe, tentaient ensuite d'établir un dialogue avec les spectateurs, essayaient de recueillir des signatures au bas de leurs pétitions. Ils avaient d'ailleurs obtenu la mienne sans problème, je n'étais pas loin de partager leur doctrine sur la dignité, la grandeur perdue des hommes. C'était le niveau de l'illusion qui nous séparait définitivement.

Je n'avais plus aucun espoir en la nature humaine, rien, nul, zéro pointé, des clous rouillés, et moins que ça !

Je revois cette militante, avec sa coupe à la garçonne, ses pataugas mauves, la panoplie de la parfaite petite lesbienne — je n'ai d'ailleurs jamais cherché à approfondir ce sujet, car comme avec le jeu du petit chimiste, tout peut vous exploser à la figure... Elle m'avait reproché de gagner mon argent contre mes idées. Elle condamnait ce comportement répugnant, affirmait que j'avais beau dénoncer la bassesse, qu'elle n'était pas aveugle et qu'elle avait pu constater que j'exploitais sans état d'âme ce terrain fangeux, que mon activité contribuait fortement à tirer les hommes encore plus bas dans le vice. Et gna gna gna et gna gna gna !

La vue du jus des pastèques l'avait probablement traumatisée, elle n'allait pas tarder à créer une association de protection des pastèques. L'image fait foi, le verbe n'a plus trop son mot à dire. Avec cette génération-là, rien de profond, juste de la grande surface ! C'est un courant électrique qui les secoue, puis ils se replient comme des pantins autour de leurs fils, s'allongent dans leurs boîtes et s'endorment paisiblement.

Ça fait un bail que j'ai mon idée sur la décadence des mœurs, moi, pas la peine que j'entame une tournée des bordels! Les parades de la dépravation de la société conduisent toutes à Rome, pas vrai ! Et à ses empereurs tarés. On est sur la voie, bientôt la sodomie des mômes sera officialisée, on foulera le Colisée ! Après, si le plancher des vaches n'est pas tout défoncé, on repartira pour un tour, une blancheur virginale et, petit à petit, l'intestin se relâchera et on vasouillera une fois de plus dans la merde ! Parce qu'il a beau monter s'essuyer les pompes sur la Lune, grimper dans l'espace, l'homme, son milieu de prédilection, c'est le ras des pâquerettes, le tout-à-l'égout ! À cause de l'attraction universelle, mais aussi rapport à son manque de légèreté chronique.

Ces areureubelles m'avaient replongé dans mon passé de tortionnaire et j'avais pensé aux vrais insurgés soumis à la torture... À l'œil sorti comme ceux des lapins dépiautés, aux plaies à vif, au bruit du couteau électrique qu'invariablement je mettais en branle à la fin de chacune de mes questions — des gémissements qui ne s'oublient pas. Après, je temporisais, glissais une main sur ma poitrine à travers le col ouvert du battle-dress — ce geste, je l'ai mémorisé, par l'empreinte indélébile de mes doigts glacés sur le torse. Il faut couvrir les hurlements pas les aveux ! Puis je tirais sur ma cigarette sans la détacher des lèvres. Mais tout ça laissait des traces, bien sûr ! C'était signé, comme la clope avec mon ADN dessus que j'écrasais sous les dentelures de mes rangers en plein dans les flaques de sang des victimes. Et des hommes en réchappaient, qui pouvaient témoigner, des photographes immortalisaient le calvaire, des journalistes

de guerre écrivaient leurs articles et il arrivait que des bourreaux, les petites mains, le payassent cher. Les ordres venaient de plus haut, d'un point inatteignable évidemment. Au-dessus des employeurs. Eux-mêmes à la solde de politiciens affairistes, soumis à des obligations de résultat et de maîtrise des dépenses — la torture, un gain de temps et donc d'argent, elle brûle les étapes —, et que pèsent les droits de l'homme dans les critères économiques ? Ils pèsent surtout le poids des discours politiques, de l'illusion. Malgré tout, et même si ce ne sont pas les hauts responsables qui trinquent, des gens doivent rendre des comptes et la torture est de plus en plus encadrée dans les opérations militaires, je peux en témoigner, j'ai donné.

Par contre, le martyre infligé à mon frère, invisible celui-là ! Ce rasoir de salope passé avec une lenteur vicieuse sur sa peau, pas une trace à la une des journaux. Du Guantanamo sous le manteau de vison jeté sous le voile silencieux du lupanar. Déchiré de l'intérieur, Alberto, en toute légalité, très lentement, par petites touches successives, d'une parfaite maîtrise. Arraché à coups d'incisives blanches comme la neige, et des ongles longs et vernis qui s'enfonçaient dans son cœur, qui malaxaient, qui trituraient, qui écrabouillaient, qui le serraient, l'essoraient. Et rien, pas un cliché, pas un mot. Ni sur la vulve en tenaille qui tourmentait son ventre. L'Origine du monde devenu l'instrument de la Fossoyeuse, flanqué sous une soie diaphane en pétales de roses. Et elle œuvrait, elle s'abattait, elle réduisait lentement mon frère. Non, rien, peau de balle, le silence absolu, tout est légal, tout s'efface, que du blanc. Fin. Elle l'a usé pourtant, raclé jusqu'aux os, jusqu'à la corde. Sans que personne ne s'indigne. Sans justice. Sans morale. Balayé, Alberto.

À cet instant, j'avais brutalement émergé de mes pensées et à nouveau essuyé les lavements ascétisés de l'adepte des cénobites. La sœur prêcheuse me baragouinait encore et encore. Résolument, elle me prenait pour son catéchumène, mais moi j'éternuais, et des suites d'éternuements, atchoum ! atchoum ! Et vingt fois atchoum ! Et quel plaisir je prenais à lui postillonner mes microbes dessus ! À croire que ce genre de nanas charrie à leurs basques un saint dévoué. Son acolyte avait voulu relancer son char en m'astiquant avec mes bottines en croco.

— Vous savez que ces animaux sont en voie d'extinction, qu'il avait claironné dans un large sourire, tout en matant dédaigneusement mes pompes et en jetant un regard vers son idole.

Il crachotait dans le sens du vent, pour surprendre, je suppose, un pet d'admiration dans l'œil de son Immaculée Conception. Mais j'avais appris mes gammes dans les thrillers américains, et j'avais des réponses toutes prêtes pour les tordus gavés bio du berceau.

— Tu trouverais plus moral qu'elles fussent en peau de con ? Une race pas vraiment en voie d'extinction celle-là.

Et c'est à cet imbécile que je dois l'idée lumineuse de ma totale reconversion ! Un changement d'horizon radical qui me permet de conforter ma fortune, mais également de concilier mes profits avec le respect de l'environnement : depuis que je me suis lancé dans la fabrication de chaussures de luxe, je débarrasse la planète d'un tas d'ordures, je donne une seconde vie aux exuvies, je reconditionne, je ressuscite — lève-toi et marche !

J'ai donc créé mon entreprise. Rares sont les pays qui n'aiment pas ce genre d'initiative. Ah ! Le sponte sua ! Cette petite goutte de sueur personnelle que chacun verse dans le grand crachoir de l'économie mondiale ! Même dans les pays totalitaires, on peut donner son coup de pouce au camarade qui s'individualise, se coupe en deux disons, pour le parti — oui, toute liberté prise qui nourrit un pouvoir en place, quel qu'il soit, fournit le petit lait de l'asservisseur et mérite une carotte !

Je me suis installé dans un pays émergeant pas trop regardant sur les droits de l'homme, en tout cas qui présente encore assez d'instabilité pour alimenter des guérillas par-ci, par-là, et ainsi me fournir la peau nécessaire à mes créations. La matière première, une fois apprêtée, remplit les caisses de mes usines et celles des politiciens qui tournent la veste au bon moment — les vrais pros, quoi !

J'avais annoncé mon départ à mes parents et leur avais promis qu'ils pourraient compter sur moi, que je gagnerais assez d'argent pour réduire les kilomètres qui nous éloigneraient, puisque avec de solides moyens la distance se change aisément en billets d'avion. Larme à l'œil, nous avions fêté ça autour d'un filet mignon mijoté aux petits oignons. Une recette qui me ressuscite chaque fois le macchabée et me donne la satisfaction de le renvoyer d'où il vient ! Une madeleine inattendue, le porc !

Aujourd'hui, les chaussures Alberto, tout le monde des marques se les arrache. Et grâce aux services de footballeurs de renom pour les pubs à la télé, même les ilotes se privent de ce qu'ils ne peuvent se payer pourtant, ils marchent l'estomac dans les talons, ils vendent leur âme pour s'offrir les godasses Alberto !

Ainsi, chaque paire qui sort des ateliers remet mon frère sur pied.

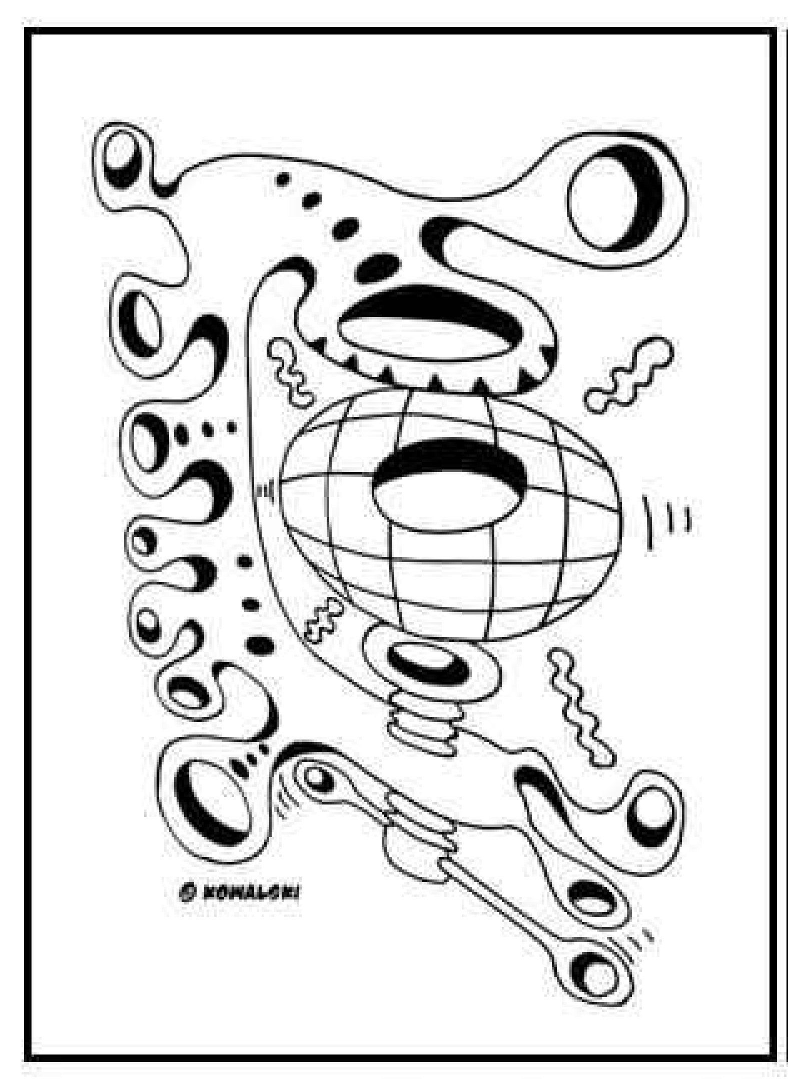


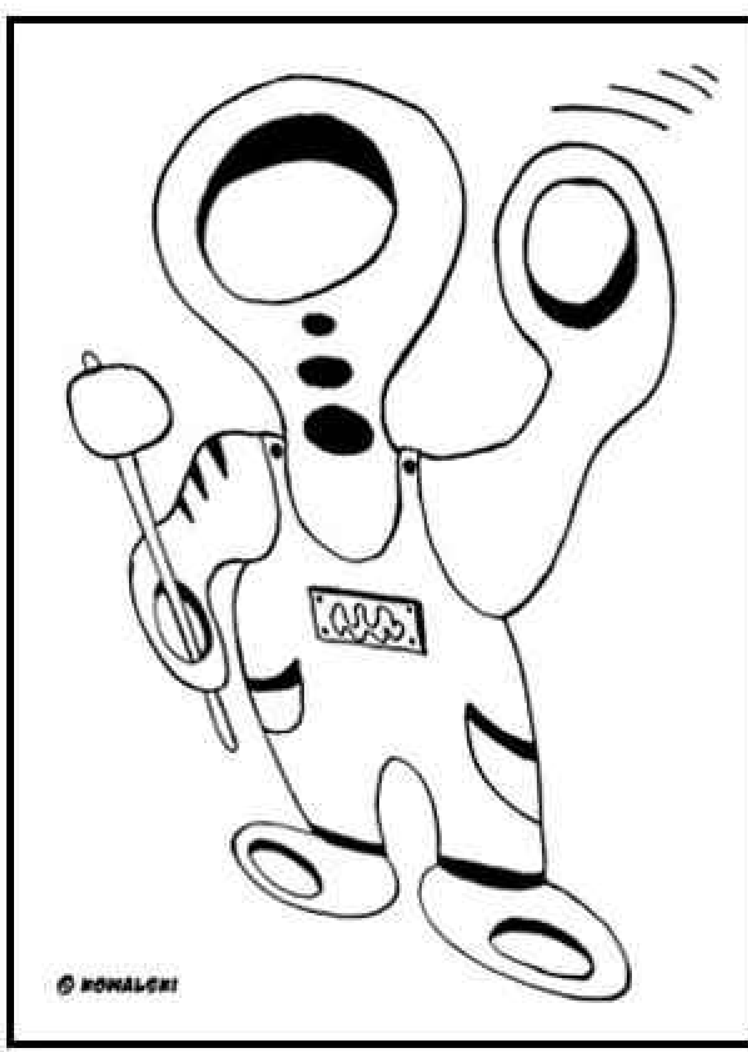
Nain à jamais

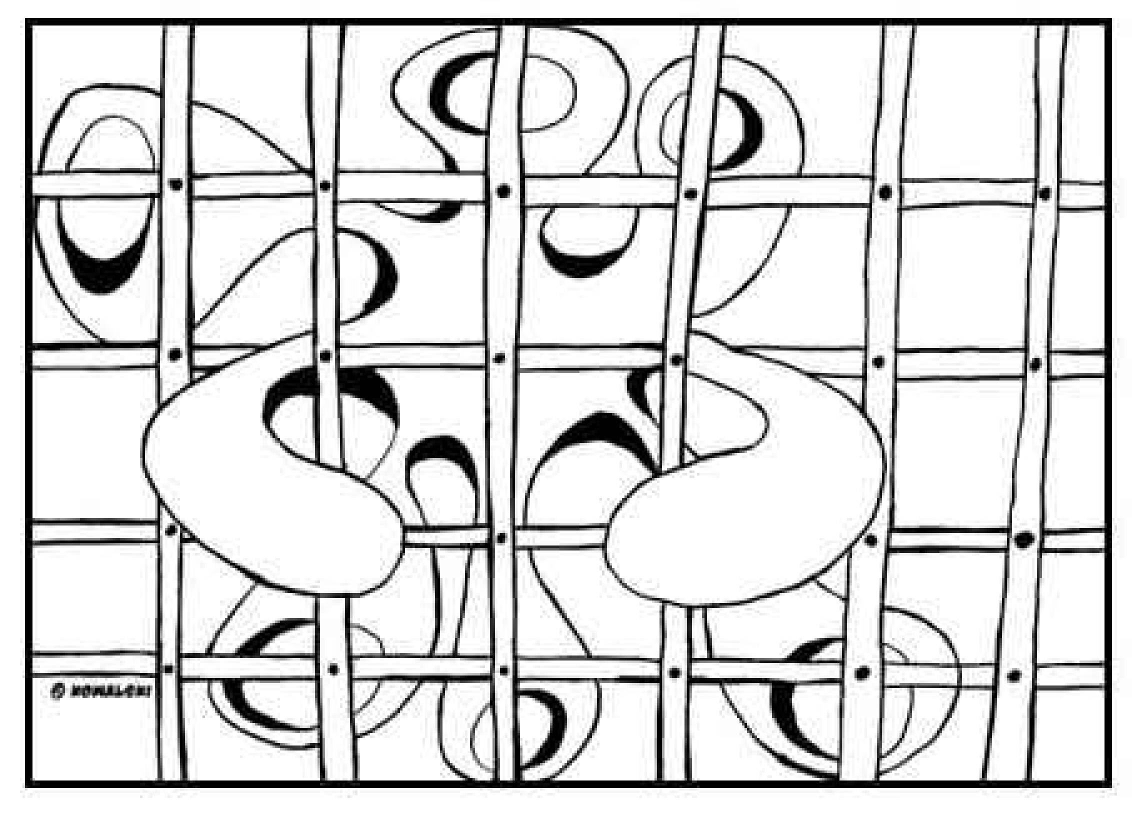
par Nicolas Guéguen


Sereine agonie
par Nicolas Guéguen

KRONSTADT par KOWALSKI







À la Sorbonne. Récit.

Serge Cazenave-Sarkis

Ce récit est à lire sur la page Facebook Soutenons Renaud Séchan.

Je traîne dans les couloirs de la Sorbonne occupée. Je suis parti de chez moi sans prévenir personne. Mai 1968.

Une angine me cloue au lit depuis plus d'une semaine. Europe 1 me tient compagnie. Le collège ne me manque pas. Il y a longtemps que j'ai lâché. Je profite de la moiteur de mon lit pour rêver, ça ne me déplairait pas de ne plus exister. D'être ailleurs que dans ce taudis. Loin de mon père et de ma mère qui ne cessent de s'engueuler, quand ils ne se jettent pas l'un sur l'autre pour s'étriper… J'ai les idées vraiment noires. J'entrevois très mal l'avenir… Lorsque j'entends sur les ondes qu'il se passe quelque chose qu'aucun observateur n'avait imaginé : des lycéens se joignent au mouvement de protestation inspiré par Daniel Cohn-Bendit. À la seconde, j'oublie mon mal de gorge et sans aucun argent en poche, fiévreux, de Châtillon-sous-Bagneux je rejoins à pied la place Denfert-Rochereau où le premier grand rassemblement lycéen a lieu.

En une heure je découvre Trotski, Marx, Mao et son petit livre rouge — je dois avoir une gueule sympa, une fille qui en vend m'en offre un… —, les drapeaux rouges et l'Internationale. Le soir même je dors dans une travée de l'amphi Richelieu. Je n'ai rien dans le ventre et ne mangerai pas avant deux jours. Je passe de « comité » en « comité ». Les étudiants grévistes qui ont décidé d'occuper la Sorbonne vingt-quatre heures sur vingt-quatre commencent à me connaître. Ils pensent que je suis le fils d'un prof en grève, ou des concierges… J'ai seize ans mais en parais treize, à peine… Un mètre soixante, les pieds propres ! Un groupe de mercenaires qui revient du Katanga s'est installé au premier étage. Ils sont prêts à se battre jusqu'à la mort. Ils possèdent des armes de guerre. Quand je passe devant la porte de la salle qu'ils occupent, ils m'interpellent : « Alors Gavroche, ça va ? » Je ne suis pas très à l'aise, la plupart ont des têtes inquiétantes. Ils finissent par m'inviter à entrer dans leur quartier général. Ils m'offrent à manger, je ne refuse pas. Il leur faut une mascotte et ils ne me laissent pas le choix. L'un d'entre eux soulève mes quarante kilos et les pose sur un bureau. Ils lèvent leur verre et gueulent tous ensemble : « À Gavroche ! » Puis ils entonnent un chant guerrier. J'en profite pour m'éclipser sans avoir oublié d'emporter les sandwichs.

À quelques portes de là, des étudiants d'une allure différente de celle des autres — moins sérieuse, plus libre, plus souriante surtout — vont et viennent en s'interpellant de façon joyeuse. Cette attitude me convient davantage, et pour cause : ce sont tous des artistes. Étudiants et étudiantes — comédiens, peintres, danseurs, musiciens... étudiants en philosophie. Je me retrouve dans mon élément (quand ils ne se tapent pas dessus ou ne baisent pas, mes parents sont sculpteurs). Ils ont entendu qu'on m'appelait « Gavroche ». Victor Hugo, Les Misérables, ça leur parle ! À leur tour ils m'invitent à me joindre à eux. Je ne les quitterai plus. Ils ont inscrit au marker sur leur porte : « CRAC » — Comité Révolutionnaire d'Actions Culturelles. Le soir même je participe à une « descente » dans un théâtre de la rive gauche qui, malgré le mot d'ordre de ne pas jouer, présente un spectacle. La pièce a commencé depuis un petit moment. Nous pénétrons dans la salle en hurlant des slogans que nous avons répétés dans la voiture d'André (qui est flic, c'est lui-même qui nous l'a avoué) et en invectivant de « traître » les comédiens qui se produisent. On m'a donné un paquet de tracts que je distribue aux spectateurs indignés. Notre détermination à interrompre tous spectacles ou expositions durant la grève générale est persuasive et les orateurs talentueux, peu à peu ceux-là même qui nous conspuaient quelques minutes plus tôt, se rallient enthousiastes à notre cause. Bien que très jeune, je devine autre chose : la crainte. Oui, je suis sûr que beaucoup d'entre eux ont peur. Je n'ai plus jamais participé à ce genre d'action.

Dès le lendemain, tout en restant au sein du CRAC, je prends mes distances avec tout ce qui peut ressembler à de « l'anti-culture » imposé... qui plus est violente. Il me vient une idée, une fulgurance que j'applique encore aujourd'hui : à partir de créations spontanées, mettre en valeur nos défauts plutôt que nos qualités — nos qualités étant le plus souvent les copies plus ou moins réussies de ce qui existe déjà, alors que nos « ratages » nous sont propres. Toujours aller vers ce qui ne ressemble à rien. Et n'avoir de cesse de fouiller ces nouveaux territoires... J'inonde de mes dessins les escaliers de la fac.

Très vite le bruit court qu'un certain « Comité Gavroche », dissident du CAL (le très bureaucratique Comité d'Action Lycéen), existe. Anarchiste, notre petit groupe naît spontanément. Qu'une ou qu'un « cancre » traverse la cour de la Sorbonne pour qu'aussitôt il soit dirigé vers nous. Blaise me rejoint le premier. Il vient d'avoir quinze ans. Blaise Recoin est le fils du célèbre marionnettiste du jardin du Luxembourg. C'est un danseur hors pair. À peine fait-il trois pas de danse sur le trottoir juste en dessous de la fenêtre de notre local que les passants lui jettent des pièces. Je dois avouer que c'est grâce à lui, sans qu'il n'en sache rien (j'avais trop honte de mon indigence), que le « sans-le-sou » qui cachait son jeu en

prétextant mille largesses provenant de sa famille a pu manger tous les jours à sa faim. Je ne le remercierai jamais assez. La « caisse » servit davantage à nous payer des sandwichs au pâté de foie à un franc, qu'un charcutier « révolutionnaire » nous vendait dans le sous-sol du bâtiment, qu'au service de la « Cause »... Sur la durée, je crois que ces putains de sandwichs au pâté de foie ont été plus nocifs que toutes les grenades des CRS réunies. Combien d'entre nous ne sont pas sortis de cette aventure sans avoir hérité d'un ulcère à l'estomac...

Je me suis encore fait alpaguer par les « Katangais ». Ils veulent me montrer quelque chose. Quelque chose qu'ils doivent « bénir » — mais pour cela, ils ont besoin des mains virginales de leur mascotte. Le bazooka est énorme. Noir. Décidément ces types me foutent une trouille bleue. Je ne leur montre pas... mais les évite autant que je peux.

Il fait très chaud cet après-midi. Je n'ai que mon pull. Pas de rechange. Mon pull c'est mon père qui l'a trouvé dans une poubelle. Le coup du bazooka m'a filé des sueurs. Je suis seul dans la salle et je commence à douter de mon engagement. Dehors ça pète de partout. En deux jours les CRS ont gagné du terrain. Encore cent mètres et ils sont aux portes de la Sorbonne. Je suis à deux doigts de rentrer chez moi lorsque se plante devant moi un jeune mec très déterminé à en découdre avec les flics. Il me regarde droit dans les yeux et me balance d'entrée : « ...Je vais leur péter la gueule !... » Voici pour moi l'occasion de n'être plus seul, je l'invite à prendre une chaise. Il s'assoit. Je lui demande : « Tu t'appelles comment ? » Il avance sa tête comme un moineau et me répond : « Renaud. » Je ne connaissais pas ce prénom. Je dois avoir l'air étonné parce qu'il rajoute : « Oui, comme les camions, sauf que ça s'écrit pas pareil... Et toi ? » « Moi ?... » « Oui ! C'est quoi le tien ? » Je lui balance sans réfléchir une traduction de mon prénom en arménien : « S. » « Putain, c'est quoi ce nom !... » Nous rions. Je pense : avec des noms à la con comme les nôtres, on ne peut que s'entendre. Les trois semaines passées ensemble ne le démentiront pas.

Ce Renaud-là a de la suite dans les idées. Quelque chose le démange. Il s'agite sur sa chaise. Je sens qu'il attend une parole, un mot qui ne vient pas. Je voudrais bien l'aider mais ne sais pas quoi lui dire. Il ne tient plus en place et va pour se lever quand enfin je lui demande : « ...Tu veux leur péter la gueule ? » C'est la question qu'il attendait. Il se détend. Prend la pose. Me fait languir. Je répète : « Tu veux leur péter la gueule... » Il fait signe que oui de la tête. Le souvenir du bazooka me revient en mémoire. Je lui demande : « Mais avec quoi ? » Bingo ! « Avec ça ! » me lance-t-il superbe en me mettant sous le nez une fronde à cinq balles. « Et puis avec ça ! » Des billes d'acier brillent dans sa main. J'ai très envie de le présenter

aux « Katangais ». « Ça peut traverser un casque !... D'ailleurs j'y vais ! » poursuit-il plein de fougue avant de disparaître. Je me dis que ce type-là a du panache. Je ne sais pas s'il m'a entendu lui crier de faire gaffe. Quelques minutes passent. Juste le temps de préparer un Viandox à un clochard qui s'est égaré dans notre comité à la recherche de quoi se nourrir — quand Renaud revient.

— Oh putain !... Oh putain !...

Il râle. Il a un pied qui pisse le sang.

— Les salauds ! T'as shooté dans une grenade ?

— Non...

— Non ?

— En descendant l'escalier j'ai marché sur le tesson d'une canette de bière. Putain, je n'ai même pas passé le porche !

Comment ne pas rire ? Dans l'armoire qui nous sert de garde-manger, entre les œuvres complètes de Lamartine et de Ronsard j'ai installé une petite pharmacie. Une étudiante du CRAC lui bande le pied. Dehors le bruit des grenades bat son plein. Le bruit court que les CRS ont reçu l'ordre de faire évacuer la Sorbonne. Ils sont sous nos fenêtres. La situation est grave. Nous devons agir efficacement pour ne pas se faire jeter à la rue en se faisant matraquer. Nous nous retrouvons tous, Blaise, Cerise, Bruno et son frère Alain... et Françoise aussi...

Je ne sais plus qui a eu l'idée des machines à écrire, mais ce que je n'ai pas oublié, c'est qu'elles ont pris le chemin des fenêtres. La riposte est immédiate : une pluie de grenades assourdissantes nous est envoyée. Fort heureusement, peu d'entres elles atteindront leur but. Nous nous sommes réfugiés dans le couloir. C'est une scène de guerre, on craint l'incendie. Tout le monde hurle, court dans tous les sens. Des ordres sont donnés. Personne n'écoute personne. Nous, les « gavroches », nous nous sommes accroupis contre la cloison. On se bouche les oreilles en attendant que ça passe... Malgré la peur qui nous étreint nous nous sentons invincibles. Et puis très vite, tout se calme. Un premier cri de joie, puis deux... et c'est toute la fac qui crie victoire. On a réussi. Les CRS ont été refoulés.

Plus jamais jusqu'à l'assaut final, bien des jours plus tard, ils ne tenteront un nouveau coup de force.

Les chiens de garde de la République

Christian Attard

Contre toute révolte ou insurrection, une ferme opposition du pouvoir menacé s'est toujours « manifestée ». Aussi paradoxal que cela puisse l'être, en France, nos institutions de nature démocratique, bâties sur la Déclaration des droits de l'homme de 1789, ont parfois usé des pires violences qui soient pour se maintenir en place.

Ainsi trois hommes parmi bien d'autres se sont particulièrement distingués par leur férocité dans cette répression.

Le mitrailleur de Lyon

Le cas de Joseph Fouché est édifiant à plus d'un titre. Né à Nantes le 21 mai 1759, il fait toute son éducation chez les oratoriens. Aujourd'hui, le grand public ayant connaissance de son nom et de ses actions a toujours tendance à considérer que, comparé à Talleyrand son contemporain, l'homme est mal dégrossi, vulgaire. Il n'en est rien.

D'abord, parce que sa formation religieuse est solide puisqu'il reçoit les ordres mineurs des pères de l'Oratoire qui n'ont jamais eu la réputation d'être très laxistes ; ensuite, parce que sa formation scientifique l'autorise à devenir enseignant. Lorsque éclate la Révolution, Fouché en est tout de suite l'un des députés les plus actifs, il vient d'avoir trente ans.

Girondin puis montagnard, ses prises de positions se durcissent. Il fait partie du comité de l'instruction publique et le prêtre écrit : « Toute religion avilit l'homme et le dégrade ». Il vote la mort du Roi.

Été 1893, Lyon vient de se soulever contre les révolutionnaires. La ville qui fut si prospère est en plein marasme économique. Chalier, président du District, remet en cause toute avancée libérale et fait exécuter plus de neuf cents Lyonnais avant de jeter leurs corps dans le Rhône. Il est finalement guillotiné à son tour par les contre-révolutionnaires.

Fouché vient lui d'avoir une fille qu'il prénomme « Nièvre » et s'exclame du haut de la chaire de l'église de Nevers où il vient d'être envoyé : « Il est temps que cette caste orgueilleuse, ramenée à la pureté des principes de la primitive église, rentre dans la classe des citoyens... » Et de pousser les prêtres au mariage et à l'adoption !

L'ancien oratorien est déchaîné, il pille églises et couvents, va même jusqu'à faire ouvrir le tombeau de Vauban dans l'espoir d'y trouver de l'or et disperse au vent les cendres du grand architecte, décapite les statues, brûle les habits sacerdotaux, « ces déguisements de la superstition ».

Il édicte son fameux arrêt contre toute pratique religieuse ostentatoire, et change, non sans humour, le nom de toutes les rues de Nevers : la rue des Docteurs devient ainsi la rue de l'Ânerie, la rue des Sept-Prêtres la rue des Dupes, etc. ; il met surtout à sac la région et envoie sur Paris dix-sept malles pleines d'or, d'argent et de pierreries. Enfin, il fait abattre les deux clochers de la ville sous le seul prétexte que l'égalité ne les autorisait pas à dépasser le reste des habitations.

À Lyon, le mouvement de sympathie royaliste prend la tête de la région, obligeant les armées révolutionnaires conduites par Kellerman à un véritable siège. Début octobre, la ville finit par se rendre : commence alors la plus impitoyable des répressions. Lyon est débaptisée et se nommera désormais « Ville-Affranchie ». C'est dans ce contexte que Fouché est désigné le 30 octobre 1893 avec Collot d'Herbois, un mauvais comédien ambulant, à « s'occuper » de Lyon.

« Oui, nous osons l'avouer, nous faisons répandre beaucoup de sang impur, mais c'est par humanité et par devoir. » Joseph Fouché

Dès leur arrivée, les deux hommes accompagnés d'une cohorte de massacreurs pillent la ville et décapitent les statues à coups de hache. On récupère la tête de Chalier qui devient objet sacré et Fouché organise une cérémonie anti-cléricale au cours de laquelle il affuble un âne des habits sacerdotaux, lui fixant une mitre sur la tête. Mais après cette ludique entrée en matière débute la sanglante répression. On arrête à tour de bras, les prisons sont pleines. Fouché s'impatiente, tout cela va trop lentement. Il réclame le canon, le feu pour épurer l'ancienne Lyon.

La guillotine ne s'arrête plus. Le Rhône charrie des cadavres par centaines. Fouché et Collot d'Herbois vont imaginer pire encore.

Ils font placer, garrottées par deux, plus de soixante-quatre personnes face à la bouche de leurs canons sur la place des Terreaux ; les blessés sont achevés à coups de sabre. Les boulets se révélant peu efficaces, on charge les jours suivants les canons à mitraille. C'est une immonde boucherie élevée au culte de la Raison !

Loin d'être désavoué pour ces crimes odieux, la Convention félicite Fouché. Mais le vent commence à tourner, les plus sanguinaires tyrans vont passer à leur tour sous le couperet. Il est temps pour Fouché de retourner sa veste et de rejoindre Paris. Il laissera derrière lui, une ville exsangue et des milliers de morts. Les historiens tentent de s'accorder sur un chiffre avoisinant les mille six cent victimes du seul fait de Fouché, mais encore faut-il compter tous ceux qui périrent en prison.

L'homme aurait dû être jugé pour ses crimes ; il n'en fut rien.

Napoléon lui laissera le ministère de sa Police où ses expériences de manipulateur et de traître à toute cause lui rendront d'immenses services. Il est fait comte d'Empire, duc d'Otrante. À la chute de Napoléon, Louis XVIII le nomme même ministre. Laissons Chateaubriand, dans ses Mémoires d'outre-tombe, nous décrire l'événement :

« Ensuite, je me rendis chez Sa Majesté : introduit dans une des chambres qui précédaient celle du roi, je ne trouvai personne ; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvre : entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur ; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr ; l'évêque apostat fut caution du serment. »

Fouché s'éteignit en 1820 en exil pour seule cause de régicide, paré de tous ses titres et grand aigle de la Légion d'honneur.

Le massacreur de 48

Louis Eugène Cavaignac, est né le 15 octobre 1802 à Paris. Son père, à la Restauration, dut s'exiler parce qu'il était considéré comme régicide. Louis fit une carrière militaire exemplaire, Polytechnique, École d'artillerie de Metz, Génie. Lors de la révolution de 1830, il est mis en non-activité pour cause de « sympathies républicaines ». Puis on le pousse à aller chatouiller la barbe d'Abd el-Kader en Algérie. Là, il se couvrira de gloire, résistant à tous les assauts kabyles et y gagnant ses galons de commandant. On sut lui être reconnaissant de porter en terre algérienne, à coups de fusil et de sabre, les belles valeurs républicaines de notre démocratie.

C'est lui qui imagine bien avant les grottes d'Ouvéa, et se souvenant sans doute des massacres cathares, d'acculer ses ennemis dans des cavités qu'il enfume avec soin.

Le brave général Bugeaud conseillera de suivre l'exemple de Cavaignac : « Si ces gredins se retirent dans leurs cavernes, imitez Cavaignac aux Sbéhas ! Enfumez-les à outrance comme des renards. » Des milliers de ces « gredins », femmes, vieillards et enfants, périront ainsi asphyxiés. Ces hauts faits d'armes vaudront à l'inventif Cavaignac le titre de commandeur de la Légion d'honneur, de maréchal, de général, mais l'homme n'avait pas encore donné toute sa mesure... Il lui fallut pour cela une autre révolte, celle de juin 1848.

Le peuple de Paris excédé de misère bouscule la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, qui se résout trop tardivement à congédier son impopulaire ministre et chef du gouvernement Guizot.

La République est proclamée le 25 février 1848. En juin, rien ne va plus et le nouveau gouvernement vacille sous la poussée des partisans d'une République démocratique et sociale.

Cavaignac est entre-temps devenu ministre de la Guerre et il a soin de mater l'insurrection. En trois petites journées, les historiens estiment que mille six cents personnes furent tuées pour défendre le gouvernement, alors que plus de cinq mille autres le furent dans l'espoir d'une République plus juste et moins aveugle aux malheurs du peuple.

On remercia chaudement Cavaignac pour sa redoutable efficacité, il fut cette fois nommé maréchal mais l'homme avait d'autres ambitions, celles d'être porté aux plus hauts sommets du pouvoir exécutif. Il n'y parviendra pas et se contentera de la fonction de député de Paris. Il s'éteindra en 1857.

Le Marquis aux talons rouges

Gaston Alexandre Auguste de Galliffet, marquis de Galliffet, prince de Martigues, est né à Paris le 23 janvier 1831. Après des études somme toute assez médiocres, il s'engage dans l'armée à dix-sept ans. Cinq ans plus tard, il est sous-lieutenant d'un régiment de chasseurs à cheval et arbore fièrement sa légion d'honneur. Un héritage conséquent aurait pu dispenser ce flambeur de toute prise de risque militaire mais bien au contraire, l'homme est un va-t-en guerre qui veut monter au front de tous les combats qui s'offrent à lui. Crimée, Algérie, Mexique : partout il se précipite sus à l'ennemi, sabre au clair. Napoléon III et la belle impératrice Eugénie raffolent de ce bravache qui le 19 avril 1863 sera grièvement blessé au ventre lors du siège de Puebla au Mexique. Il fut obligé de « porter ses tripes dans son képi », comme il s'en vantera plus tard, et vivra désormais avec une plaque d'argent sur le ventre.

La moustache arrogante et fournie, le crane rasé, il présente avec morgue une de ses tronches d'uhlan qui faisaient se pâmer les dames de la bonne société parisienne. Il est général à Sedan en 1870 et charge toujours à la tête de sa brigade quand d'autres restent confortablement planqués dans Paris. Face aux Prussiens, il doit capituler lui aussi. L'empereur est fait prisonnier avec quatre-vingts mille hommes, Gallifet est du lot. Le second Empire tombe, Bismarck triomphe…

La Commune, soixante-treize jours de lutte fratricide. Les insurgés de Paris refusent la honte d'une paix prussienne. Pour eux qui ont tenu face à l'ennemi, c'est un lâchage des politiques nouvellement élus, Thiers en tête et ses généraux inconsistants. Les classes populaires, sensibles aux idées de Proudhon, Blanqui, Marx, tiennent tête aux militaires de Versailles, lesParis est assiégée au nord par les Prussiens, au sud par les Versaillais.

C'est à ce moment que Galliffet, à qui l'on a confié le soin de reprendre les choses en main, fait fusiller tous les prisonniers communards : il n'arrêtera plus jusqu'à la mort même du mouvement insurrectionnel. Son seul choix prévaut, il décide selon ses humeurs qui doit être abattu sommairement. On le surnomme déjà le « Marquis aux talons rouges », il n'en a cure et assume sa férocité. Femmes, enfants, vieillards, il n'épargnera personne. On estime à quelques trois mille morts le nombre de ses victimes, abattues sans autre jugement que le sien.

Ce soldat impitoyable s'est fait assassin sans le moindre scrupule et la République élue, triomphante, ne cessera dès lors de le couvrir d'honneur et de gloire, grande croix de la Légion d'honneur, ministre de la Guerre. On rapporte que conspué par des députés socialistes sous les cris : « Assassin ! », il répondit : « Assassin ? Présent. » Le fusilleur de la Commune s'éteindra en 1909.

Ces trois hommes, qui ont en commun d'avoir été honorés par la République, ont conduit plusieurs milliers de personnes, de Français tout comme eux, à une mort horrible sans le moindre jugement et sous les nobles mots d'« Égalité, Fraternité et Liberté ». Ils eurent, en leur temps, la raison d'État pour soutien de leurs actions les plus abjectes. Les passions éteintes, la véritable raison revenue, ils auraient dû, pour le moins, être bannis à jamais de toute forme de respect ou de considération. Bien au contraire, la République leur a maintenu leurs titres et privilèges. Ces trois hommes sont sûrement ceux dont on se souvient le plus mais tant d'autres ont agi de même. Sous couvert de légitimité républicaine, ils se réclamèrent tous d'un système qui, aujourd'hui encore, est bien loin d'avoir reconnu et dénoncé tous les crimes qui furent commis en son nom.

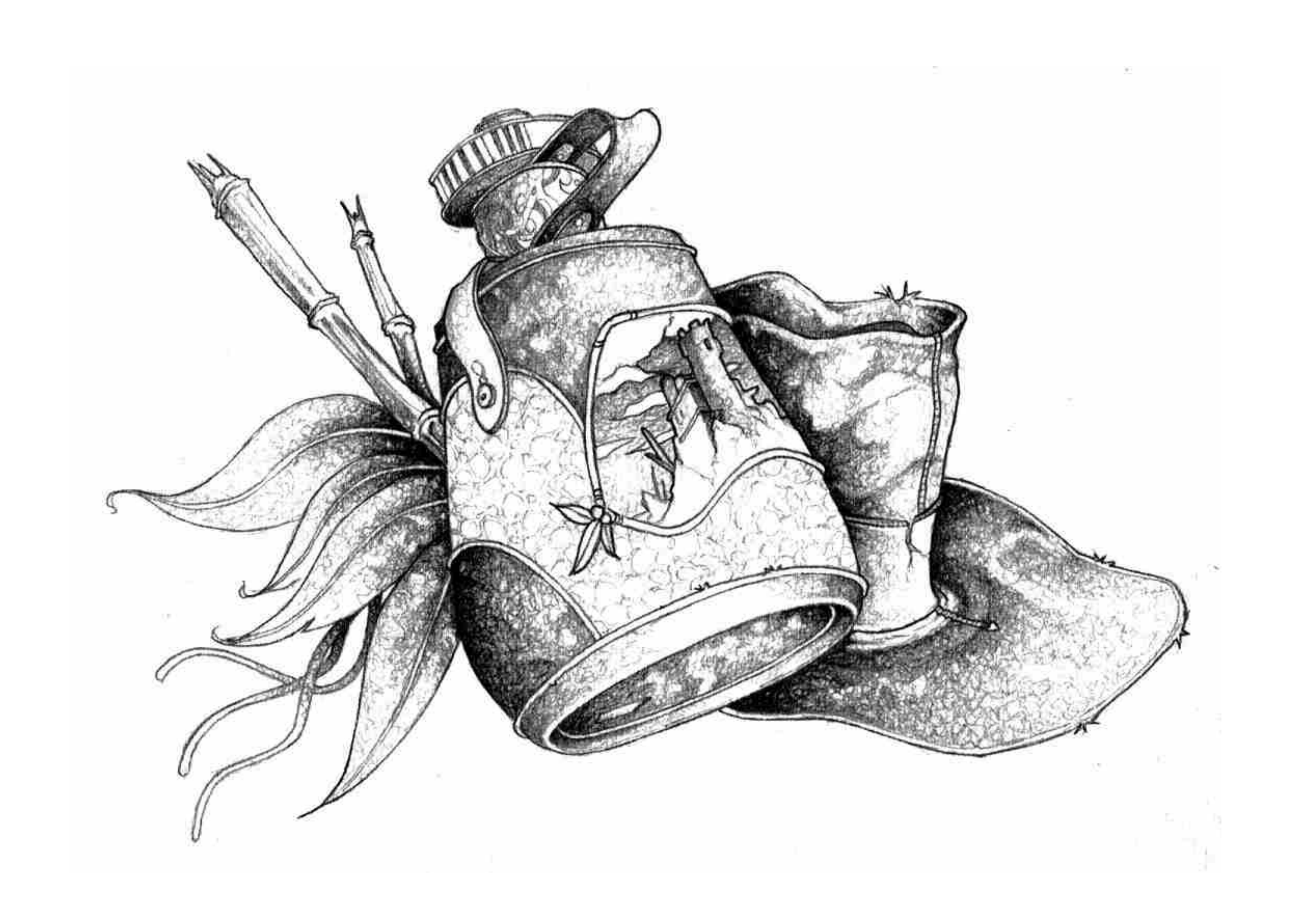
Notes bibliographiques :

À propos de Joseph Fouché, on lira la biographie enlevée de Stéfan Zweig, qui privilégie l'approche psychologique du personnage, et celle de Louis Madelin. Plus récemment, on trouvera les remarquables biographies d'André Castelot et de Jean Tulard.

À propos d'Eugène Cavaignac, on ne trouve rien de très objectif dans la presse de son époque. L'ouvrage de Pierre Ibos « Le Général Cavaignac : Un dictateur républicain » s'attache surtout à évoquer son action politique. Jean-Jacques Tur évoque ses exactions en Algérie dans son ouvrage « Ombres et lumières de l'Algérie française ».

À propos de Gaston de Galliffet, aucune biographie n'est disponible. On trouvera amplement renseignées ses actions au cours de la Commune dans la presse d'époque et les nombreuses études sur cette insurrection.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Dans une expédition audacieuse financée par la revue L'Ampoule, un nouveau Stanley : Victor Morand, parcourt les mystérieuses Collines de Hurlefou pour retrouver la trace de l'écrivain et explorateur disparu, le célèbre Paul Lugowski : nouveau Livingstone.

Il découvrira à sa grande stupeur que les Collines sont un lieu à part, en dehors de l'espace et du temps. Chacune d'entre elles renferme un monde différent où il est aisé de se perdre, à travers les temples enfouis abritant de fabuleux trésors, les vestiges de civilisations, les villages autochtones et la jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et animaux mythiques.

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain-aventurier en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Vous le saurez en suivant dans chaque numéro cet étonnant feuilleton collectif !

Contraintes

Victor Morand ne doit ni mourir, ni changer brutalement de caractère ou d'objectif.
Tout doit se passer dans les Collines de Hurlefou ou dans des endroits liés à l'expédition.
L'action de chaque chapitre se déroule dans une colline différente.

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray



Chapitre 7
L'écrivain révolté

Texte : Lordius

Illustrations : Marray

Les Collines de Hurlefou

Résumé des chapitres précédents : Victor Morand, l'aventurier farouche et indomptable, accompagné de son ami d'enfance le bienveillant Sam, est mandaté par les éditions de l'Abat-Jour pour retrouver Paul Lugowski, le fameux écrivain érotomane à l'immense succès populaire. Victor arpente depuis plusieurs mois les Collines de Hurlefou à la recherche de l'excentrique romancier. Déjà six chapitres que Victor n'a pas aimé ! Son caractère en souffre, car l'homme est porté sur la chose. Pour ne rien arranger, la concurrence est rude : d'autres éditeurs de renom ont envoyé leur meilleur limier afin de récupérer la poule aux œufs d'or.

Victor et Sam contournaient le lac en direction des Collines de l'Amour. En chemin, ils rencontrèrent Michel Albin, l'infortuné détective de l'éditeur Gaël Imart. Sa mâchoire avait guéri de la colère de Victor.

— Victor et Sam ! renifla le gros travesti en se la caressant (la mâchoire). J'ai retrouvé la trace de Popaul.

— Popaul ?

— Paul Lugowski fut mon ami très cher. J'étais sa muse, il me payait en retour… Il me gavait tant que je n'ai jamais retrouvé ma taille de jeune fille. Bref ! Depuis que je suis aveugle, mon odorat s'est développé. Je sens mon ami très cher. Il a pris la direction des Collines de l'Amour.

— Emmenons-le, proposa le bienveillant Sam ému du sort de Michel presque ange à ses yeux, tant il souffrait de sa cécité.

— D'accord, mais bridons la concurrence, trancha Victor avant de trancher une liane qu'il attacha au cou de Michel Albin.

D'un coup de botte dans les reins, il le força ensuite à avancer à quatre pattes, tel un limier tenu en laisse.

À un carrefour, ils croisèrent une blonde pulpeuse quinquagénaire. Alexandra avait été l'égérie de l'auteur au succès triomphal, Gérard de la Ville. Gérard venait de mourir : après deux cents passages, le SAS de la vie ne s'ouvrait plus. Dans sa jeunesse, Alexandra avait souvent posé pour la couverture des romans d'espionnage pornographiques et sadiques de Gérard, armée d'un fusil d'assaut. Maintenant aussi, elle en tenait un.

Victor, lui, en tenait une couche. En guise de bonjour, il ricana : il savait que la poudre ne fonctionnait pas dans ces Collines où on s'étripait à l'ancienne. Contrairement à Victor, Sam était bon comme du bon pain : une ficelle classique de l'auteur, pour éviter que l'intrigue ne dérape dans une immoralité regrettable.

— Du calme, Victor…, dit le brave homme.

Mais « bas-ventre affamé n'a point d'oreilles », comme Lugowski l'avait finement noté dans son ouvrage majeur, Aphorismes X.

Chapitre 7

L’aventurier sauvage et indomptable avait tellement faim de chair, même faisandée : il avança vers Alexandra en bavant. La baroudeuse possédait une grande expérience de la perversité des hommes. Elle sortit une baïonnette qu’elle fixa au bout de son fusil.

— On peut discuter ? roucoula-t-elle avec son délicieux accent autrichien guttural qui avait rendu dingue feu Gérard.

— Oui…, soupira Victor, tête et queue basses.

« Le temps que je me dégotte une arme blanche », ajouta-t-il en son for intérieur brûlant.

— On ne peut accéder aux Collines de l’Amour que par paire, annonça-t-elle. Allions-nous.

Victor accepta. Il se débarrasserait d’elle plus tard. Elle était le détective des éditions Plomb depuis la mort de Gérard, une concurrente de plus aux trousses de ce détraqué de Lugowski.

Ils arrivèrent devant le Gardien du Passage. Un vieux barbu en robe, classiquement l’air vénérable et sage.

— Bonjour, noble vieillard, dit Sam.

— Vous ne passerez que par couple, décréta le Gardien d’un ton buté.

Victor voulut prendre la main d’Alexandra, mais elle fronça les narines : Morand ne s’était pas baigné dans le lac par crainte de poissons urticants. Un peu de phéromones attire, trop repousse.

Alexandra prit le bras de Sam.

Dépité, Victor se baissa pour caresser la tête de Michel. Le Gardien fronça les narines, ainsi que les sourcils. Alors Victor donna un coup de pied dans les fesses de Michel qui se mit debout. Les sourcils restaient froncés, aussi le couple improbable s’embrassa sur la bouche et les quatre purent enfin accéder aux Collines de l’Amour après avoir retiré la laisse de Michel.

Ils arrivèrent dans une petite ville. Les gens étaient pour la plupart en couple.

— Il y a trop d’odeurs ici, dit Michel. Mon flair est brouillé.

— Tu fais de ton mieux, l’encouragea Victor en lui prenant la main.

Cette sollicitude tutoyée était louche : Victor devait avoir quelque chose — de louche aussi — à lui demander.

— Allons dans une librairie, décida Alexandra avec son délicieux accent autrichien martial qui commençait à émoustiller Sam.

Ils le firent. Là, les trois non-aveugles poussèrent un cri d’effroi à la vue d’une pile du dernier roman de Lugowski. Par décence, nous ne donnerons pas le titre de l’ouvrage. Bien qu’outrageant grandement les bonnes mœurs — un délit pour lequel Lugowski avait déjà fait de la prison —, ce n’est pas ce qui émut les alliés.

Chapitre 7



Là, les trois non-aveugles poussèrent un cri d’effroi à la vue d’une pile du dernier roman de Lugowski...

Ce qu'ils lurent était bien plus grave : Lugowski avait auto-édité son roman !

Malgré la grande expérience qu'elle avait de la perversité des hommes, en dépit de l'endurcissement de son âme et de son cuir par les scènes torrides des romans que Gérard l'avait obligée à jouer (ou plutôt à subir), Alexandra se mit à pleurer. Inconscient du drame, Michel Albin avança à tâtons vers un homme qui sentait meilleur que Victor. Ce dernier rugit et s'empara du livre maudit. Malheureusement, il n'avait pas l'habitude de lire et peinait à déchiffrer la préface de l'auteur. Alexandra se moucha et lui arracha le livre des mains.

— Lugowski annonce être en révolte contre le diktat des éditeurs. Il fait sécession. Ma parole, il se prend pour Proust ! S'auto-éditer…

— C'est un crime social…, souffla Victor. L'ignominie de cet homme n'a pas de limite. Et je m'y connais.

Privé de leur meilleur gagne-pain, les éditeurs allaient morfler. Et leurs détectives se retrouveraient au chômage. L'épreuve soude, et cette alliance improbable entre les trois maisons concurrentes était en train de se renforcer. De prendre corps, aurait aimé Victor.

— À nous quatre, nous le ramènerons à la raison, dit Sam, modèle du héros positif.

— De gré ou de force…, ajouta Victor d'un ton méchant gouverné par les hormones.

— Grâce à l'appât de l'amour, compléta Alexandra, retorse. À ce propos, où est-il, l'appât ?

Justement, Michel Albin, toujours à tâtons, revenait vers eux.

— Je viens de discuter avec le libraire qui sent si bon. Je lui ai demandé le nom de son eau de toilette. Allons dans une parfumerie nous la procurer. N'est-ce pas, Victor ?

— Lui avez-vous demandé des nouvelles de Lugowski ? demanda Morand pour détourner la conversation.

— Ah, j'allais oublier ! Les odeurs me gouvernent tant… En effet, Popaul est venu hier faire une séance de dédicace. Il est ensuite reparti dans les Collines des Arts.

— Rendons-nous d'abord à la parfumerie, dit Alexandra. « On n'attrape pas les mousses avec du vinaigre », comme disait l'écrivain révolté dans Aphorismes X.

— Celui-là d'aphorisme, je ne l'ai pas compris, avoua Victor. Qu'est-ce que la mousse vient faire là-dedans ?

— Les mousses : les jeunes matelots, expliqua Sam, toujours patient avec son ami arriéré mental.

À suivre...

Coupez !

Alain Lasverne

J'ai crié « Coupez ! » mais le président a continué à avancer sur le perron de l'Élysée en levant les bras, distancié et maître du monde.

Jeu, set et match. Cinq ans de plus.

Je me suis levé et j'ai pris la direction de ma cellule. Dans la salle télé, pas un taulard n'est sorti de son rôle de poisson mort prisonnier d'une soirée en Centrale. Pas un seul n'ignorait que « Coupez ! », c'était moi. Même le gardien a baissé les yeux quand je l'ai croisé. J'en ai profité pour m'essuyer le visage.

Pourquoi je raconte ça, mes quelques lignes iront au fond d'un bureau de maton... Je n'ai rien de prévu entre le lever et l'extinction des feux. Sur les quinze années qui viennent.

Benoît, trente ans. C'est moi. Je pourrais dire le double, ça ne changerait rien. J'ai coupé un président et je finirai mes jours sous la lumière artificielle. Personne n'est mort ni même blessé, mais j'ai « atteint la fonction », comme disent les hauts fonctionnaires. Accessoirement, j'ai ébranlé le président. Mais ça, c'est la fin de l'histoire.

Rien à voir avec un parti, un groupe politique ou citoyen. Si « Coupez ! » a changé un peu notre vie, alors je ne peux pas dire qu'il n'y a pas dans cette histoire quelque chose de politique. Mais au départ, c'est finalement un truc tout bête qui nous a fait démarrer.

Personne n'a oublié ce petit objet qui traînait dans les poches furtives et insolentes de certains, dans les cafés et autres lieux où on trouve des télévisions collectives. On appelait ça « interrupteur universel ».

Un labo de Sony quelconque ; banlieue parisienne. J'étudiais l'effet des ondes sonores sur des souris, des chats et des chiens, pour améliorer le spectre des fréquences de nos enceintes destinées aux clients capables de lâcher quelques milliers d'euros sur une chaîne. J'avais un BTS et la conviction que j'étais définitivement de passage chez Sony, avant de révéler au monde le talent hors-norme, totalement injuste, qui était le mien. Je restais zen et prenait des forces dans la multinationale en attendant que le monde se lasse un peu de Daft Punk.

Parmi les milliers de sonorités et d'intensités que nous dirigions sur les oreilles de ces bêtes qui n'avaient jamais demandé à devenir sourdes, je remarquais un jour qu'un certain son les rendait aussi muettes, instantanément. Le phénomène me sauta aux yeux avec les plus « sonores », les

chats et les chiens, chez qui les expériences provoquaient maints pleurs et grincements de dents. Ce fameux son leur coupait la voix sans bavure. Il ne pouvait s'appeler autrement que « Coupez ! ».

Je ne sais quelle prémonition m'incita à ne pas divulguer la chose, sauf à mon collègue Youssef, également BTS. Un bolide court sur jantes et persuadé qu'il toucherait du doigt l'amour universel s'il arrivait à chanter cinq heures d'affilées « Hare Krishna, Hare Rama ». Une défaillance indéniable dans le système de lucidité minimale incorporé dans chaque être humain, qui le rendait tout à fait étranger aux idées de carrière et de rivalité.

« Coupez ! », très vite notre jeu, notre chemin des écoliers. A priori, Sony n'avait rien à faire des chats et des chiens muets, nous pouvions tranquillement nous y intéresser, du moment que le travail était fait.

Le truc marchait systématiquement et on ne savait pas pourquoi. Quel que fût l'animal, il se taisait et se figeait tant que durait l'émission sonore. Les ultrasons provoquaient un peu la même chose, en moins net et moins percutant. Quand nous coupions le son, les bêtes semblaient sortir d'une sorte de sommeil et leurs miaulements ou aboiements n'étaient jamais de même hauteur ou intensité qu'avant l'écoute. Tout se passait comme si une partie de leur « propos » et leur humeur se voyait altérée ou évacuée par cette sonorité particulière.

Je ne saurais jamais si c'est la technologie qui a soulevé le tapis social ou le fait de cibler un président. Malgré les difficultés, chacun suit des chemins obscurs, même pour lui-même. Qui peut prévoir, qui peut boucher toutes les issues quand l'eau a décidé de couler ? Qui pourra retenir d'infimes gouttes, si elles s'aperçoivent qu'elles ne sont pas toutes seules ? La lumière baisse. Elle est réglée pour baisser dans toutes les cellules et s'éteindre à heures fixes. Je finirai par m'y habituer.

Personne ne voyait de lumière, pas un brin de chaleur dans l'éternel automne qui régnait. Une grâce a volé au-dessus de nous, en rigolant on l'a capté.

Sur place, avec Youssef. Ça ne marche qu'à une distance de quelques dizaines de mètres. Meeting bondé. Des contingents bottés et casqués dans un rayon d'un kilomètre. Caen sous les CRS. Au près, on avait des crânes rasés en civil. Tout ce qui entrait était scanné, tout ce qui riait trop fort, scruté. En haut, en bas, on maîtrisait le présent et les futurs possibles. Et il fut là. Roulement de chuchotis, claquement dans les mains, la foule montant dans les aigus, clameur. « Président ! Président ! » criaient certains. On attendait qu'il le soit depuis qu'il avait remporté le match.

Il déroulait sur « ses terres », comme on dit chez les préposés à la communication. Youssef m'a fait signe, entre deux poncifs. Premier « Coupez ! ». Discret, fatal. Il a fermé la bouche et continué à sourire, mais sans le son. Nom de dieu ! Un pucelage d'envolé, une drôle de dureté dans l'estomac, les poils des bras hérissés. J'étais « coupé » moi aussi, j'arrivais plus à respirer. Trois secondes et j'ai renvoyé une onde. Il s'est remis à parler. Quelques phrases s'étaient perdues en route. Il a embrayé comme si l'univers n'avait pas fait un blanc. La version officielle avait éclaté. Les rails n'avaient pas sauté, il avait changé de voie. Je le savais, un copain journaliste m'avait donné une copie du discours prévu. Il parlait maintenant de la nécessité de tenir, aussi bien contre les amis. Vingt secondes avant il sinuait dans l'UE et ses problèmes structurels. « Coupez ! » déréglait, débranchait. La presse ne releva pas, les télés élaguèrent les quelques images critiques. Je savais, moi, et Youssef aussi. Je savais, comme savaient des cameramen, des experts en communication, des journalistes et d'autres qui n'avaleraient pas la fable de l'impro que sortirait la com' présidentielle sans pouvoir la recracher.

Fin août, moment bizarre. Trois mois avaient filé à la volée, bourrés de trains et de voitures, à la traque de celui que nous avions choisi sans vraiment y réfléchir. Il était le pouvoir, il était la voix. Il marchait dans nos têtes, finalement. Alors « Coupez ! », évidemment. Voilà ce qu'on s'était dit, avec Youssef. Et tant qu'à faire, il valait mieux s'attaquer à une célébrité qu'à la concierge de Sony. Un jour on s'est regardé, ahuris, et on s'est dit : « On l'a fait ! » Mais on a fait quoi ? Interrompu la parole présidentielle ? Ça sonne comme un aérolithe mort sur une voie de garage. Ça sonne comme une caisse claire frappée avec un linge mouillé. « Coupez ! ». On a fait « Coupez ! ». On a fait la plus énorme connerie après Charles Manson, ou on a rajouté des barreaux à l'échelle de Jacob. Voire les deux. « Coupez ! », ça sonne.

Je ne sais quand, mais il est arrivé un moment où tout le monde connaissait « Coupez ! ». Les effets, en tous cas. On s'interrogeait. Président absent, absences du président. Discours décalés, étrangement décalés. La presse satirique daubait.

Un soir étouffant de printemps, on lézardait devant la télé. Meeting d'athlétisme. Montel faisait mousser la sauce façon brésilienne. Un Français troisième du 5000m, on n'avait pas vu ça depuis Clovis. Interview, Montel monte dans les tours, met le paquet. Le coureur attend que Microman lui laisse la parole. Microman est lancé et donne toute la sauce de sa voix à indisposer les craies. Le coureur met les mains sur les hanches, sourire mauvais. « Coupeeeeeez ! », il lui hurle de toute la force

de ses poumons. Montel rate un virage, s'arrondit, se tait. Cinq minutes après, deux mille tweets sur le réseau. « Coupez ! » est lancé. Des milliers de portes vont claquer sur les nez qui ne reniflent rien.

Sochaux, 8 août, 21 heures. Meeting de campagne. Crise cardiaque du maire en poste. L'écharpe nouvelle est annoncée. La majorité présidentielle succédera à la majorité présidentielle, prétend le pouvoir. Renfort de poids pour le successeur pressenti. Test national pour l'opposition qui propulse ses pitts les plus en dents. Je ne vois rien si ce n'est des lumières mortes, si ce n'est un type sur qui je vais braquer ma micro-machine et qui va rester muet. Je me sens fort, je me sens nécessaire, dans l'air quelque chose me dit qu'on m'attend.

Clic. Il pleut, sauf sur l'estrade écrasée de lumière, cernée par les caméras. La protection rapprochée s'emballe. Des cubes de chair pivotent à un train d'enfer, des reflets métalliques ciblent l'air et le sol. Youssef sourit. Il fait doux et la pluie me glisse sur le visage, caresse du temps qui retient mon doigt. Le président se tait depuis... quinze secondes. Énorme. Clic. Il émerge. La politique à destination des PME coule dans les Sargasses d'une mémoire électrocoupée, vive la communauté énergétique pour une France indépendante. Petite lumière rouge sur le museau d'une caméra. Youssef hoche la tête brusquement, désorienté je crois bien.

Youssef : « Non, pas question, c'est pas une machine ! »

Il y aurait des tabous, maintenant, dans notre jeu. On n'a jamais voté pour ce type, ni pour un autre. La politique, c'est une forme d'esquive dont l'odeur ne me revient pas. Tu m'avais dit lui, Youssef, et je t'ai dit d'accord. Pourquoi lui ? Parce que lui, tout en haut, total buzz, une immense tarte à la crème sur sa face. Comment non, pas tarte, pas face ?... C'est juste le plus grand des joueurs, le plus capé, le plus incrusté, le plus monolithique. Alors, dans sa face, j'ai dit. On a commencé. On a même plus que commencé, Youssef. « Non et non, c'est trop... Ça va plus loin que... Moi je voulais un peu lui dire qu'on est là, quoi... », qu'il a ajouté.

« Coupez !, d'accord, mais mollo. » « C'est pas ça, crétin !... Après, on sait pas ce qui peut se produire. Personne ne sait où tout ça va nous envoyer, pas même toi, Benoît... » J'ai lâché, je suis parti sur mon joint pour le pays où personne ne remet les horloges à l'heure. Youssef, mon ami, tu te demandes ce qu'en penserait ton père de ce que tu cliques de ville en ville derrière un président ? D'accord, il est mort ton père. Il est toujours mort, et toi tu es où ? Tu m'as lâché, tu t'es refermé, tu as repris ta case, ta place. Tu n'as plus voulu. Quoi, je ne sais pas. Fini les courants d'air.

On ne pouvait pas lâcher, on ne pouvait pas en rester là, derrière ces barbelés dans nos têtes, ces putains de barbelés de velours qui plantent si profond, si bien les limites. Bien sûr que j'ai continué.

Janvier. Je marche dans la rue, mon baladeur sur les oreilles. Je m'arrête au kiosque ; les titres claquent. « Crépuscule », « La République bégaie », « Le silence de l'oubli ? ». Photos sépia, tranchées, zoom sur un visage absent, hors de lui-même. Bouche fermée, silencieux. Les lèvres suturent la plaie. L'auguste bouche ne crachera plus des grenouilles, elle souffrira le silence. Zoom sur ce visage alien, parti, alien, parti, alien, parti...

Roman noir. La piaule de Youssef est encombrée de masques africains. Manie pseudo-mémorielle. Les cendriers débordent. Voilà, sur la table devant nous s'étale notre avenir. Dans ces diagrammes et ces formules physiques je ne vois pourtant rien, pour l'heure, ni ne devine cet obscur vecteur du silence royal. C'était si loin, c'était hier. La technologie n'était pas encore conviviale.

« Coupez ! » appartient à tous aujourd'hui, mais moi je m'en souviens. « Coupez ! » est né là. Je sais, déjà, à ce moment où il n'est qu'un plan détaillé, je sais dans la brume de millions de cigarettes qu'il y aura un cobaye et puis nous délaisserons les animaux pour nous attaquer aux hommes. Une bande-son lardée de silences impromptus me traverse la tête. Affalé dans un des fauteuils Ikea, je sample la vie en « Coupez ! ». Claudicante, encombrée des silences qui lui sont tombés dessus de partout. Sautillante.

Un orage d'enfer, ça a été. Tout le monde se marrait finalement. Quelque chose du mime avait subverti l'image présidentielle. Mais Marceau et la grâce se sont finalement vautrés. La faute à la répétition des images, des articles. Le président coincé, le président contrit, le président inquiet, le président désolé, le président résolu, le président coincé, le président inquiet, le président coincé. Le coincé, le résolu, l'inquiet, le coincé. On devinait quelque chose comme une gestuelle en coulisses qui agitait toute l'histoire, toute notre histoire, et sapait les images, ces images qui nous collaient à la peau. L'histoire se dissolvait dans le silence, ce silence frondeur de l'enfant qui vient de faire une bêtise et se retient d'éclater d'un rire énorme.

Tout le village a fait le mort avec nous, effondré dans un 15 août atone. Nous, devant la télé, plantés dans un demi-sommeil. Froe, ma Froe depuis huit mois, et moi. Canapé collant à nos corps moites après l'amour. Loin de Paris, de tout. Elle se penche pour allumer la télé, au passage j'embrasse ses seins ; son odeur me capte délicieusement.

Il est là soudain. Tables d'experts. « Il faut se poser la question... », « ...importe, c'est le simulacre... », « ...signe de rien, et surtout pas de la fin de la République, comme vous... ». Il nie, forcément, férocement. Acculé, il va partir avant la fin du match, on dirait. J'aurais fait partir un président, moi ?

« Non, ce n'est pas la durée qui compte », gronde Youssef. Chiens et chat prêts au baston. Je le calme d'un coup. « Ben si, gros malin. Tu coupes une seconde, c'est un friselis, à peine une ondulation, pour tout le monde. Lui, il sent rien et il voit rien, de toute façon. Tu coupes une minute, alors tu ouvres les portes. Pas d'humiliation, pas de torture. Le silence. Il disparaît, c'est beau, non ? » Les yeux de Youssef regardent quelque chose à travers moi. Bientôt, il ne me regardera plus.

Novembre s'incruste au bureau. Fin d'après-midi, tout meurt doucement dans la fatigue. Blocs de neiges très doux sur le sol. La neige, comme un silence chaleureux. Mon chef et celui d'un autre service papotent, ronds de jambes devant la machine à café. Personne ne sait pour nous, ni pour notre petit rupteur. Chef ne s'inquiète pas. « Et alors ? Ils en mettront un autre en place. Une marionnette de plus... » Chef deux abonde. « D'ici à ce que personne ne se déplace pour l'élire... » Demain Froe vient me voir, depuis sa lande des Pays-bas. Youssef me voit sourire, croit que c'est pour lui et me fait un clin d'œil en hochant la tête, comme il le fera devant ceux qui jugeront, un peu plus tard, jurant qu'il ne me connaissait pas vraiment, que personne ne pouvait me connaître vraiment.

Plateau télé. Débat sur France 2 avec le président, toujours président, un mois plus tard. Un des sélectionnés pour lui donner la réplique balance sa question qu'il tenait chaude dans son blouson motard. Lui sourit, déroule. Il parle normalement, longtemps ; il le sait, il est content. Motard se lève à moitié, tout à fait excédé. La longue réponse semble avoir fondu sa réserve et ses réserves de patience. Il met ses mains en porte-voix : « Coupez ! » Silence présidentiel instantané, figé pareil qu'avec la mécanique. Voilà, « Coupez ! » est entré dans nos vies.

On se regardait Paint it Black sur le Tube. J'imaginais un « Coupez ! » dans l'impeccable morceau. Ta-ta-ta-ta-ta-ta-ta, ta-ta-ta-ta-ta. Impossible, impensable. Pourquoi le faire, la musique est parfaite, l'air sent le printemps, nous ne voulons rien et les autres ne veulent rien de nous... Alors ? Justement, on va le faire. On ne sait pas trop ce qu'on veut retourner, déverser ou nettoyer, mais on va le faire. C'est peut-être juste qu'on a envie d'avoir envie, pour une fois.

Janvier. À Grenoble, les présents épars piétinent la place de la Résistance en ignorant l'orateur ou presque. Trois jours plus tard Limoges s'endort, le président discourt toujours. Ses deux mains s'accrochent à son pupitre, la peur le nimbe, enveloppe blême qui diffuse malgré l'apparente maîtrise du maître de céans et la patience des gens rassemblés en bottes flétries que la lumière du matin ne ranime même pas.

Une poignée d'appareils étranges, pas loin de lui. Scope, micro directionnel, oscillateur. Pas le temps matériel de nous localiser quand nous couperons. Mais le terrain devient glissant. Youssef scrute le visage contracté sur l'écran géant. Président sérieux, immobile ; la voix s'échappe sur les consonnes et les fins de phrases, déjà apprêtée pour le silence, déjà consciente de son inanité. La luminosité blesse les yeux. J'imagine le monde entier en ce moment rivé sur cet écran, attendant la même chose.

Silence. La lumière s'est faite silence. Elle nous rapetisse, ridiculise l'espèce de pantomime générale. Nous nous dissolvons dans la lumière et le silence. Quelques soupirs, des bruits indistincts à la limite de ma perception. Peut-être suis-je en train de crier ou de gémir. Nous tous ensemble hurlons dans le vide de la perte annoncée. Un plumeau délicat a balayé notre groupe, notre temps, pour accorder nos esprits à ce silence, pour que la douleur vienne et s'en aille. Peut-être était-ce cela que j'attendais, finalement. Clic. Quinze secondes, j'appuie toujours. Youssef me regarde. Trente seconde, j'appuie toujours. Il me tape sur le bras. L'interrupteur tombe et la foule s'agite. Je glisse, chute, me relève aussitôt, cherche l'interrupteur. Disparu. La foule bouge toujours, mais en silence. La lumière vibre. Le président est totalement figé. Sensation d'étouffement, puis un sourire me vient. C'était la dernière fois, sans doute.

Sur ma terrasse de 2,4 m², on regardait la tour de la Défense qui indiquait la perspective, l'horizon. Du blanc presque carré, avec un trou au milieu. Un cadrage photo, un immense cadrage planté sur la route de Saint-Germain-en-Laye. J'ai passé la clope à Youssef. Il a tendu deux doigts, avant de me dire « Froe... tu lui as rien dit ? » Je ne réponds pas. À quoi bon ? Elle est ailleurs, Froe. Comme si j'allais parler de la règle des trois unités à un bénédictin. Ce bâtiment te dit comment il faut regarder, tout simplement. C'est idiot, tout à fait gratuit. Mais il est là, toujours là à nous cacher la vue. Tu comprends, ce que je veux dire, crétin des Alpes ? Il m'a balancé un coup dans l'épaule avant de tirer sur sa clope.

Je rêve que je glisse sans bruit dans les couloirs ternes de la prison. Nuit, lumières, nuit, lumières. Fantomatique et déterminé, je glisse vers un but, un lieu imprécis. Sortir, voilà l'idée, voilà le but.

On assiste à une espèce de « décompensation ». C’est un terme de Cyrulnik, je crois. Les surveillants sont crispés, volontiers durs. Dehors, on a vu un médecin balancer un « Coupez ! » bien net au Préfet alangui dans son laïus inaugurant un partenariat entre un hôpital et un hyper. L’officiel a bredouillé, « mais, mais je... », avant de lâcher les fauves. « Sortez-moi, ce salopard ! » Les cameramen buvaient du miel. L’autre est sorti, tout le monde riait, tous les invités triés sur le volet. Mais pas le Préfet.

Le bout de l’ennui, déjà. La taule, jusqu’à la nausée.

Je rêve de néons dans les couloirs, de lézards et d’eau qui coule, qui m’entraîne et me noie ailleurs. Parfois, je tutoie les fleurs au parc Montsouris, serre Froe sur les bancs à l’ombre et... Non, pas penser à Froe.

Des bouffées de chaleur remontent les couloirs jusqu’à nous. L’hiver se lézarde. France-Info dit qu’on voit des sorties « Coupez ! » sur les réseaux sociaux. On s’organise. D’après un député de la droite dure, les groupes « Coupez ! » vont « déstabiliser toute action raisonnée et responsable, démonétiser l’autorité et la hiérarchie, structures d’une société adulte ». Mon voisin se met à ronfler sur son fauteuil crevé. Je crois bien être le seul à regarder la télé dans la salle. Je me lève et baisse le son avant de me rasseoir. Le sommeil m’emmène très vite.

L'insurrection qui craint

Muriel Friboulet

Ça a commencé doucettement. Et d'une manière inusitée. La chose n'a pas d'abord atteint, comme il est d'usage dans la sphère des biens de prestige, les classes dominantes. Non, c'est tout le contraire. Les premiers cas se sont déclarés dans les catégories moyennes laborieuses, et ceci vers la fin de la première décennie du siècle. Je résumerai brièvement le tableau clinique de cette fâcheuse perversion dont pour mon malheur j'assume quotidiennement les conséquences. Le syndrome se manifeste comme suit : le sujet contaminé, occupé d'une tâche quelconque, s'en dételle à mi-parcours et m'appelle sans délai pour venir prendre sa place. Suis-je assez clair ? Qu'il s'agisse pour lui d'exprimer spontanément son opinion ou bien qu'il réponde aux questions pressantes d'un chef, d'une épouse ou d'un ami, plutôt que d'achever lui-même son propos, il s'interrompt au beau milieu d'un développement qui pourtant promettait et, d'un claquement de doigts assez peu amène, me fait signe d'accourir à ses pieds pour achever le travail. Mais savez-vous qui je suis ? Un homme-orchestre ? Un ouvrier toutes mains ? Un omniscient ? Dieu lui-même ? Non, rien de tout cela. Je m'appelle « voilà » [vwala], humble préposition de la langue française. Et néanmoins préposée à tout. Je n'en peux plus. Ailleurs, on se gausse, on ironise. Les Serbes et les Croates se tapent sur les cuisses. Chez eux, pour dire merci, on dit « Hvala ». C'est tordant, racontent-ils, à Paris les gens sont beaucoup moins bavards qu'avant. Ils disent quelques mots et soudain s'arrêtent en vous remerciant. Plus moyen de leur tirer quoi que ce soit d'autre !

Ça les amuse peut-être mais moi je n'en peux plus de remplacer à moi tout seul les innombrables « débrouillez-vous pour inventer la suite », des « tu m'épuises avec tes questions », des « demandez-le à mon cheval », des « vous êtes trop stupide pour comprendre », des « mon film est génial, commencez par aller le voir et on discutera après », des « si je rentre tard du boulot c'est que je m'y trouve mieux qu'avec toi, ma chérie », des « dans cette nouvelle de trente pages j'ai mis tout mon cœur et vous êtes un fameux sagouin d'en refuser la publication sous le fallacieux prétexte d'une orthographe hésitante, allez donc voir si les autres cochons de votre espèce dégustent tous les jours une telle confiture », des « cette mode est affreuse mais elle a l'énorme avantage de succéder à la précédente », des « vous tournerez à gauche au prochain feu puis vous descendrez l'avenue et au rond-point vous prendrez la direction Perron-les-Bains », des « j'ai eu beaucoup de chance dans cette affaire mais si tu veux je t'explique la

combine ». Oui, j'en dis beaucoup à moi tout seul, et à si peu de frais ! Désirent-ils aussi que je fasse leur ménage ? Leur repassage ? Que je paie leurs impôts ? Que j'élève leurs enfants ? Que je vive et meure à leur place ? N'ai-je pas, moi aussi, besoin de vacances ? Mais non. Ils me glissent dans leurs bagages. Je les suis partout, dans le coffre, le sac à dos, la soute de l'avion. C'est effroyable. Jusque devant le Parthénon ils tapent dans leurs mains : « Eh ! toi, le voilà, au lieu de contempler les lézards et le romarin, viens donc conclure nos émois esthétiques ! »

Je suis très mignon et corvéable à merci ? Très bien. On va voir ce qu'on va voir. J'ai mon plan. Oh ! non, pas de barricades, de banderoles ou de tracts vengeurs distribués par hélicoptère. Pas de bombes ou de mortelle chimie. Je vais tout simplement aller au-devant des gens qui, par vaniteux souci du travail bien fait, ont jusqu'à présent dédaigné mes services. Je vais m'infiltrer dans les hautes sphères. Je vais prendre langue avec ces petits jeunes gens qui écrivent les discours officiels. Avec leur talent de persuasion, ils sauront bien convaincre leurs clients que pour séduire l'électorat il faut désormais dire davantage et parler plus bref. Le temps est désormais révolu des longs développements. Une petite page bien dite, bien sonnée, et pour finir... moi ! Voilà ! Comme dans le peuple. D'ailleurs j'ai commencé et ma foi je ne suis pas trop mécontent. Certains ministres, déjà... Je n'en dirai pas plus, vous n'avez qu'à les écouter. Et besogne faite, si j'ose dire, j'ai l'intention de m'attaquer aux universités, aux institutions les plus savantes du pays, aux académies, aux spécialistes de toutes sortes. Ils m'en sauront gré. Les congrès y gagneront en clarté. Un petit quart d'heure de causerie, le temps d'un battement de cils, et hop ! il leur restera trois heures pour la « get-together-party » ! Bientôt l'élite intellectuelle s'éteindra d'elle-même et s'en trouvera fort bien. Puis un jour, peut-être, je régnerai seul sur les pages d'un roman. J'en serai le titre et l'objet. Plus tard, les claviers de chez nous ne possèderont plus que les touches nécessaires à écrire mon saint nom, qui sera entre-temps devenu celui du pays. Voilà !

Le Perforeur et le tronçonneur

Sébastien Chagny

Cette nouvelle est extraite du recueil « Quelles farces ! », publié aux éditions L'Échappée Belle.

« Le progrès est comme une hache qu'on aurait mise
dans les mains d'un psychopathe. »
Albert Einstein, Comment je vois le monde

« Cet après-midi, je vais m'occuper du vieux peuplier ! » déclara fièrement le père, heureux d'avoir trouvé une occupation virile pour son dimanche après-midi. Saisissant cette bonne occasion pour s'éloigner, sa femme lui dit : « C'est ça, et pour que tu puisses travailler bien tranquillement, je partirai avec les enfants chez des amis. »

L'un des enfants, un garçon de seize ans, intervint alors :

« Tu vas pas couper le grand peuplier ?

— Bien sûr que si ! Il sert à rien, y a plein de feuilles à ramasser, il est à moitié mort en plus.

— Justement, il ne l'est qu'à moitié, et c'est parce que c'est un vieil arbre qu'il est plein de vie, dans ses trous des oiseaux nichent chaque année et il y a même une hulotte qui dort le jour dans son tronc creux !

— Une quoi ?

— Une hulotte, c'est une chouette !

— Ah ! C'est elle alors qu'on entend gueuler la nuit, ben là, tu m'as donné une raison de plus d'abattre ce putain d'arbre !

— S'il te plaît, ne fais pas ça, je t'en supplie.

— Mais il va pas chialer pour un arbre ce gosse maintenant, il est trop chiant, trop bizarre ! Quel con !

— Ne fais pas ça ou je...

— Quoi ? Je rêve ? J'ai bien entendu ? Tu vas faire quoi ? Qu'est-ce que tu veux faire ? C'est une menace ? C'est quoi ? Tu veux des baffes ? Tu veux des coups ? Fous le camp tout de suite dans ta chambre et n'en sors pas avant que je te le dise, ou je sens que je vais t'assommer ! »

L'adolescent obéit promptement.

À quatorze heures, la mère et le reste de la fratrie partirent chez des amis.

Le père resta seul avec le fils enfermé. En ce mois d'avril, l'après-midi était splendide. Le peuplier avait encore moins de branches vives cette année. Sur un côté, quelques-unes seulement avaient donné des feuilles qui luisaient au soleil en tremblotant. Chaque année rapprochait l'antique végétal de la mort, mais la vie grouillait autour de lui et en lui avec une frénésie toujours plus grande. Depuis plusieurs printemps, mésanges ou sittelles nichaient dans les trous protecteurs offerts par son corps immense, et cette année, pour la première fois, un pivert y avait creusé le berceau de sa progéniture.

Quel ravissement ce fut pour le jeune homme ! De sa fenêtre, il avait pu observer tout à loisir le travail de l'oiseau, son travail acharné, mais silencieux et secret. Surtout, il avait pu admirer à satiété les couleurs admirables de ce volatile, à qui la nature a donné des tons qu'en général elle réserve aux oiseaux tropicaux. Il possède presque toutes les nuances du vert, du plus foncé, sombre, quasi noir, au plus clair, tirant vers le jaune d'or, sur le dos, entre les ailes. Pour peaufiner le tout, et faire comme « une cerise sur le gâteau », la nature lui a en plus dessiné un capuchon rouge vif. Elle a aussi soigné sa morphologie à l'extrême, le corps de ce volatile est fuselé, effilé, et se termine par la pointe puissante et perforante du bec. C'est avec cet outil admirable que cet oiseau creuse, alliant la force à la précision mathématique, un trou profond dans le bois, trou dont l'entrée est parfaitement circulaire, esthétique, propre, décorant davantage l'arbre qu'elle ne le blesse. Cependant, ce pic aux couleurs incroyables est d'une discrétion immense, et, bien qu'il fréquente nos parcs et jardins, peu de gens ont le privilège de le voir : il ne se laisse contempler que par quelqu'un d'immobile et contemplatif, autant dire que l'immense majorité des humains ne le verra jamais.

Il n'y a que son chant qui puisse faire deviner sa présence, c'est un cri rythmé qui troue brutalement l'espace, une fugue tonique d'interjections sauvages, une suite scandée d'exclamations musicales et percutantes comme si toute l'énergie du printemps s'exprimait à travers la flûte du volatile. Même ces cris, les gens ne les perçoivent pas. Ils entendent bien un vague déferlement de notes sauvages, une sorte de hululement viril et flûté, une vocalise en harmonie avec la violente viridité du printemps, mais ce chant est si étranger à leur vie morne qu'ils ne s'y arrêtent pas, restant absorbés et anéantis dans leur routine, sans saisir la chance offerte par l'oiseau féerique de fuir au-delà de l'asphyxie. Tout cet art, toute cette harmonie de la nature, de la nature qui a créé ce volatile habile au travail du bois, éclatant en sons et en couleurs, restent donc ignorés des hommes, alors qu'ils se déploient juste au-dessus de leur tête.

Hélas, non seulement l'homme ne voit rien de ces splendeurs, mais il veut les détruire, comme s'apprête à le faire le triste chef de famille de cette histoire.

Le voilà qui sort de son garage, sous les yeux de son fils dans sa chambre, et du pivert, posé à l'entrée de son trou. Il se plante devant le tronc antique et brandit son gros engin qui se met à hurler effroyablement. On dirait que la tronçonneuse rugit pour meubler le silence imposant du peuplier qu'on va exécuter, qu'elle gueule de toutes ses forces la discordance de l'humain, la nocivité de son intelligence, la monstruosité de son crime.

L'enfant se prend à rêver que la tronçonneuse se révolte, qu'elle se retourne contre son inventeur, comme une créature de science-fiction, l'ampute et le déchire horriblement pour n'en faire qu'un tronc inoffensif, à l'égal de celui du peuplier.

Le père a l'air de jouir énormément avec ce gros engin dans ses mains, on sent bien qu'il lui procure une puissance que la nature n'a jamais voulu lui donner ; il va donc se venger d'elle aujourd'hui, assouvir des ressentiments, régler des comptes. Pourquoi ce vieux végétal aurait droit à une telle érection immense quand lui n'aurait que treize centimètres, dans ses bons jours ? Quelle injustice ! Salope de nature ! Tu vas payer !

Au temps où l'on abattait les arbres à la hache, du moins, y avait-il encore de la virilité dans cet acte, où la force et l'endurance physiques jouaient un rôle, mais aujourd'hui, n'importe quel raté peut jeter à bas, à cause du progrès technique, n'importe quel titan végétal !

L'adolescent imagine déjà la souche plate et basse, le piédestal sans statue, le tabouret pour le gros cul de son père qui va rester à la place du géant ligneux qui offrait la vie à tout un peuple ailé, en faisant un trait d'union entre la terre et le ciel, en transmutant l'humus en éther, comme un gigantesque alambic aux tuyauteries savantes, subtiles et complexes.

Dès le début du vacarme les piverts s'étaient enfuis. Quand l'homme commença à entamer le tronc séculaire, la chouette prit son essor et se lança dans la lumière aveuglante, avec un vol paniqué et pitoyable, hasardeux et zigzagant, aussitôt prise en chasse par les pies et corneilles des environs, comprenant d'instinct, en cette heure diurne, la vulnérabilité du rapace nocturne.

L'adolescent ne pouvait laisser le crime se perpétrer sous ses yeux.

On avait fermé la porte de sa chambre à clef, mais il y avait cette fenêtre par laquelle il regardait en ce moment cet homme s'exciter, avec une arme tellement haineuse qu'elle ne pouvait résulter que du cerveau psychopathe de l'homme moderne. Il devait agir vite désormais. Il sauta sur l'auvent de la terrasse situé sous sa croisée, marcha jusqu'au rebord

puis se laissa tomber sur la table à manger, juste au-dessous de lui. Il se retrouva dans le jardin. Le vacarme de la massacreuse avait couvert les bruits de son échappée.

Il marcha derrière son père jusque tout près de lui. Il s'arrêta à deux pas. Son père reprenait haleine, il avait levé la machine mais continuait à la faire rugir, sans doute parce que cet homme qui trouvait qu'une hulotte « gueulait » devait juger harmonieuse cette vocifération enragée.

Alors, l'adolescent bondit sur son père et frappa le bras qui tenait la tronçonneuse, celui-ci s'abaissa brutalement et l'engin s'abattit sur sa jambe au-dessus du genou, l'entama profondément, puis, continuant son chemin, avec facilité, dans un élément aussi meuble, auquel il n'était pas habitué, et sans doute jouissant de cette nouveauté, sectionna complètement le membre.

L'homme tomba en arrière, en poussant des plaintes paroxystiques, mais sa machine haineuse, tombée par terre, pleine de soubresauts hideux, dansant sauvagement, hurlait plus fort que lui, et couvrait ses appels au secours et ses gémissements de blessé à mort.

Alors sous les yeux de son père qui se tordait et agonisait avec des cris qui diminuaient déjà à mesure que son sang s'écoulait à flots, l'adolescent vint étreindre le tronc à peine entamé, où un peu de sève suintait, et le caressa, heureux de sentir que l'arbre allait encore rester bandé, pendant longtemps, peut-être même toujours, après qu'un accident malheureux eut arraché la vie à son sinistre adversaire…

Puis il remonta par l'auvent jusque dans sa chambre, et attendit tranquillement à sa fenêtre le retour du volatile menuisier ne travaillant que sur des arbres debout…

On a raison de se révolter

Samuel Dudouit

« On a raison de se révolter » disait Mao en prenant son bain, et puis il batifolait avec des demoiselles.

Toi, dans ton bain, tu ne dis rien. La fenêtre ouverte sur la nuit laisse passer un peu du vent qui fait bouger les branches des arbres. Un chien aboie comme un damné devant une porte fermée, là-bas, derrière les peupliers noirs. Pas une Ophélie entre deux eaux dans ton bain, seulement ce téléphone qui sonne dans le vide au rez-de-chaussée. C'est comme un collier dans l'obscurité, un collier de vertiges qui entrouvre des portes sur des paysages nocturnes, des forêts, des pinèdes, des landes humides comme des éponges oubliées dans un coin, des pelouses où danse la brume avec des barrières de bois blanc effondrées dans la rosée, des appentis au toit de tôle et des bassines rouillées où attend l'eau de pluie. On y tremperait son doigt comme dans le bénitier d'un désastre déjà oublié. On ferait quelques pas sous la lune en pensant à l'autre monde, celui que la mémoire laisse parfois remonter. On est dans une chanson dont le sang s'est endormi et tout ce dont on se souvient c'est dadidadada et puis deux ou trois nuages qui, sans rien dire, contiennent plus que tous les mots pourraient manquer.

Quand tu regardes les sentiers, il y a du sable partout. Ce qui l'emprunte n'a plus de quoi se le payer. Quelque chose en toi, d'électrique est passé à brumeux. Tu donnes la main à une absence qui se retourne toujours pour murmurer : « Vous disiez ? » Mais toi, dans ton bain, tu ne dis rien. Le téléphone a cessé de sonner, le chien d'aboyer. La nuit est entrée par la fenêtre et s'est mêlée à l'eau tiède.

Prendre un bain de nuit n'a rien de remarquable. C'est à la portée de quiconque possède une baignoire et dispose de ses nuits. En faire un véhicule inattendu pour le vieux monde est déjà plus bizarre. La rêverie tue proprement. On est rapidement au bras d'un songe, à faire le pied de grue au bout d'un chemin où passera peut-être la correspondance pour hier. On n'y croisera personne de toute façon. « On a raison de se révolter » disait Mao en attrapant les demoiselles. Personne n'en saura rien mais de mon côté, et même si tout se dérobe dans l'inondation de mon cortex, c'est ce que je fais.

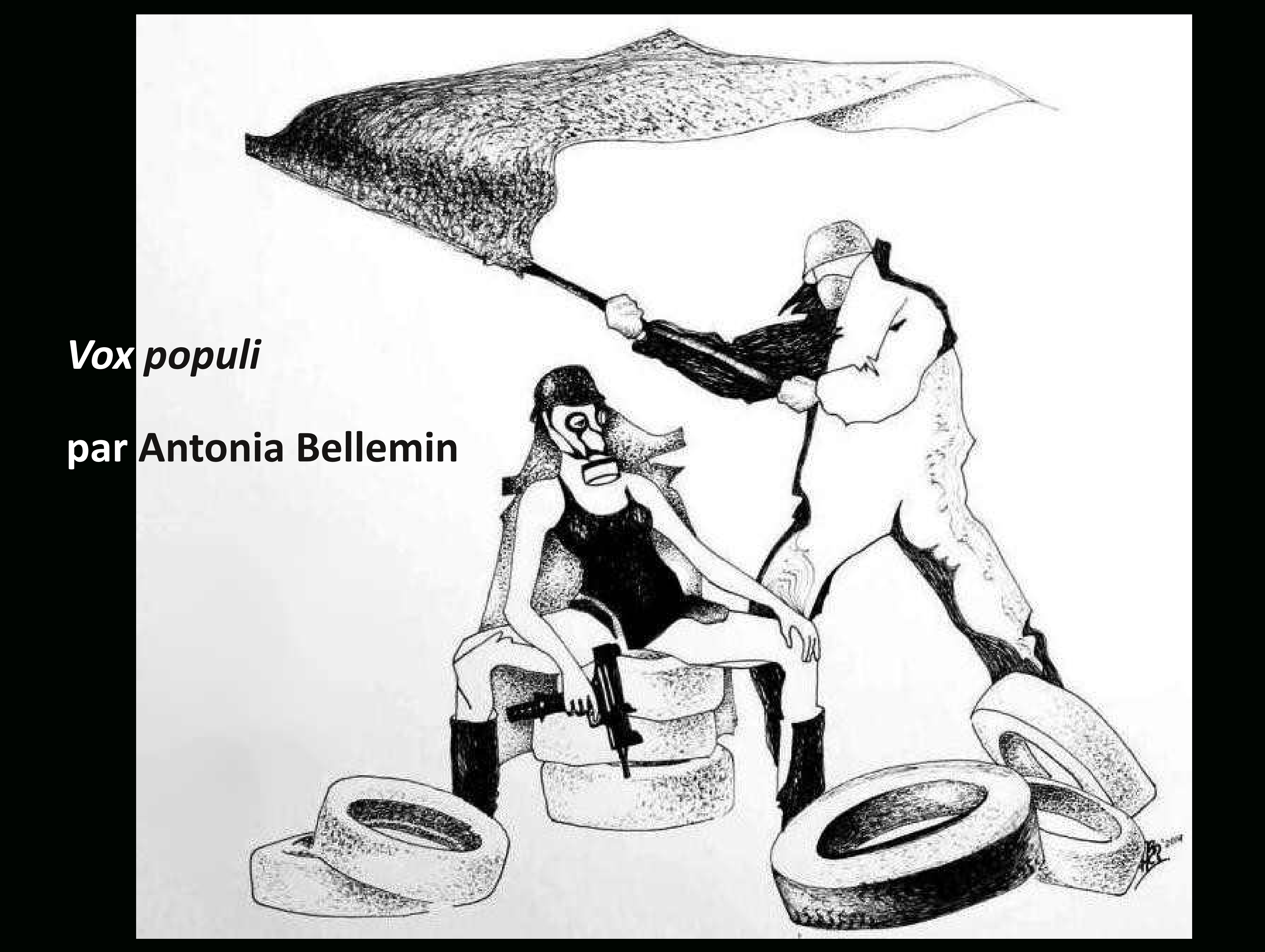
Tu as laissé ta tête aller doucement contre le rebord de la baignoire, tes yeux se sont fermés pendant que tu pensais dadidadada et puis le téléphone a recommencé à sonner.



Les pieds sur la table **par Marlène Tissot**

Vox populi

par Antonia Bellemin



Cri de révolte par Jane F B-A



Le 17 crapulôse de l'an II

Georgie de Saint-Maur

Cette rubrique est centrée sur un auteur imaginaire, une œuvre inventée ou un personnage de fiction.

L'inclassable roman Le 17 crapulôse de l'an II, alternant sans cesse les douces rêveries du narrateur et un crescendo de scènes répugnantes, fut maintes fois soumis à divers éditeurs.

Aucun ne voulut (ou n'osa) l'ajouter à son catalogue.

Publié à compte d'auteur aux imprimeries Baldinguet, il connut un succès de curiosité dans les années 1970, avant d'échouer au purgatoire de la littérature.

L'extrait ci-dessous nous en donne une vague approche.

*

Alors que je vaquais à mes affaires, mon ami René me lança une invitation : l'accompagner à une lecture publique qui aurait lieu ce dimanche, dans les locaux très allaisiens de la Taverne belge. Je consultai mon agenda et comme je n'avais rien prévu pour le jour dit, je décidai d'y assister.

Dimanche, donc, nous arrivâmes sans encombre devant un grand bâtiment signé Victor Horta et pénétrâmes à l'intérieur. Après avoir rangé manteaux et chapeaux au vestiaire, nous gravîmes l'escalier de velours rouge, pour gagner le second étage. On nous attendait dans une large pièce à chevrons. Quelques sièges disposés autour de petites tables. Une cafetière, des tasses, sucre, crème et des gâteaux.

Les fenêtres donnaient sur la Place, les murs étaient cossus.

Le poêle ronflait.

René aimait beaucoup ces ambiances académiciennes, où quelques bonnets décernent des prix et se croient leaders d'opinion. Il était lui-même boursier de la Communauté française et avait fait un séjour à l'Academia Belgica de Rome pour la rédaction de son roman Memento sepelio. Moi, j'étais moins souple, moins commerçant. Figé dans la posture du rebelle sans cause.

Nous regardions tous deux le ciel se couvrir de nuages, tandis qu'un mince faisceau leur échappait. Un petit homme chétif, portant des lunettes et une barbe miteuse, occupait une estrade. Devant lui, un gros livre relié de cuir.



Je ne saurais pas développer mon impression, mais la vue de cet homme m'évoquait celle d'une larve putride.

Il allait nous lire des extraits de son roman qui « était son chef-d'œuvre », nous confia-t-il. Et lorsque tout le monde fut installé, il commença d'un ton grincheux :

« L'urine topaze laissait une trace brillante qui partait de la chambre à coucher, traversait le luxueux corridor et venait salir les jambes maigres et poilues du marquis.

Il était nu comme une clairière et de longues mèches de cheveux gras cachaient la misère de son crâne jauni et dépiauté.

— Prends-moi, je suis tout à toi ! déclara-t-il en frétillant.

De chaudes stupeurs émanaient des chambranles. La valetaille pouffait. La marquise fit un geste sec et le marquis se mit à sautiller…

Les dernières gouttes s'écrasèrent sur le parquet de chêne, tandis que sa petite verge tournait comme une manivelle.

— Tu sautilleras ainsi jusqu'à ce que tes lèvres gercent ! décréta la marquise, malveillante à souhait.

Le sang coulait maintenant à petit flot et le marquis pré-ondulait.

On lui enfonça un cierge allumé.

Seaux, vasselages et serpillières, les valets épongeaient et ponçaient.

Sans attendre davantage, alors que le ciel se remplissait de poussière stérile, la marquise sortit du faux château comme une pie-grièche fusine chez les walkyries.

Elle marchait à grands pas et son ventre punaisait.

Oh, c'était ce genre de ventre que les rombières portent en croix et qui poussent, en cuisant, de tristes sémaphores. L'aurions-nous vu que nous eussions été tel le diable de Papefiguière. Elle héla grossièrement son carrosse poutine et lança au modeste cocher :

— Chez Loustic, et que ça saute ! »

L'orateur fit une pause et un mauvais rictus déforma sa bouche.

Je me tournai vers René qui me rendit mon regard. Il sirotait son café avec un bonheur chafouin. Je me souvenais de nos pauses dans la rue Saint-Crevard, pour y refaire le monde autour d'un cappuccino. René était mesuré, subtil, d'une intelligence peu commune, presque marginale. Je pense qu'il voulait s'inscrire dans la société des hommes et y tenir un rang. Moi, j'étais disert, sans concession, endiablé et têtu. Pas d'alliance !

Je parlais de l'art avec éblouissement, de la littérature avec passion et de l'existence avec famine. Oh, pas que mes parents soient mauvais. Tout au contraire, c'étaient deux braves personnes. Mais mes prétentions à vivre autre chose en faisaient des profils bas. Enfin, tout cela c'était hier…



Aujourd'hui, autour de nous, toutes les personnes présentes fronçaient les sourcils, d'un air consterné. Une petite dame en tailleur bleu marine, dont les yeux s'embuaient, sortit de son sac un mouchoir. Un gros monsieur en costume brun lissait sa moustache entre ses doigts.

Une méchante petite pluie commençait à battre les carreaux.

Le barbu reprit sa lecture :

« Les chevaux caracolaient sur les pavés de bois, comme des marionnettes vides. Dans les rues hérissées de fourches et de fléaux, un ignoble essaim de faciès grimaçants vociférait.

— Place à la noble marquise des Galets Beaujars ! lançait le voiturier.

Les huées et les crachats saluaient son passage.

Les boulevards étaient livides.

Partout de grosses mouches noires, des odeurs de charogne.

Chacun cherchait une tête à planter sur une pique.

À côté du magasin de papiers peints Réveillon, un homme lançait un dernier « Vive le Roy ! » avant d'être lardé de coups de couteaux.

— Plus vite ! réclama la marquise. »

Le café était bon.

Le barbu parlait en hachant ses phrases comme un couperet.

Il paraissait se forcener d'une haine intérieure.

René me sourit en branlant gentiment la tête.

Je me rappelai alors nos promenades sous les frondaisons et sur un sentier clair. Les canards du petit plan d'eau se dandinant avec fierté. Nous parlions, je m'en souviens, de l'album Escalator over the hill, composé par Carla Bley sur un livret du poète Paul Haines. Cette œuvre enregistrée par le Jazz composer's orchestra, s'affirmait comme un cycle éternel, sans début ni fin, ou comme un livre dont la conclusion serait aussi l'introduction. Il y avait dans l'air un je-ne-sais-quoi de primesautier. René riait en fredonnant : « It's again, and again, and again... », première et dernière phrase de l'opéra. Nous adorions ce disque.

Une toux mesquine brisa ma rêverie et me ramena au local.

Dehors, l'obscurité des nuages employait tout l'espace.

Le petit homme reprit :

« Des feux, allumés un peu partout, répandaient une fumée noire. Bien campé dans ses socquettes, le gros Loustic remuait sa bedaine à l'entrée de son imprimerie.

Il regardait s'enfuir la baronne de Chauvieux, poursuivie par des chiens. Icelle cachait sous sa robe son garnement pour tout faire qui lui interdisait tout espoir de salut.

— Haro les chiens ! lança Loustic, en tirant sur sa bouffarde.



Il était l'éditeur du « Vieux Bourrelier », un journal qui charriait Les Grandes Colères du Père Culotte, archétype du légitime courroux patriote.

Un attelage s'arrêta devant son immeuble et, pompeusement, comme une huître perlière, en descendit Madame des Galets Beaujars.

— Ah, voici notre ci-devant marquise, ricana-t-il. Toujours en un morceau ?

Il cracha et sourit, en découvrant les immondes chicots qui lui servaient de dents.

— Loustic, je suis confuse d'ainsi vous démarcher.

Le prote, un homme des plus laids, délogea son groin de derrière les casiers.

— Je vous présente Jacon, mon fidèle...

— Enchantée, mon ami.

— Alors citoyenne, que me vaut le plaisir ?

— Mon mari, Loustic, mon mari. Vous qui avez envoyé, par dizaines, les traîtres baiser la lucarne, ne pourriez-vous me débarrasser de ce vieux débris ?

— Hé, ma foi, il me suffirait de le mentionner dans mon journal pour l'envoyer devant le Tribunal du Coupe-sifflet. Mais pourquoi agirais-je de la sorte, Madame la marquise ?

— Fort à propos, vous pourriez me rejoindre dans ma chambrine où je serai toute à vous.

— Hahaha, eh bien foutre, ça ira ! Ce coquin de marquis ira éternuer dans le sac.

— Ah, la bougresse ! pointa Jacon.

Et les trois canailles de s'esbaudir méchamment. »

L'orateur s'interrompit pour boire une gorgée d'eau.

Tant d'abjection nous laissait confondus.

La petite dame en tailleur hoquetait et l'on voyait de longs chocs d'affliction harponner son dos par ses reins. L'homme en costume, gêné, serrait les dents.

René croisait et décroisait les jambes.

Le souvenir gentil de la couverture du Grand fictif de Jean Clair me submergea. Nous en avions tant parlé. Un fin trompe-l'œil qui consistait en un dessin imitant une eau-forte placée dans un cadre dont le verre était brisé. Cette pseudo-gravure représentait une femme libérant, d'un beau geste, un oiseau. Mais, en y regardant mieux, ce dernier était attaché par un fil qui lui enserrait la patte.

Puis mon esprit vadrouilla autour de « L'Art vivant », cette revue bimensuelle de Florent Fels, véritable mine d'informations sur tous les aspects de la vie artistique, qui nous passionnait.



Car René était un artiste ! Épris d'avant-garde, il chérissait Adami, Beuys et l'art minimaliste. Jeunes et pleins d'entrain, nous étions partis en Provence, à la recherche de hameaux abandonnés.

Sans logique, ma pensée glissa ensuite jusqu'à Tina, ma petite chatte. À sa souplesse, à ses mines pour me voir remplir sa gamelle. Quand j'avais le malheur de m'allonger sur mon divan freudien, elle écrasait, sans vergogne, mon estomac et ronronnait comme un caliche. Ce brave petit animal obtenait toute mon affection. Parfois, lorsqu'il y avait un rayon de soleil, j'ouvrais la porte du balcon, et elle allait se baigner dans l'éclat doré. Son pelage brillait alors comme celui d'un petit koala.

René me chuchota à l'oreille :

— Reste-t-il encore du café ?

Le barbichu continua. Sa voix s'efféminait pour feindre celle de la marquise :

« Après mille manœuvres retorses, Loustic pénétra nuitamment dans le faux château. Empruntant des couloirs mal définis, il aboutit à la chambre de la marquise.

La porte entr'ouverte laissait passer un rai de lumière vacillant. Il se déboutonna et la marquise se répandit en jaculations admiratives.

— Marquise, je vous ceignais...

— Chuuut ! chuinta la marquise en posant un doigt gras sur sa bouche visqueuse.

Un lourd silence libertin pesait sur le château.

Tout commença par une turlute.

Draperie pourpre et étoffes de soie. Entre deux grands miroirs rococo, la marquise ôta son panier.

Elle avait un gros derrière et fleurait. Ça sentait l'hémisphère.

Loustic hésita. Puis il banda son arc comme un diable hors d'une boîte et se précipita sur la marquise qui gloussait. L'odeur devint de plus en plus forte et chaque mouvement du bassin faisait le bruit d'une ventouse débouche-évier. Peu importe, Loustic poursuivit.

Soudain la marquise accoucha d'une horrible entéralgie.

— Prends-moi donc ! Je suis toute à toi ! chuchota son haleine fétide, tandis que ses mains pataugeaient dans ses déjections.

Tout en continuant à trousser la marquise, Loustic fut pris d'une irrépressible nausée.

Le vomi cocasse giclait comme une fontaine et la marquise s'en barbouillait les aisselles et la poitrine, composant ainsi le plus charmant tableau qui se puisse concevoir.

Le marquis entra, craquelin comme toujours.

Il monta lourdement sur les épaules de Loustic et lui rabattit les oreilles.

— Non ! cria Loustic. Non ! Pas mon oreille ! Ça fait si mal (1) !

1 Réplique de George Bailey (James Stewart) dans le film La Vie est belle de Frank Capra.



— Ah, perfide, tu as peur d'avoir mal ? rétorqua le vieux marquis. Eh bien tu vas voir !

Et il planta un clou rouillé dans sa fontanelle.

Hurlant, dépossédé, Loustic se rua hors de la chambrée. »

Craque ! Tonne !

Jupiter était fou de courroux.

Dehors c'était un déluge !

L'orage était sur nous et ses grondements terribles emplissaient les échos. La pluie infligeait aux vitres un crépitement sinistre. La petite dame avait fermé les yeux, épuisée par tant d'ignominie. Ses épaules saccadaient son chagrin. Comme pour exorciser la pièce, le moustachu avait allumé un cigare. René, fort heureux d'être à l'intérieur, se tourna vers moi :

— Tout cela, me dit-il, me fait curieusement penser au Crétacé, et aux petits dinosaures-oiseaux qui ont su s'adapter aux changements provoqués par le cataclysme de la météorite.

— Oh, vraiment ? répliquai-je, vivement intéressé.

— Il nous faudra bien concevoir un jour que les braves neveux du Gargantuavis philoinos peuvent encore trinquer de nos jours.

— Avec ceux de Samrukia, remarquai-je finement.

— Ah non, mon cher, rétorqua René, le Samrukia n'était qu'un banal ptérosaure.

La pluie redoublait de violence et le vent houspillait la cheminée.

La lecture reprit :

« À l'aube du 17 crapulôse de l'an II, une dizaine d'hommes de la Section des Piques vint arrêter crânement le marquis des Galets Beaujars. Sans même lui laisser le temps de se vêtir, il fut immédiatement déféré devant le Tribunal.

Dans les rues, tout le monde dansait la carmagnole. La marquise levait bien haut ses cottes pour que l'on voie son pubis gras, marbré d'herpès.

— En ce qui concerne mon client, plaida l'avocat de la défense, il n'existe pas de verdict assez rigoureux !

— Qu'on lui coupe le kiki ! haletaient les tricoteuses.

Le juge frappa la barre de son petit marteau de chuque.

La sentence était immédiatement exécutoire.

La guillotine à kiki était une cousine du coupe-cigare, et... »

— Assez ! s'insurgea mon René, en sautant sur ses pieds. C'en est trop, plus un mot ! C'est une véritable honte de nous lire un texte digne... de scélérats.

Je me levai à mon tour, révolté.



Vortex

Cyril Calvo / Elisabeth Mounic

Dans cette rubrique, un auteur (Cyril Calvo) a écrit une nouvelle sur le thème du numéro, en se basant sur l'illustration faite au préalable par un dessinateur (Elisabeth Mounic).

Il y a quelques mois, un homme étrange est entré dans le magasin d'antiquité d'Henry Foch. J'y ai travaillé un certain temps pour mon mémoire de fin d'année. L'homme disait s'appeler Richard Upton. Il était anglais ou américain, je ne sais plus vraiment. Son apparence était dérangeante et ses vêtements dans un piteux état. Sa démarche était des plus troublantes. Il se déplaçait très lentement, en boitillant, le dos extrêmement voûté et les bras ballants. Son regard était vide et il dégageait une forte odeur corporelle. L'homme avait apporté un tableau (voir page suivante). Malheureusement pour lui, celui-ci n'avait aucune valeur. Il n'était pas signé et le cadre était de mauvaise facture. Il appartenait semble-t-il à sa famille. Le bougre voulait s'en débarrasser pour un bon prix car ses ressources financières étaient au plus mal. Son discours n'était pas clair. Monsieur Foch ne lui a proposé qu'une somme dérisoire. Il fut très fâché. Il s'emporta et harangua les clients présents ainsi que l'antiquaire. D'après lui, nous ne mesurions pas l'importance de cette toile. Il le laissa donc avec regret et disparut à jamais.

La peinture était abstraite. Elle représentait une sorte de mouvement circulaire hypnotique et enivrant. Les couleurs assez sombres mettaient l'observateur mal à l'aise. Pourtant, une attirance s'opérait dès le premier regard. Un œil, proche de celui que l'on peut percevoir au centre d'un cyclone en formation, semblait se dessiner au milieu de la toile. Il pénétrait l'esprit avec force. En tout cas, l'œuvre ne laissait pas de marbre. Et même si sa valeur marchande était douteuse, la qualité du travail artistique ne faisait aucun doute. D'après les estimations de l'antiquaire, ce tableau pouvait dater du début du XXème siècle. Monsieur Foch décida de le garder pour sa décoration personnelle. Maria, sa femme, en est tout de suite tombée amoureuse. Elle décida sans réfléchir de l'accrocher dans leur chambre.

Quelques jours plus tard, les premiers signes de changement apparurent. Mon maître de stage semblait agité. Il disait passer de mauvaises nuits et parlait de cauchemars récurrents. Des maux de tête insoutenables le clouaient parfois au lit en pleine journée. Il devenait de plus en plus irritable. En quelques semaines, son comportement en fut





bouleversé et les clients me le faisaient remarquer. Il perdait patience. Ses enfants et sa femme ne le reconnaissaient plus. D'après sa compagne, Henry Foch restait fixé des heures devant sa nouvelle acquisition. Un jour, il me fit monter dans ses appartements et me parla longuement de la peinture. Ses yeux étudiaient les moindres détails. Il était complètement fasciné par cette toile. Il me détailla chaque couleur, chaque ombre, chaque aspect de l'œuvre. A ce moment précis, je pris conscience que Foch n'était plus le même. Sa femme, excédée par son comportement, finit par partir quelque temps chez ses parents avec les enfants. J'entendis la dispute. L'antiquaire se contenta de ricaner et de proclamer qu'il aurait enfin du temps libre pour observer la toile. Il se retrouva donc seul. Le lendemain, il me fit à nouveau monter et me congédia. Il m'expliqua que mon stage était terminé et que, de toute façon, le magasin serait fermé plusieurs semaines. Sans demander mon reste, je me retrouvai à la porte, le cœur serré. Pendant quelques minutes, j'espionnai mon ancien patron qui resta planté devant le tableau sans faire le moindre geste.

Je suis resté un temps sans prendre de nouvelles. J'essayais tant bien que mal de rédiger mon rapport de stage. Mais la dernière image que je gardais en tête me hantait. Celle de Monsieur Foch absorbé par la toile. Son visage n'était plus le même. Et les propos qu'il avait tenus à plusieurs reprises sur cette œuvre me faisaient froid dans le dos. Je ne pouvais pas rester inactif et le laisser sombrer ainsi. Je décidai donc de retourner chez lui et de le persuader de reprendre sa vie en main. Qu'elle fut ma surprise lorsque je découvris son appartement sens dessus dessous ! L'intérieur était complètement dévasté. Tout le mobilier était fracassé. De multiples débris jonchaient le sol. Des morceaux de verres étaient éparpillés dans toutes les pièces et les murs portaient les stigmates d'un terrible évènement. On aurait pu croire qu'une véritable tempête avait traversé l'habitation. Mais un élément souleva subitement mon échine. Un élément effrayant qui me fit reculer de quelques pas tant le choc fut puissant. Il s'agissait de la toile d'Upton qui était plantée là ; au milieu du salon. Posée sur une chaise. Elle était restée intacte ! Elle n'avait aucunement souffert et se dressait fièrement face à moi.

Je décidai de forcer la porte qui ne me résista pas très longtemps. Mes appels restèrent sans réponse. Foch n'était plus là. Je joignis sa femme au téléphone. J'espérais avoir des nouvelles réconfortantes — mais rien de tout cela. Elle m'apprit au contraire qu'ils allaient se séparer. Son mari l'avait appelé quelques jours auparavant pour la prévenir de ne plus jamais revenir. Il l'avait menacée et avait tenu des propos insensés. Je raccrochai, abasourdi. Il avait dû se passer quelque chose de grave. Et le responsable ne pouvait être que ce tableau. J'en étais persuadé. Je me dirigeai vers le salon et fixai la toile. Elle était posée délicatement sur une chaise, sans la



moindre égratignure. Foch avait certainement saccagé son appartement dans un excès de folie et épargné la seule chose importante à ses yeux. Mais pourquoi ?

Je redressai une chaise renversée non loin de là et la plaçai devant la toile. Je voulais l'observer, comme le faisais Foch, et comprendre ce qui avait pu se passer. Mes yeux balayaient chaque partie du tableau dans les moindres détails, cherchant un indice. Je ne savais pas pourquoi mais mon intuition me poussait à plonger mon esprit dans cette œuvre. Quelque chose d'intangible m'attirait et je ne pouvais pas résister. Je me souvins alors des propos d'Upton et de cette folie dans son regard. Lui qui nous avait presque insultés ce jour-là, qui nous accusait de sous-estimer la valeur de la toile. Subitement, mon regard fut attiré par un élément presque imperceptible. Au milieu de la toile, en plein cœur de l'œil du cyclone en formation, quelque chose de nouveau était apparu. Un semblant de corps — et surtout un visage ! Un visage qui me regardait. Ce visage hantera mes nuits à jamais. Il semblait torturé, terrifié. J'avais observé la toile à plusieurs reprises et Foch me l'avait assez décrite pour que j'en sois persuadé. Ce visage n'était pas sur l'œuvre d'Upton. Qui avait rajouté ce visage maléfique, et comment avait-il fait pour le peindre avec autant de précision, si bien qu'il se fondait parfaitement avec l'œuvre originelle ? C'était inconcevable. L'effroi s'empara de mon être devant ce corps et ce visage presque animé. Je devais quitter l'appartement au plus vite et prendre une bonne bouffée d'oxygène. Mais une voix d'outre-tombe m'interpella :

« Sauve-moi, Éric... je t'en prie... sauve-moi... »

Je me retournai et découvris avec stupeur que la voix provenait de la toile. Et cette voix, je la connaissais. Cette voix qui résonne encore aujourd'hui dans ma tête. Celle d'Henry Foch. Le spectre qui trônait au centre du tableau n'était pas peint : il s'agissait de l'âme de Foch. Enfermée à jamais dans la toile ! Je devais le sauver, le sortir de là ! Mais comment...

« C'est à ce moment-là que vous avez commencé votre combat ? Votre lutte, comme vous dites.

— Oui, docteur. C'est là que j'ai tout compris. Je devais les détruire ! Tous !

— Les tableaux. C'est cela ?

— Non. Pas les tableaux. Ses tableaux. Vous ne comprenez pas, bon sang ! Laissez-moi terminer mon histoire.

— Mais je la connais votre histoire, Éric. Vous me l'avez déjà racontée plusieurs fois, ainsi qu'à mes confrères. Ils ne savent plus quoi faire devant votre acharnement et ce refus de voir la vérité en face.

— Vous n'écoutez pas. Votre esprit est englué. Nous devons lutter



contre cet être diabolique et vous devez m'aider à sortir d'ici. Je dois continuer mon combat et détruire ses œuvres. Il y en a des dizaines, peut-être plus, je dois les retrouver toutes, les détruire, sinon…

— Sinon quoi, Éric ?

— Son plan va aboutir ! Nos âmes. Ce sont nos âmes qu'il désire et qu'il enferme dans ses toiles. Vous ne comprenez donc rien à la fin. Je l'ai pourtant assez expliqué à vos collègues !

— Calmez-vous, je vous prie.

—Me calmer ! Comment pourrais-je me calmer alors que cet être maléfique opère en toute impunité dans la ville ! Foch, j'ai réussi à le sauver. Je dois sauver les autres.

— Sauvé ? Il a disparu. Cela fait plus d'un an, Éric. Vous avez été accusé de… vous le savez bien, non ?

— Le tableau. Je l'ai détruit. Ils doivent tous être détruits ! »

*

Un an plus tard.

Dans un appartement chic du centre-ville, le psychiatre Richardsson relit ses notes et épluche le dossier du patient Martin :

« Le cas Éric Martin m'inquiète. Très peu d'améliorations, bien au contraire. Il veut tout brûler, tout détruire. Parle sans cesse de cet artiste imaginaire. Rien qu'une simple reproduction de toile suffit à le plonger dans un état de démence avancée. Il ne dort presque plus et griffonne des croquis à longueur de journée. Son état physique se dégrade. Il ne mange plus depuis… »

« Monsieur Richardson ?

— Oui ! Qui y a-t-il ? J'avais pourtant précisé que l'on ne me dérange pas durant mes rapports, Agathe.

— Je sais bien, docteur. Mais votre visiteur a lourdement insisté.

— Bon. J'arrive ! »

Le psychiatre descend les marches deux à deux, fustige du regard la domestique et s'empresse de rejoindre le visiteur dans le vestibule. Celui-ci se retourne. Un sourire narquois se dessine sur ses lèvres. Ses traits sont tirés et son teint blafard. Une odeur nauséabonde a envahi la pièce et agresse les narines du médecin. L'homme a une allure des plus douteuses et la colère du psychiatre laisse place à l'appréhension.

« Bonjour. Que désirez-vous, mon cher ?

— Bonjour. Vous êtes bien aimable, docteur. Voilà, ma requête est simple. Je désire rendre visite à un de vos patients.

— Mais mon cher monsieur, il y a un protocole pour cela. Vous devez vous présenter au service administratif et remplir le formulaire…



— Je sais tout cela. Merci bien. Mais le patient dont je parle est un cas particulier, voyez-vous. Il se trouve dans l'aile isolée.

— Vous m'en voyez désolé mais je ne peux rien faire pour vous.

— Si, au contraire. Et vous allez comprendre pourquoi.

— Je n'aime guère vos manières, monsieur... d'ailleurs, quel est votre nom ?

— J'allais y venir. Je pense qu'ensuite, vous allez changer d'avis. Mon nom est Upton. Richard Upton...

À l'asile Saint-François, le téléphone sonne au service B4 :

« Docteur Richardsson ? Vous avez une drôle de voix. Vous êtes souffrant ?

— Non... Écoutez-moi. J'ai un message important à vous transmettre.

— Je vous écoute.

— Un homme du nom d'Upton va se présenter d'ici quelques minutes. Il voudra voir le patient Martin.

— Le patient Martin ? Mais...

— Je sais... ne cherchez pas à comprendre. Vous l'autoriserez à s'entretenir avec lui dans le périmètre sécurisé.

— Mais Monsieur Richardsson ! Le protocole...

— Vous m'avez compris ! Vous laissez Upton entrer. J'assume l'entière responsabilité de cette entorse au règlement. Est-ce clair ?

— Très clair, Monsieur.

Le psychiatre raccroche. L'infirmier reste abasourdi par cet ordre qui ne ressemble en rien aux méthodes du docteur. Vingt-cinq minutes plus tard, un homme se présente au bureau des admissions. Il dit s'appeler Upton. Les infirmiers, troublés par sa mine patibulaire, le guident néanmoins jusqu'à la chambre du patient. Celui qui y est reclus depuis des mois ignore tout de ce qu'il va devoir affronter.

Au commissariat de police, les appels se multiplient. Le brigadier-chef entre dans le bureau du commandant :

« Commandant. La situation est grave.

— Vous avez envoyé les gars à Saint-François ?

— Oui, justement. C'est un massacre.

— Comment ça ?

— Une dizaine de morts. Des infirmiers pour la plupart. Et deux patients gravement blessés. Parmi les victimes, il y a un homme dont on ne sait rien. Il ne fait pas partie du service B4. Pourtant il était sur les lieux. Un visiteur semble t-il. Sauf que cette aile sécurisée est interdite au public. Il n'a aucun papier sur lui, rien du tout. Un vrai fantôme.



— Une dizaine de morts...

— Ce n'est pas fini. On vient de recevoir plusieurs appels. Le premier concerne la découverte de deux corps dans un quartier chic. Un certain Richardsson, et sa domestique. Tenez-vous bien : il était psychiatre à Saint-François. Au fameux service B4. Les deux ont été mutilés. Aucun indice. Pas d'effraction. Pas de témoin. C'est un voisin qui les a trouvés. La porte d'entrée était ouverte.

— Nom de Dieu ! Vous parliez de plusieurs appels ?

— Oui, commandant. Des signalements identiques à différents endroits : un malade en blouse blanche court dans les rues et agresse des gens. Sans doute échappé du B4 dans la panique. Il est entré dans quelques maisons et des boutiques d'art.

— Des boutiques d'art ?

— Oui ! Il semblerait qu'il ait brûlé des tableaux. Les témoins agressés parlent tous du même discours concernant les toiles. Dans les trois maisons où il est entré, il a détruit tous les tableaux accrochés aux murs. Et dans les deux boutiques, il a saccagé les toiles également.

— C'est insensé !

— On vient de recevoir un autre appel. Il serait au musée des Beaux-Arts.

Le téléphone retentit.

— Commandant Ernest. Oui. Vous dites ? Martin. Entendu. Merci.

— Qu'y a-t-il, commandant ?

— Un malade a bien disparu de Saint-François. Un du B4. Éric Martin.

— Attendez, ce n'est pas le jeune homme accusé de...

— Si, c'est lui. L'affaire Foch. Jamais je n'oublierai son regard. C'est notre homme. »

Les abords du musée des Beaux-Arts s'apparentent à une scène de guerre. Les sirènes stridentes des voitures de police et des ambulances retentissent. Plusieurs personnes en état de choc sont assises sur les marches ou le trottoir maculé de sang. Deux magasins ont été saccagés, des tableaux empilés sont en train de brûler en pleine rue. Les habitants du quartier, hagards, certains griffés, les habits déchirés, regardent la fumée épaisse qui s'élève du bûcher fait de leurs toiles. Ils repensent à ce que l'homme leur a dit, à la nécessaire révolte à venir pour mettre un terme à tout ça. À ses yeux emplis de folie surtout. Des personnes sortent en courant du musée accompagnées par le conservateur, dans une panique totale. Le commandant l'attrape par les épaules pour le calmer :

« Il est dingue ! Il veut tout brûler ! Tout saccager ! Les tableaux ! Les tableaux ! Il répète sans cesse la même chose ! Vous devez l'arrêter ! »



L'équipe de policiers, le brigadier-chef et le commandant s'avancent avec prudence dans le musée devenu la proie des flammes. Une silhouette furtive traverse les salles à une vitesse prodigieuse. C'est lui. Les policiers tentent d'attirer l'attention de l'individu mais rien ne semble le perturber. Éric va de salle en salle, brise les œuvres, les fracasse avec rage en hurlant :

« Tout va brûler ! Tout ! Upton, tu n'auras pas mon âme ! Tu ne réussiras pas ! Je dois brûler les tableaux ! Les tableaux ! Les tableaux ! »

Il court vers eux maintenant. Un coup de feu résonne dans la salle principale. Un corps s'écroule. Éric est à terre, une toile dans les mains. L'un des policiers a été pris de panique à son tour. Le commandant s'approche de l'homme touché à la poitrine :

« Qu'avez-vous... fait... pauvre fou... nous devons les brûler... sinon Upton... va s'emparer de nos âmes... j'ai prévenu des gens... ils vont tout brûler... tout... je l'ai détruit... mais pas ses toiles... pas toutes... il faut continuer... à tout... brûler... »

Les yeux d'Éric se ferment définitivement. Le commandant retourne auprès de ses hommes. Il est livide. Le brigadier-chef lui tend son téléphone portable.

« Commandant Ernest. Je vous écoute.

— L'inconnu de l'asile... vous savez...

— Oui. Le fantôme. Et bien ?

— Il s'est volatilisé... »

Le commandant n'écoute plus. Il se retourne et traverse la salle. Le corps d'Éric Martin a disparu. Ne reste qu'une flaque de sang sur le sol à côté du tableau. Une toile abstraite aux couleurs sombres, au mouvement circulaire hypnotique et enivrant, avec en son centre un cyclone en formation. Le commandant fixe l'œuvre comme fasciné. Dans l'œil du cyclone, il discerne des visages amalgamés, des figures floues, déchirées, et un regard qu'il reconnaît immédiatement, qui le terrifie et pourrait le rendre fou — celui de l'homme qui vient de mourir sous ses yeux.



Traînées de rage

Antonella Fiori / Xavier Bonnin

Cette rubrique fonctionne sur le principe du round-robin : deux auteurs écrivent une nouvelle à tour de rôle en cinq parties chacun (1), au cours de laquelle s'affrontent deux personnages.

La scène était tout en métal léger et en matériaux transparents, peut-être aussi du plastique. Il n’y avait pas de lumière. La lumière était derrière. Elle filtrait à travers le matériau dont la scène était faite, prenant des couleurs différentes en fonction des teintes de ce matériau. La scène était par conséquent lumineuse, d’une luminosité régulière, diffuse, sans ombre, ni pénombre, mais plutôt avec des nuances, dues à l’intensité plus grande ou plus petite de la teinte des matériaux à travers lesquels elle filtrait. Elle était naturellement polychrome.

À l’intérieur, il y avait dans l’air quelque chose de mou et d’humide. On voyait des personnes immobiles comme des statues de cire. Simples présences aux yeux sans lumière, ou pleins d’une lumière exaltée, ou bien d’une lumière purement physique, comme celle de certains animaux affolés qui tournaient et retournaient sur eux-mêmes.

Ces personnages étaient des femmes. Ces femmes portaient toutes la même blouse. Lentement et en silence, elles faisaient sans cesse le même geste. Le geste mécanique des ouvrières. Soudain, une porte s’ouvrit.

Un homme entra. Puis un deuxième. Puis un troisième encore.

Le premier était de taille moyenne. Blouse bleue.

Le second légèrement plus grand. Veste en serge grise.

Le dernier les dépassait d’une bonne tête. Costume noir ajusté.

Les femmes ne modifièrent en rien leur besogne : elles étaient comme un temps immuable qui battrait sa propre mesure, tandis que les trois nouveaux arrivés marchaient à grands pas à travers les rangs.

Par moments ils s’arrêtaient — toujours alignés par ordre croissant — et entamaient une discussion. Les deux premiers s’exprimaient chacun dans une langue étrangère, incompréhensible de l’autre. Le ton semblait monter entre eux tandis que le troisième restait muet.

N+1 tenait un chronomètre rouge dans sa main droite, N+2 prenait des notes dans un carnet, N+3 caressait son menton rêveusement.

N+1 actionna le bouton poussoir : un bip scanda les secondes qui défilèrent, la déambulation reprit jusqu’au prochain arrêt.

Une musique dont le rythme s’accélérait au fur et à mesure accompagna leur déplacement.

1 Antonella Fiori a écrit les paragraphes sur fond blanc, Xavier Bonnin ceux sur fond noir.



N+3 faisait parfois un tour sur lui-même.

Leurs mouvements étaient de plus en plus désordonnés jusqu'à ce qu'une sonnerie retentisse. Les trois hommes s'immobilisèrent tandis que les femmes se levèrent simultanément, formèrent une file puis, sans un mot, sortirent de la scène.

Une docilité de bête comme résignée. Ne pas soulever les reproches à venir. Ne pas laisser d'espace entre le chef et nous, avec l'opportunité pour lui de comprimer cet espace encore un peu plus, au hasard des heures, en nous changeant de poste, d'ateliers, livrées au tri absurde des pièces défectueuses, ou pire, au ramassage des déchets à trimballer jusque dans la benne au fond du terrain, avec l'usine à traverser. La plupart du temps, c'était à cet endroit que les gens du syndicat faisaient la distribution des tracts. C'étaient des papiers de couleurs de mauvaise qualité qui faisaient baver l'encre. Quand la pluie se mettait à tomber, ils se trouaient.

L'usine, certaines d'entre nous l'appelaient « la taule ». Le désir y était suspendu, sans objet. La révolte ? Congelée dans un tiroir dont nous avions perdu la clef parce que notre chair et notre pensée s'étaient rétractées.

Auparavant, les ouvrières s'arrêtaient quand le rendement était atteint. Ce n'était plus le cas depuis l'arrivée du nouveau supérieur hiérarchique. Dès le premier jour, il nous avait laissé entendre que les temps avaient changé, que le travail à vie ne pouvait plus durer, qu'il fallait fabriquer plus vite et moins cher.

Il nous avait dit :

« Ailleurs, le monde bouge rapidement. Il faut suivre le mouvement et ne pas traîner les pieds. Sinon, il y aura de la casse, quelques licenciements secs. »

Au sortir du vestiaire, une phrase me revenait sans cesse ces derniers temps : « Que vais-je faire ? »

La sonnerie retentit à nouveau.

Les huit minutes imparties à la pause de dix heures et demie venaient de s'écouler.

Sept minutes, cinquante-neuf secondes et quatre-vingt quatorze centièmes, plus précisément. Les ordres venaient d'en haut : diminuer de façon infinitésimale chaque intervalle de temps libre octroyé.

La grande horloge électronique utilisée comme référent modifiait les durées de façon imperceptible. Ainsi, chacune partait un peu plus tard, arrivait un peu plus tôt, mangeait son déjeuner un peu plus vite. Certaines heures semblaient interminables, d'autres s'écoulaient avec une rapidité déconcertante.



Une fois rentré chez soi, le temps reprenait son cours : il restait seulement au fond du ventre une tension permanente, une inquiétude maintenue sans arrêt en sourdine, à cause de ce resserrement des durées et de l'espace.

D'ailleurs, depuis combien de temps personne n'avait pris de vacances ?

L'usine travaillait à flux tendu, une absence prolongée obligeait l'ensemble de l'équipe à compenser la « défection d'un élément » — c'est ainsi que l'on qualifiait chaque départ en congé — en accélérant la cadence.

Le N+1 passait de long en large, avec ses feuilles de statistiques imprimées qu'il tenait roulées dans sa main droite. Il ponctuait ses allées et venues en tapotant alternativement le cylindre de papier sur l'une de ses cuisses.

Chacune en était rendue à épier le moindre de ses gestes, objets de longues interprétations hasardeuses et inquiètes. Le message des dieux viendrait peut-être s'inscrire à travers une modification infime dans l'ordre de ses habitudes.

Le réseau de N, maille inextricable du manteau hiérarchique, impossible à soulever, semblait se décupler à l'infini jusqu'aux limites d'un horizon sans cesse rétréci.

La première réaction, c'est qu'on n'y avait pas cru. L'usine pour nous, c'était comme un empire indestructible. Ça ne paraissait pas possible une chose comme ça.

On savait bien que ce serait dur puisqu'ils avaient annoncé un plan de restructuration, avec des départs à la retraite, mais on ne s'attendait pas à ce que tout s'arrête. On n'y croyait pas. Un plan social, ce n'est pas la fin d'une usine. C'est même censé lui permettre de pouvoir continuer.

À cette époque, la plupart des ouvrières avaient pris les tracts de la section syndicale, avec une satisfaction visible, la satisfaction que procure toujours à des esclaves une bravade sans risque. Après, il n'y avait rien eu d'autre. On n'en avait plus parlé. La solidarité faisait défaut dans une large mesure et l'idée de résister un tant soit peu ne venait à personne.

En fait, ils ont endormi notre méfiance pour nous tuer d'un coup de couteau dans le dos. Leur plan social, c'était une magouille pour les requins de la finance qui jouaient sur les mots avec la vie des autres : une négligence criminelle qui équivalait à un assassinat.

Alors, qu'ils ne s'étonnent pas aujourd'hui de soulever la colère chez celles qu'ils exploitent avec un tel mépris.



La pyramide atteignait des hauteurs vertigineuses. Chacune avait bien essayé d'en remonter la pente, mais personne n'était jamais arrivé à en distinguer le sommet.

Plus le chiffre à côté du N augmentait, plus les visages et les fonctions se démultipliaient : suivre le mouvement ascendant de l'organigramme équivalait à progresser à travers les couloirs d'un labyrinthe pour finalement revenir au point de départ.

C'est-à-dire à toutes celles qui formaient la base de la pyramide.

Autrement dit elles-mêmes.

D'où et de qui provenaient les décisions ?

Quelqu'un ou quelques-uns avaient décidé d'un accord commun que c'en était fini d'elles. D'elles et de leurs gestes sans vie, chaque jour renouvelés, comme si, au fur et à mesure des années, le sang qui s'écoulait à travers leurs mains pâles s'était lentement décoloré.

Qui était à l'origine de ce que les journalistes nommaient « le nouvel ordre mondial » ?

On citait sans cesse les actionnaires, on parlait du libéralisme, d'une inflation galopante des valeurs collectives au profit d'un individualisme de plus en plus radical. Mais il y avait bien une origine à tout cela : la vision puissante d'un futur dont elles étaient exclues.

Une seule chose était sûre : l'usine et peut-être même le monde pouvaient à présent se passer d'elles.

Plus personne ne pouvait franchir le seuil de l'usine. Nous avions bâti un mur de flammes avec des palettes, des cartons et des pneus. Une épaisse fumée noire obscurcissait l'allée principale. Elle s'engouffrait sur le périphérique de la zone industrielle en bloquant la circulation dans les deux sens. Petit à petit, l'air saturé de gaz d'échappement et d'odeurs putrides à cause des pneus calcinés prenait les automobilistes en otage. Nous avions prévu d'assaillir le centre-ville et ses quartiers protégés en tapissant les murs de nos tracts et de nos autocollants. Seul le présent de la lutte comptait. En retrait, un cordon statique de CRS avec leurs visages de cire, leur attitude hiératique, matraque au poing et bouclier à la ceinture.

À ce stade, on ne jouait plus les figurantes d'un film de seconde zone, on avait allumé la mèche, carbonisé un entrepôt de stockage en guise de première sommation. Les journaux et les chaînes de télévision couvraient l'évènement dans sa totalité. Cette fois, c'était de l'artillerie lourde. La colère, à son comble, avait des accents de crime et de suicide collectif. « Ouais ! Ouais ! On se fera pas foutre en l'air ! Ouais ! Ouais ! Pour plaire aux actionnaires ! Ouais ! Ouais ! On se fera pas foutre en l'air… » Trois mille deux cent cinquante emplois supprimés, laissés pour solde de tout compte, et ce en un seul jour.



Monter à l'assaut de cette pyramide avec nos mains nues. Démanteler chaque pierre, défaire le maillage, effacer tout souvenir, toute trace de verticalité : c'était devenu enfin une réalité tangible, immédiate, sauf qu'à présent plus personne ne se concertait au sujet de rien.

L'anarchie régnait au sein du groupe et se répandait comme une traînée de poudre : la violence se déchaînait, mais n'était-ce pas la suite logique, après tant d'années de silence forcé ?

Trois camarades avaient attendu notre N+1 à son domicile pour lui demander de rejoindre le mouvement. Il avait refusé en les renvoyant chez elles, avec sa morgue habituelle. La plus fragile, la petite Camille, contre laquelle il venait souvent s'appuyer quand elle était courbée sur son ouvrage, respirant bruyamment au-dessus d'elle, sa braguette juste à la hauteur de sa nuque, plongea sa main droite dans son entrejambe et lui attrapa les testicules. Cette fois-ci, le gros porc aurait une vraie raison de gueuler ! Il essaya bien de se défendre. Vainement. Toutes les heures passées à supporter son souffle rauque, à respirer ce mélange d'odeur d'urine et de sécrétions séminales, filtrant à travers la toile de sa combinaison, s'étaient métamorphosées en une force incommensurable, rassemblée dans le poignet de celle que l'on disait être la plus douce, la plus discrète, la plus docile des ouvrières.

Il frappa dans toutes les directions. Le sang commençait à mouiller son entrejambe. Camille sentit un craquement à l'intérieur de sa paume. Puis elle recula et faillit heurter le trottoir. L'homme s'était évanoui : elle tenait à présent ses testicules rougis entre deux lambeaux de tissu arraché. Elle reprit son équilibre et vacilla, réalisant que son ancien supérieur hiérarchique se trouvait à terre, au pied d'elle, roulé dans la poussière. Elle tournoya sur elle-même, riant et pleurant, son visage sillonné de larmes.

Puis, avec toute la force qui lui restait, traversée par un cri de révolte, elle lança vers le ciel le morceau de chair sanguinolente.

Nous avions un cadavre sur le dos et nous ne savions pas comment nous en débarrasser.

Toutes ces années d'anesthésie laborieuse avaient affaibli en nous une certaine perception brute du réel que nous devions retrouver. La catastrophe n'était pas ce qui allait venir, mais ce qui était là, devant nous, l'instant présent.

Puisque nous étions entrées dans une logique insurrectionnelle, il fallait nous organiser en conséquence. Nous ne pouvions plus attendre. Il fallait qu'on se rende irréversibles et qu'on mette le moins de pathos possible dans nos actes.

Le pouvoir était dans le caniveau. Il suffisait de le piétiner.



Il regardait pensivement par le hublot, depuis l'avion qui survolait la ville en révolte. Un message l'avait informé de la mort d'un des sous-chefs du groupe, peu avant le décollage. Les circonstances l'avaient secrètement amusé et, devant ses collaborateurs stupéfaits par son sang-froid, à l'aéroport, il avait dissimulé avec peine un sourire moqueur malgré leur inquiétude : la jeune meurtrière était toujours en fuite.

Il devait rejoindre le directeur du groupe à Shanghai, pour la signature d'un contrat juteux dont les dividendes assurerait un avenir radieux à la société comme à l'ensemble de ses actionnaires. Ses futurs associés avaient bien eu vent de la révolte, relayée par la presse : les évènements lui donnaient raison et accéléraient le transfert. L'usine avait été démantelée, l'aide substantielle offerte par la ville ne serait jamais rendue, on avait grassement payé les politiques pour cela, c'était devenu monnaie courante. La vieille Europe à la dérive pourrissait lentement, tandis qu'il s'envolait vers d'autres cieux, à des milliers de kilomètres de là.

Il n'avait pas encore quarante ans. Il avait aussi facilement fait carrière qu'il entrait dans son costume cravate, chaque matin. Ses amis l'appréciaient, il aimait les rejoindre aux quatre coins du monde pour faire la fête jusqu'à l'aurore, traînant son désœuvrement au fil des heures, l'esprit chaque fois noyé dans un mélange d'alcool et de stupéfiants qui lui donnait un accès direct et une ligne de fuite à toute forme de questionnement métaphysique. Il vouait une admiration sans bornes à Simone de Beauvoir, s'entourait d'artistes, achetait parfois leurs œuvres, jouant au mécène. On le trouvait sympathique, avec un semblant de profondeur et un point de vue sur les choses, suite de lieux communs étayés de références savantes qui, finalement, ne remettait pas en cause l'ordre établi : le parfait invité dont la beauté et la réussite, tout aussi éclatante, lui servaient de sésame. Sa vie était complètement vide, son agenda et son emploi du temps parfaitement bien remplis. Il était le prototype parfait de sa génération, engagé dans des combats d'arrière-garde, suspendu dans un monde d'apparences, un palais des glaces au sein duquel toute passion véritable était exclue. Son cœur était gelé, ses sphincters resserrés, son âme froide, ses instincts bassement calculateurs.

Repliée dans la grande valise, au fond de la soute à bagages, Camille attendait. C'est un grand voyage pour elle qui n'avait jamais pris l'avion. Lorsqu'elle sentit les mains de l'homme se poser sur les parois en plastique dur pour la charger dans le compartiment, elle avait bien été tentée de crier : c'était son dernier contact avec la terre et le monde des hommes, la dernière possibilité d'échange avec l'un de ses semblables. Elle se mordit les lèvres, la douleur renforça sa détermination. Et puis l'avion avait décollé. À côté d'elle, il y avait un grand chien dans une cage. Elle eut d'abord de la peine pour ce pauvre animal, qui gémissait, terrorisé par



l'altitude, puis elle se dit que sa vie avait été sûrement moins pénible que la sienne et qu'il fallait bien mourir un jour, de toute façon.

Après plusieurs hésitations, elle avala le comprimé que Martha lui avait glissé avant le grand départ. Et, avant de glisser dans un sommeil bienheureux, le corps à quelques mètres seulement des nuages de brume, elle appuya sur le détonateur.



Légion

Philippe Devos / Marie-Cendrine Keyser

Cette rubrique est dédiée à un poème typographique à la manière d'« Un coup de dés jamais n'abolira le hasard » de Mallarmé.

À partir d'un texte de Philippe Devos, les étudiants au profil « Création multimédia » du programme Arts, Lettres et Communications du Collège Jean-de-Brébeuf à Montréal nous ont proposé diverses interprétations graphiques.

La contribution retenue est celle de Marie-Cendrine Keyser, visible page suivante.

Merci à tous les étudiants qui ont travaillé sur ce projet et à leur professeur : les différentes propositions graphiques sont disponibles en ligne à cette adresse.

Légion

Nous sommes l'armée des oubliés
Les troupes désarmées des mal nés
La mort pour seule rétribution
Nos soldats n'ont pas d'autre nom
Que celui de légion.

Malgré les cataclysmes nous cultivons l'espoir
Au bout de l'insomnie se lèvera le grand soir
Cent mille cris d'envie
Quand sous l'averse on pleure d'y croire
La rage au creux des poings.

Au bas des marches nous fauchons
Les puissants tombant à genoux
Qu'importe que le monde s'enflamme
Nous l'entraînerons avec nous
Le chant du tonnerre nous acclame.

Nous détruirons ce pour quoi vous
Nous avez saigné sans vergogne
Que nous périssions avec vous
Le sang répandu sur le sol
Laissera place aux tournesols.

Philippe Devos



Cent nuages risibles

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Wladimir Lentzy)

Il a subi toute sa vie. Il vient de s'en rendre compte maintenant, à trente-deux ans, le 6 juillet à 16h20 et 56 secondes. Là, debout dans sa cuisine, dans leur cuisine, dans la cuisine de sa femme, si propre et maintenant si sale. La chaleur asphyxiante de la pièce fait suer son ancien lui, à grosses gouttes ; son ancien lui, cette toxine aux relents aigres.

Il vient d'agir.

Il regarde ses mains, peinturlurées par sa merde grumeleuse. Il sent l'odeur infecte qui s'en dégage et rigole, d'abord doucement, comme un rire qu'un enfant essayerait d'étouffer, puis un sursaut le secoue et un rire d'ogre, rauque, se met à le faire vibrer de toutes parts. Sa femme est là, assise sur une des chaises autour de la table, là où ils prennent tous leurs petits déjeuners depuis plus de dix ans. Elle ne bouge pas, elle n'ose pas. Elle regarde son mari, ou plutôt cette chose faite de chair qui dit être son mari. Elle l'observe, une traînée de merde lui barrant le visage, comme un coup de pinceau fécal, et se demande où il est, son mari. Cette pensée la traverse, mais de loin. Tout ce qui vient de se passer, elle l'a vécu, mais de loin. La gifle qu'il lui a donnée, elle l'a reçue, comme un unique applaudissement : le souvenir qu'elle en a, elle le voit, mais de loin, comme si ce n'était pas elle qu'il avait giflée.

Son mari se tient au bout de la table, fier, le menton secoué par un rire, un vrai rire, comme il n'en a jamais eu, la bouche pleine de vie, rouge et tremblotante. Son front est détendu et non strié par ces rides qu'elle a trouvées si charmantes au moment de leur rencontre mais qu'elle a fini par détester. Ces trois profondes rides qui s'accentuent avec les années, trois crevasses infranchissables s'élargissant à la mesure des frustrations. Et ces trois rides viennent tout bonnement de s'effacer, en une seconde, en un battement de cils, en une gifle pleine de merde. Il s'arrête de rire, progressivement, comme une chanson dans un walkman qui n'aurait plus de piles, et part se laver les mains au lavabo. Il se retourne. Il voit sa femme et a honte, très honte de son geste. Des larmes au bord des yeux, il prend



un torchon et le mouille d'eau chaude. Il pose un genou à terre à côté d'elle et entreprend de lui nettoyer le visage. Elle n'a pas de mouvement de recul mais un long soupir de soulagement.

Ils sont propres. Il lui prend la main et lui dit, en l'emmenant vers la porte d'entrée : « Viens avec moi... viens... on va aller manger le monde... », et ils s'engouffrent dehors, souriant à la lumière aveuglante de cet après-midi d'été.

2 (par Antonella Fiori)

Une rue étroite. Tout est blanc. Aveuglant. Ils marchent depuis une heure. Leurs pensées, vagues et confuses d'abord, ralentissent peu à peu, jusqu'à ne plus être des pensées mais de simples impressions, pareilles aux images muettes et fugaces des rêves. Un vent tiède balaie le sol et soulève des papiers gras par rafales.

À la sortie de la ville, des embranchements à intervalles réguliers s'ouvrent sur des portes et des commerces. Il n'y a aucune échappatoire. Même par les toits. L'atmosphère est bruyante. Des exclamations et des bribes de dialogues voltigent dans l'espace. « Trop de lecteurs codes-barres, trop de caméras de surveillance, trop de... » Une cacophonie vagissante emplit l'air. Ils voient des femmes et des hommes, les uns à côté des autres. Des arbres sont couchés en travers du bitume. Il y a un bruit sourd. C'est un tank. Dans la bousculade, des corps sont écrasés. Des corps éclatent en tous sens. C'est le monde qui gémit. C'est le monde qui tousse dans la bouche de son agonie.

À l'angle d'un carrefour, un acteur déploie une bien grande activité. L'arrangement de ses cheveux représente les oreilles d'un chien. C'est un acteur-chien qui bondit çà et là à quatre pattes. Il gratte le sol, lance du sable, secoue la tête. Il aboie. Il court. Il se conduit en tout point comme un chien. Puis il s'enfuit, les bras relevés dans un geste théâtral. Il se déplace en imitant les mouvements de l'araignée. Il pleure comme un petit enfant. Il se traîne sur les genoux, baise le sol, s'assied sur les cuisses des filles. L'acteur-chien semble avoir été tenu en laisse depuis trop longtemps. La foule qui l'entoure le protège de sa propre frénésie. Elle l'empêche de se débattre avec trop de ferveur. S'il tombe, des bras sont prêts à le recevoir.

Un sifflement dans la rue. Le bruit est si horrible que le couple se met à courir jusqu'à la mer. Il fait une chaleur à tout casser. Ils ont soif. Leurs langues deviennent râpeuses. Elles enflent dans leurs bouches. Elles vont finir par leur couper la respiration. Arrivés sur la plage, ils voient un jeune homme. À ses côtés une femme, le visage enfoui dans ses mains, est assise sur une chaise. Sans doute sa mère. D'un geste sec de la main, elle rejette dans son dos ses épais cheveux frisés.



Son téléphone se déclenche. Elle le sort de son sac en paille. Répond. À ce moment-là, le jeune homme se met à gémir. Il hurle au secours. Ses cheveux longs ébouriffés, les haillons qui pendent sur sa poitrine, ses joues creuses, le rendent si mal en point qu'on dirait un spectacle.

Autour d'eux se forme un petit attroupement. Des gens bêtement les regardent. La lumière du crépuscule déchire le ciel. Les étoiles n'arrivent pas à percer, mais elles ne vont pas tarder à apparaître.

3 (par Audrey Tison)

4 juillet 2016, 6h15.

Néva ouvre péniblement les yeux, le soleil l'aveugle. Son smartphone vibre, lui signalant un message sur Chessbook, une vidéo : on y voit un homme portant un masque qui annonce au peuple que les loups ont pris le pouvoir, et qu'une série de directives sera envoyée via les deux principaux réseaux sociaux, Winner et Chessbook. Quiconque désobéira sera sanctionné à la hauteur de ce qu'il tolère que l'on fasse à des animaux innocents. S'ensuit un court-métrage sur les conditions d'élevage et d'abattage du bétail. Son cœur se soulève, elle a un moment d'arrêt, puis une nouvelle publication arrive et elle oublie la précédente. Elle like la photo de son amie et boit son café en consultant ses mails. Rien que des spams, pas la queue d'une offre d'emploi.

Là-dessus, elle se prépare pour son horrible journée de travail. Néva enchaîne les petits boulots depuis des années. Le dernier en date décroche la palme du plus gerbant. Le premier jour, Ronald, un type gras au regard lubrique, lui a expliqué qu'elle devait trier les poussins. Devant le poste de travail, une affiche indiquait tous les défauts répertoriés : un œil crevé, une patte en moins, etc. Accolée au dessin représentant le défaut, une flèche verte pointait vers un grand « B ». Tout en haut de l'affiche figurait un poussin conforme qui, lui, devait être enfermé dans une petite boîte en carton puis déposé sur le tapis roulant. Néva a demandé à son tuteur ce que ce « B » signifiait, il lui a répondu simplement : « B comme Broyeur ». Elle a frémi. La chanson de Radiohead « How To Disappear Completely » lui est venue en tête et elle a répété : I'm not here, this isn't happening, comme pour se téléporter dans un endroit où elle ne serait pas en charge de la sélection des espèces.

Néva essaye de se convaincre qu'au final, il vaut mieux que les petits anormaux se fassent broyer tout de suite plutôt que de vivre la vie de poulets de batterie. Elle a besoin de ce job, il faut qu'elle tienne le coup.

À 8h05, Néva balance son premier poussin dans le broyeur lorsqu'elle entend un bruit métallique, comme de la ferraille qui se tord et qui hurle, puis plus rien. Le broyeur est hors service. Elle appelle le



technicien, qui découvre une figurine de plomb représentant un loup. Quelqu'un l'a placée dans le broyeur intentionnellement. Elle va se faire virer, c'est sûr.

Dans sa poche, son smartphone vibre : c'est encore l'homme au masque de loup.

4 (par Stéphanie Braquehais)

Néva décroche sans réfléchir. Au bout du fil, elle entend un halètement puis le vide. Elle sent son sang se figer. Son interlocuteur tente de créer du silence. Or, le silence n'existe plus, tout comme, en théorie, les atermoiements ou la pitié. Il a fallu supprimer les temps d'arrêt, les vides inutiles, les sentiments. Huiler les rouages, comme ils disent dans la publicité.

Les accouplements passionnés, les trahisons, les lunes de miel, tout ceci ralentit incroyablement le système de production. Procéder à leur élimination systématique a requis de savants calculs mathématiques. Algorithmes, polynômes, analyses des erreurs, ajustement des courbes. À force de s'arracher les cheveux, les scientifiques souffrent tous d'une calvitie irréversible.

Bien sûr, certains êtres se montrent plus réfractaires que d'autres à la Réforme psychique. Si Néva s'est vidée de tout amour, ou attirance sexuelle, elle sent bien qu'elle n'a pas complètement écarté l'empathie. Sinon, elle aurait pu les exploser sans scrupule ces foutus poussins boiteux. Les étrangler elle-même lui aurait valu une belle promotion. Mais la figurine a freiné le massacre. Et cet acte de sabotage, dont elle n'est même pas responsable, risque de lui retomber dessus. Elle ignore le sort qui lui sera réservé. La mort semble bien douce au regard des tortures prévues dans la loi anti-insurrectionnelle.

Comme toutes les communications sont enregistrées et analysées par des ordinateurs très puissants, l'homme-loup n'a d'autre choix que de ne rien dire pour lui faire comprendre ce qu'il attend d'elle. Les siens ont certes pris le pouvoir et annoncé leur coup d'État, il reste d'importantes poches de résistance et la contre-offensive se prépare, grâce aux logiciels.

Il lui faut des résistants de l'intérieur. Les mous. Ceux qui ne peuvent s'adapter, par couardise ou faiblesse émotionnelle, à la logique du plus fort. Il a observé Néva et étudié son dossier. Avant la Réforme, elle s'est mariée à un peintre célèbre, qui, en guise de gouache, chie dans des tubes pour colorer ses toiles. Il peint aussi son visage et celui de Néva, à l'occasion de ce qu'il nomme des « happenings engagés ». Du lourd. Un jour d'été, il a foncé vers la mer, et il a tenté de se noyer. Mais quand on sait nager, ça revient à vouloir se tuer en arrêtant de respirer.



Il est piteusement revenu vers la rive, mouillé et triste. Il a peut-être voulu nettoyer sa merde dans l'eau salée, va savoir ce qui se passe dans la tête d'un artiste. Toujours est-il que cet événement a laissé des traces (sans mauvais jeu de mots) chez Néva, car elle le sait très fragile. L'homme-loup veut à tout prix la convaincre de se sacrifier pour la cause.

5 (par Barbara Marshall)

2 juillet 2016, 9h. Convocation de l'Instance Suprême.

Le système va se défendre, et le système c'est lui... L'homme-loup et consorts ? On les effacera les uns après les autres, jusqu'à les rendre aussi inexistants que les miasmes filtrés par les aéro-incubateurs. Le conseil prendra des mesures drastiques pour éliminer la meute. En tant que grand ordonnateur, il lui sera si facile de les convaincre : « Le danger, voyez-vous, n'est pas statique, loin de là, son développement est excrémentiel ! Nous devons nettoyer ces immondices infects sur notre Réforme immaculée ! »

Comment vont-ils s'y prendre ? C'était très simple : par la peur, cette fidèle alliée de la modernité. Quelques attaques terroristes savamment orchestrées feront l'affaire pour réveiller le cerveau reptilien de leurs concitoyens. En parallèle, une campagne organisera la mise sur le marché de jeux pharmaceutiques ; leur usage s'avérera indispensable pour occulter l'angoisse. « Amusez-vous ! La vie n'est que légèreté, futilité... Elle est bien trop courte pour s'inquiéter. »

Les membres du conseil l'ont écouté avec crainte. Après son départ, ils discuteront entre eux, pour la forme. La salle bruisse déjà de leurs doutes. Il jouit de leur servilité infantile. N'est-il pas le garant de la pureté officielle, et surtout, de leurs richesses ? L'accroissement spectaculaire de la productivité résulte de sa gouvernance suprême.

Le cycle vertueux des déchets, et sa réglementation stricte, pour la réforme écologique... Le contrôle des émotions par la savante combinaison d'images gores et de séquences aseptisées, ainsi que la stratégie ludo-éducative, pour la réforme médiatique... Enfin, son chef-d'œuvre : la sélection des travailleurs en fonction de leur identitométrie pour la réforme sociale... « De la morphologie jusqu'au potentiel de dévouement, sans oublier le quotient pulsionnel, tous ces paramètres, ajustés aux postes de travail, assurent la parfaite adéquation des opérateurs à l'appareil de production. » L'optimisation des ressources humaines a porté ses fruits... Autant de coups de génie dont il revendique la paternité. Il est le système et le premier rouage, celui qui oriente les actions, les sentiments et les vies de la populace, cette masse informe et docile.

« La Réforme est la plus forte ! Avec elle, nous sommes les plus forts ! Au travail... »



6 (par Marc Laumonier)

28 juin 2016.

— Maître, malgré l'excellence de la Réforme, les sondages sont en baisse.

L'homme au pouvoir regarde dédaigneusement son conseiller.

— Oui, je suis au courant, c'est moi qui les fais baisser. Tu sais, je prends secrètement le contrôle de l'opposition, je crée un homme providentiel comme ultime concurrent.

Il frappe du poing la table.

— Comment, Maître ?

— Nous allons l'inventer de toutes pièces, tous mes opposants vont y adhérer comme les moutons qu'ils sont. Nous allons créer des famines, des attentats, des désordres, des terroristes réels ou imaginaires... Puis nous sauverons le peuple, nous avons l'habitude. Une fois de plus, le tour est déjà joué ! J'ai toujours soif de pouvoir, ce n'est pas fini. Où en est le taux de betabutylpropanolol dans l'eau de boisson ?

— Il est correct, Maître, selon nos chimistes. Toujours ces hallucinations, ces suicides assez nombreux. Les travailleurs besognent mieux dans l'allégresse. Les gens à problèmes, les artistes, les intellectuels, eux, s'écroulent dans une béatitude noire. Devenus inoffensifs.

— Oui, les non-producteurs. Tu sais ce que je pense de l'art...

— Oui, Maître. Mais comment appeler ce nouvel opposant, ce chef de file ?

— J'y ai réfléchi. L'homme-loup ? Qu'en penses-tu ? Dans quelques jours, nous convoquons l'Instance Suprême, nous devons optimiser encore les ressources humaines, même si nous sommes sans doute proches du maximum possible. Moins de sentiments, moins de passions, plus de travail.

— Et cette Néva ? L'amie du peintre ?

— Elle s'est toujours refusée à moi, cette catin. On va augmenter la drogue pour leur appartement, connaissant la fragilité mentale de son mari, cela devrait suffire à le rendre fou. Mais je vais faire d'une pierre deux coups ; cette idée d'homme-loup est bien sûr prodigieuse ! Je vais la séduire comme un jeune loup et comme un vieux loup de mer ! Ah ! Ah ! Ah !

— Oui, Maître.

— Laisse-moi d'ailleurs, je vais l'appeler. Je ne dis rien et cela suffit pour la troubler.

L'homme au pouvoir se met à rire en ouvrant l'un des tiroirs de son immense bureau, dévoilant un beau masque de loup. Il se saisit de son vidéophone.



7 (par Stéphane Werth)

18 juin 2016, 7h30.

Le petit Mario se lève sans un bruit et file dans la cuisine, attrape une brique de chocolat, un pain au lait, et s'installe en hâte devant la télévision. C'est l'heure des super-héros. Depuis quelque temps Spider-Man se prend des méga-raclées du Docteur Octopus et Mario se demande bien comment il va s'en sortir.

Un coup d'œil à l'entrée du couloir. Néva, sa maman, dort toujours. Mais elle est vraiment bizarre en ce moment. Elle a encore perdu son travail. Et elle a rencontré un drôle de monsieur qui veut absolument copier les monochromes marron de son papa. Et puis même aux informations on dirait qu'il se passe de drôles de choses. Mario est inquiet, mais surtout sur le devenir immédiat de Spider-Man. Ça commence !

Captain America apparaît et dit que puisque Spider-Man a été submergé par les forces du Docteur Octopus, lui, Captain, allait rencontrer Docteur Octopus pour arrêter le combat.

Mais le Surfer d'argent surgit et BLAM ! Non, je t'interdis de dire ça ! Docteur Octopus n'est pas plus fort que nous. Il a changé de stratégie et il nous a pris par surprise, c'est pour que ça que nous avons presque perdu. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? GOSH ! Crois-moi Captain America, croyez-moi tous, rien n'est perdu. Nous aussi nous pouvons utiliser les mêmes moyens pour faire venir un jour la victoire et sauver Spider-Man.

Car nous ne sommes pas seuls ! DAMNED ! Nous ne sommes pas seuls ! HELL ! Nous avons derrière nous Hulk et Iron Man, Batman et les Quatre Fantastiques, Thor et Wolverine, l'homme-loup ! Et beaucoup d'autres.

Ce combat n'est pas limité au territoire malheureux de notre planète. Cette guerre est une guerre intergalactique. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force du Docteur Octopus, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force supérieure. Le destin du monde est là !

Moi, Surfer d'argent, actuellement sur Altaïr, j'invite les héros et super-héros qui se trouvent dans la galaxie ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, à se mettre en rapport avec moi. Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

L'aventure des super-héros est brusquement interrompue par un flash spécial d'information.



8 (par Marlène Tissot)

10 juin 2016, 23h07.

D. a disparu depuis dix jours.

Le soir où son mari n'est pas rentré à la maison, Néva n'a pas su comment réagir. Elle est restée assise là, dans leur cuisine, à attendre, avec cette vague douleur au creux du ventre. Mais, il faut bien l'admettre, elle a ressenti aussi un certain soulagement. D. a été tellement étrange ces derniers temps. Fébrile, nerveux, rageur. Elle n'a pas peur de lui, non, mais elle s'inquiète. Il risque de leur attirer des ennuis. Il s'absente souvent la nuit et passe la journée enfermé dans son petit atelier, à peindre, chier, peindre... Néva entre parfois et dépose une assiette de nourriture qu'elle récupère intacte quelques heures plus tard. D. ne dit pas un mot. Ses yeux fixés sur la toile qu'il peint, ses mains pleines de merde, les trois plis sur son front plus creusés que jamais. « Tu n'as pas faim ? » Il ne répond pas. Alors elle s'en va en se demandant comment il peut continuer de produire tant de matière sans rien avaler. Ces questions sont vite remplacées par d'autres, plus cruciales : comment trouver un nouveau travail, par exemple. Ça devient urgent maintenant. Il faut qu'elle redevienne utile à la société, qu'elle montre l'exemple à Mario, qu'il apprenne comment marche le monde. Ce n'est pas son père qui risque de s'en charger !

Les jours passent. D. ne revient pas. Mario réclame papa. Néva a mal au ventre, comme une drôle d'envie de vomir. Elle essaye de regarder la télévision pour se changer les idées, mais ce qu'il se passe dans le monde la laisse indifférente. Et la nausée persiste.

Alors elle décide de partir à la recherche de son mari.

Depuis dix jours, Néva fouille les lieux d'art clandestins de la ville. Ils sont cachés à l'arrière des boutiques, dans des caves ou des locaux désaffectés. On leur donne des noms de code parce que toutes les conversations sont surveillées. Il y a « le supermarché », « l'école », « la pharmacie » ou « chez mémé ». Il faut attendre la nuit pour s'y rendre. Ce soir Néva va à « la piscine », au troisième sous-sol d'un parking abandonné sous un immeuble effondré. Sur place, elle rencontre Luigi. Lui aussi est à la recherche de D. Ils avaient rendez-vous ici il y a dix jours mais D. n'est jamais venu. Il a simplement laissé une lettre.

« Tout ça c'est de la merde, on est artiste pas terroriste, pas contrebandier. J'en ai assez de devoir me cacher, j'étouffe, ça pue ! De la merde partout, partout. Les tuyauteries sont bouchées, je vais tout faire sauter ! On se retrouve bientôt, à l'air libre. » Signé D.

Néva reconnaît l'écriture de son mari. Elle frissonne. Qu'a-t-il l'intention de faire ? Personne ne peut rien faire. Le système est trop puissant. C'est une forteresse blindée...



9 (par Vlad Oberhausen)

3h33, dans la nuit du 31 mai au 1er juin 2016.

Un homme assis s'affaire devant un vaste panneau de contrôle aux multiples écrans ; derrière lui se tient debout l'homme qui donne les ordres, dont il ignore le nom.

— Tout se passe bien ?

— Impeccable, répond l'homme assis. J'introduis les nouvelles séquences.

En face, trois écrans montrent des hommes endormis, espionnés à leur domicile par de mini-caméras. Dirac Lembole, peintre dépressif marié à Néva Lembole ; Gilles Fondu, scénariste de dessins animés ; et Horace Vincuit, « grand ordonnateur » de la Réforme. Il y a des mois, des check-up ont permis de greffer les micro-puces dans leurs crânes, et de prendre chaque nuit à distance le contrôle de leurs pensées.

— Le Plan a été finalisé, dit l'homme debout.

1er-10 juin : ordonner à D. de disparaître ; à G. de continuer à écrire des histoires insinuant l'idée de la révolte chez les jeunes ; à H. d'augmenter les doses de betabutylpropanolol dans l'eau.

11 juin : ordonner à D. de se jeter devant la voiture de H. ; à H. de le reconduire chez lui, où il tombera amoureux de Néva.

12-28 juin : ordonner à H., obsédé par Néva, de lui trouver un emploi dans un élevage de poulets en batterie, qu'elle détestera ; à D. et G. de penser à changer de vie.

29 juin ; ordonner à H. de créer secrètement l'opposant parfait, « l'homme-loup », par des messages envoyés aux milieux écologistes et altermondialistes.

30 juin-2 juillet : ordonner à G. de défendre l'homme-loup sur Internet, d'en développer la mythologie ; début des révoltes, répression de l'Instance Suprême.

3-5 juillet : ordonner à G. de faire de l'homme-loup un héros populaire ; à H. d'inviter avec insistance Néva dans son hôtel particulier ; début de la guerre civile.

6 juillet : ordonner à D. d'abandonner son ancienne vie.

7 juillet : ordonner à D. de s'introduire de nuit dans l'hôtel particulier de H., en utilisant Néva comme « cheval de Troie », puis de le pendre en place publique ; début de la Seconde Révolution.

— Fini pour ce soir, dit l'homme assis.

— Parfait. Vous savez que les micro-puces ont été créées au départ pour entrer en contact avec des personnes plongées dans le coma ?



— Non, je l'ignorais.

— Projet abandonné, trop coûteux. On l'a repris à notre compte. Idem pour le betabutylpropanolol. À l'origine, on s'en servait pour l'épandage mais ça rendait les animaux fous, ils n'arrêtaient plus de se battre et de déféquer. Vous vous rendez compte ? Nous allons créer le chaos grâce à des comateux et des taupes diarrhéiques !

Un petit rire nerveux puis le silence.

— Vous pensez qu'il va y avoir beaucoup de morts ? demande l'homme assis.

— Des milliers... si tout se passe bien.

10 (par Jean-François Joubert)

6 juillet 2016, 16h20, 56, 57 secondes, ma montre retourne à vitesse grand « V », ce cauche-rêve n'a duré qu'une seconde, ma femme, mon fils, mon chien, l'araignée de ma mémoire, je suis fou, sortilège, neige maintenant, il neige, mais quelle année ? il paraît que notre heure est marquée dans nos gènes et ça me gêne ce truc-là, marquée rouge fluo, une glace, la glace du salon si ce salaud existe toujours, marron, la tache au visage est criante de vérité, il va falloir que je consulte un spécialiste du « psylo », ce champignon atomique qui dérive dans le ciel et s'accroche aux cellules grises, surtout ne rien comprendre au subconscient, ce rêve vert doit continuer, verdure, un escargot, une maison, un sourire pour arrêter de souffrir... elle est belle la révolution, le « Tché » parti en fumée, comme nous tous, d'un coup l'aube a mis les voiles et je ne parle pas de religion, hein, je témoigne de la bêtise de chercher le début de l'Histoire, on s'en moque, nous, maintenant — 16h21 !

Un tour dans nos slips, un tour sur Jupiter, Mars et tutti quanta, des étoiles de merde, il y en a des billions de trilliards alors leurs noms c'est impossible de tous les retenir ! et hop, trop de menue monnaie distribuée, fini les chasseurs/cueilleurs, un gouffre, nos bouches, plus de dents, que des requins sans ailerons, et non, je confirme, l'homme ne vole pas, bon, la baignoire est là, j'en étais où ? plus de blé et la Terre a glissé, la matière noire nous a absorbés tels des parasites que nous sommes, avec nos coquilles de mollusque, nos coquilles jaune citron, je voudrais voir un arbre, nager, aller à la piscine avec Néva, merde ! c'est le cas de le dire, la médecine a enfanté des monstres, des super-héros à volonté, et nous les humains, le haschich, la vapeur d'huître, le sang des mollusques, on a perdu la foi, la religion du soleil, une révolution du phaéton, le voir, s'asseoir, regarder ce feu vaillant et y croire, au bernique, au chapeau chinois : un an, le temps d'une révolution, que notre ex-planète tourne, tourne tout doucement autour du soleil, quand je regarde vers l'arrière j'ai



envie de revoir le sol bleu, la mer en pâturage, je rage, un tendre orage, il manque cruellement ce mouvement de va-et-vient entre les rochers, si loin ce passé, la couleur remplace toute douleur, un monde noir et blanc, ce drapeau idiot qui flotte sur la Lune, la Terre partie en poussière, on s'est accroché aux branches, on se souvient du beau, de la luzerne, du coquelicot, du chat sauvage, Monsieur Audiard avait raison : un puzzle ! un puzzle dans l'univers et les cons n'ont pas fini de tourner !



EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Christian Attard
Xavier Bonnin
Stéphanie Braquehais
Cyril Calvo
Serge Cazenave-Sarkis
Sébastien Chagny
Philippe Devos
Samuel Dudouit
Antonella Fiori
Muriel Friboulet
Jean-François Joubert
Alain Lasverne
Marc Laumonier
Wladimir Lentzy
Lordius
Barbara Marshall
Fabrice Marzuolo
Sabine Normand
Vlad Oberhausen
Benoît Patris
Georgie de Saint-Maur
Audrey Tison
Marlène Tissot
Stéphane Werth

Illustrateurs

Antonia Bellemin
Jane F B-A
Nicolas Guéguen
KOWALSKI
Marray
Elisabeth Mounic

En savoir plus - *Horrible Massacre à Lyon,* estampe anonyme (1834)

2014 © Éditions de l'Abat-Jour et les auteurs/illustrateurs mentionnés

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Miniature & Gigantisme



Numéro 12

Juin 2014